

Werk

Titel: Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes

Autor: Pirson, Jules

Ort: Erlangen

Jahr: 1909

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0026|log35

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

Le latin des formules mérovingiennes et carolingiennes

par

Jules Pirson (Erlangen).

Les *formulae merovingici et carolingici aevi* publiées par Zeumer dans les *Monumenta Germaniae historica* (*Leges, sectio V*) sont des documents d'une nature très spéciale. Comme leur nom l'indique, ce sont des rédactions-modèles d'actes publics et privés, à l'usage des laïques et du clergé: contrats de vente, d'achat, de mutation et de donation de biens, procurations, testaments, sentences judiciaires, chartes d'affranchissement, dotations, mandats, diplômes royaux, suppliques etc. Certaines collections, exclusivement destinées à un monastère, se composent de lettres-types, réelles ou fictives, que les moines imitaient dans leur correspondance avec des confrères ou des membres du clergé séculier. Ces formulaires servaient avant tout aux notaires des chancelleries du roi, des villes ou des couvents; mais, au témoignage du moine Marculf, qui a laissé son nom à un corpus de ce genre, on les utilisait également dans les écoles pour apprendre à lire et à écrire. Aux formules proprement dites sont venus s'ajouter au cours du temps, on ne sait pour quelle raison, des éléments hétérogènes. C'est ainsi que nous trouvons intercalées dans le recueil de Bourges deux pièces, en partie versifiées, en l'honneur d'un certain Andreas, abbé de Bourges. Le codex Parisiensis Lat. 4627 donne comme suite aux *formulae Senonicae* cinq épîtres en prose rimée de la seconde moitié du 7^e siècle. Ces textes adventices n'ont rien de commun avec les autres, ni dans la forme, ni dans le fond, mais comme il s'agit ici du bas latin en général, j'ai cru pouvoir les faire rentrer dans le cadre de mes recherches. Seules, les lettres satiriques mentionnées ci-dessus, qui ont une très grande importance au point de vue grammatical, ont été traitées à part dans un travail qui paraîtra incessamment.

De par leur destination les formules sont des documents essentiellement officiels, et tout aussi officiel devait être le langage dans lequel elles étaient conçues. On peut croire que ceux qui les rédigeaient,

s'efforçaient d'écrire le plus correctement possible et que les scribes à leur tour respectaient de leur mieux le sens consacré par la coutume. Si, malgré tout, elles sont libellées en un style tellement corrompu qu'elles en deviennent parfois inintelligibles, c'est que la culture intellectuelle de ces temps barbares n'exigeait pas davantage. Du moins j'ai peine à admettre que rédacteurs ou copistes auraient défiguré le latin à dessein, pour le mettre à la portée des gens du peuple, qui parlaient roman, ne savaient d'ailleurs ni lire, ni écrire, et pour qui la langue littéraire était lettre morte. Il faut toutefois faire une exception pour le recueil de Marculf, qui servait dans les écoles de livre de lecture et qui, du propre aveu de l'auteur, avait été rédigé le plus simplement possible, afin qu'il fût plus accessible aux jeunes élèves: *Scio enim, multos fore, et vos et alios prudentissimos viros et eloquentissimos ac rethores et ad dictandum peritos, qui ista, si legerint, pro minima et velud deliramenta, eorum comparata sapientiae, reputabunt, vel certe legere dedignabunt. Sed ego non pro talibus viris, sed ad exercenda initia puerorum, ut potui, aperte et simpliciter scripsi. Cui libet exinde aliqua exemplando faciat; enim si vero displicet, nemo cogit invitum; nec praejudicat mea rusticitas eruditorum et rethorum flores verborum et eloquentiae facundiae* (cf. Zeumer, o. c. p. 37). Le „poète“ des hymnes insérés dans la collection de Bourges, déclare, en invoquant la Muse, qu'il n'a rimé ni pour les philosophes, ni pour les savants, et que, s'il avait voulu, il aurait pu faire mieux: *Incipe loqui Musa. Cum cautella plana egredietur verbum et loquitur ad Dominum. Scio, quia vobiscum sunt pylosophus et prudentissimi viri et ad dictandum docti, qui ista, si legerint, pro nihilo reputabunt vel certa legere dedignabunt, sed ego pro talibus vires aperte et simpliciter scripsi, se voluissem conscribere alciora potuissem* (cf. Zeumer, o. c. p. 167). Mais il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à cette déclaration imitée de celle de Marculf, parce qu'elle n'a pas trait aux formules.

Les formulaires ne sont pas tous incorrects au même degré; il s'en faut même de beaucoup. Au point de vue de la forme, il importe de distinguer les plus anciens des plus récents. Les uns, composés en pleine période mérovingienne, fourmillent littéralement de fautes; ils semblent avoir été rédigés au mépris de toute règle. Au 8^e siècle, la langue s'améliore sensiblement, la discipline grammaticale reprend peu à peu le dessus, les copistes commencent à corriger les manuscrits de l'époque antérieure et le latin de plusieurs recueils du 9^e siècle, non content d'observer les préceptes de la grammaire, affecte même, à l'exemple de la langue ecclésiastique des derniers temps, une certaine préciosité dans l'expression de la pensée. A lire ces textes dans l'ordre chronologique, on s'aperçoit clairement que la réforme inaugurée par Charlemagne, n'a pas tardé à porter ses fruits. La vulgarité

devient un indice d'ancienneté. En matière de langue les formulaires mérovingiens sont évidemment les plus précieux. Ceux des temps carolingiens n'offrent plus au point de vue roman le même intérêt. Toutefois les vulgarismes qu'ils renferment, étant encore contemporains des plus anciens textes français, valent certainement la peine qu'on les enregistre.

Ce qu'il y a de plus regrettable dans un travail de ce genre, c'est qu'on est rarement à même de distinguer l'original de la copie, qui souvent sont séparés l'un de l'autre par plus d'un siècle. Le caractère officiel et partant conservateur des formules, l'incorrection relative de la forme ne fournissent à la critique que des critères élastiques et sans précision. Quand il n'y a qu'un seul manuscrit, il faut renoncer à faire un départ exact entre ce qui appartient en propre à la rédaction première et ce qui est dû aux copistes. Existe-t-il plusieurs manuscrits, l'accord entre les principaux d'entre eux est rarement assez décisif pour qu'on puisse remonter des variantes à la leçon originale. Les recueils de la fin du 8^e et du 9^e siècle, conservés le plus souvent dans des mss. de l'époque, échappent naturellement à cette objection. Les formulaires qui font l'objet de ce travail, sont d'origine diverse. Plusieurs d'entre eux proviennent de la France du Nord; d'autres ont été rédigés en terre germanique et même en Espagne. On peut donc espérer découvrir dans ces documents de la basse latinité des différences locales bien prononcées. Il y en a certainement et je crois en avoir mis au jour quelques-unes, mais en ce point également les résultats sont loin d'avoir la portée et la précision désirables. Comme les graphies qui entrent en ligne de compte, ne sont très souvent que les variantes de tel ou tel codex et non une forme de l'archétype, peu importe de savoir que telle ou telle collection émane de telle ou telle contrée. Aussi longtemps qu'on ignorera l'histoire et l'origine du manuscrit en question, il sera toujours hasardeux de vouloir localiser le mot dont il s'agit, à moins que le roman ne vienne en aide au latin et ne lui procure un moyen de contrôle probant.

Je fais suivre un tableau dressé d'après les indications de l'éditeur, dans lequel on trouvera mentionnés le titre, la date, le lieu d'origine de chaque formulaire ainsi que l'âge et le nombre des mss. Celui qui voudrait s'assurer par soi-même de l'importance à accorder à une graphie quelconque, n'a qu'à se reporter au numéro de la page et de la ligne; il trouvera, groupés systématiquement, tous les renseignements qu'il a été possible de donner. J'ai conservé dans la désignation des manuscrits les abréviations adoptées par l'éditeur dans les préfaces qu'il a mises en tête des divers recueils.

Pages (lignes)	Recueil	Lieu d'origine	Date	
			Rédaction	Manuscrits
4—16, ^s	Formulae Ande- cavenses	Anjou	514	
16, ⁹ —24, ³²	"	"	avant 676	8 ^e siècle
24, ³³ —25	"	"	après 676	
28—31	Form. Arvernenses	Auvergne	500—550	9 ^e siècle
32, ³³ —33, ^s	Marculfi formulae	Diocèse de Meaux	7 ^e siècle	A ¹ , A ² , A ³ , B, C ²
36, ³¹ —106	"	"	"	9 ^e siècle C ¹ , 10 ^e siècle
107—109	"	"	700—750	
110—112	"	"	7 ^e siècle	
115—127	Formulae Marculfinae aevi Karolini	?	768—800	C ¹ , 10 ^e siècle C ² , 9 ^e siècle
133, ²⁶ —155, ¹⁷	Formulae Turonenses	Tours	700—750	A ¹ , A ² , A ^{3*} , A ³ , B
155, ¹⁸ —162, ²⁹	"	"	"	C, 9 ^e siècle
162, ³⁰ —165	"	"	9 ^e siècle?	
167, ¹³ —168, ¹⁶	Formulae Bituricensis	Bourges	8 ^e siècle	C ¹ , C ² , C ³ , 9 ^e siècle
169, ¹⁰ —170, ²⁰	"	"	"	
170, ²² —171, ⁹	"	"	764—765	
171, ¹⁰ —171, ²¹	"	"	8 ^e siècle	
171, ²³ —179, ¹²	"	"	750—800	
179, ¹⁵ —181, ²⁹	Appendix	?	?	
185, ²⁰ —207	Form. Senonenses	Pays des Senones	768—775	9 ^e siècle
208—211, ⁹	"	"	700—750?	
211, ⁹ —217, ²⁵	Formulae Senonenses recentiores	"	800—850	
217, ²⁷ —218, ⁴	"	"	808	9 ^e siècle
218, ¹⁸ —219, ²⁷	"	"	810	
220, ³⁵ —226, ³⁰	5 formules rythmées	Tours-Paris	7 ^e siècle (fin)	
228, ²⁶ —238	Form. Salicae Bignoniana	?	769—775	9 ^e siècle
241—253, ⁹	Form. Salicae Merkeliana	Environs de Tours ou de Paris	700—750	9 ^e —10 ^e siècle
253, ²¹ —257, ²³	"	"	774 ou 775	
257, ²⁴ —258, ²¹	"	"	pas avant 817	
258, ²² —263, ³⁰	"	"	avant 800	
263, ³⁴ —264	Appendix	"	?	
266, ²⁴ —282, ²¹	Form. Salicae Lindembrogiana	?	750—800	C ¹ , C ² , 9 ^e siècle
282, ²² —284	"	?	800—850	

Pages (lignes)	Recueil	Lieu d'origine	Date	
			Rédaction	Manuscrits
287,14—287,23	Form. imperiales	?	800—850	9 ^e siècle
288—327,29	"		800—850	
327,32—328,13	Additamentum	?	845	
328,20—328,27	"	?	9 ^e siècle	
	(Form. Alsaticae)			
330,14—336,11	Form. Morbacenses	Morbach	774—791	Cod. Sangall., 9 ^e siècle
336,12—337,3	"	Reichenau	850	
337,10—338	Form. Argentinenses	Strasbourg	9 ^e siècle	Cod. Bernensis, 9—10 ^e siècle
	(Form. Augienses)			
342,31—347,25	Form. Augienses	Reichenau	750—800	9 ^e siècle
347,26—353,29	"	"	750—800	
353,27—356	"	"	750—800	
357—357,24	"	"	800—840	
357,25—359,3	"	"	843	
359,4—364,4	"	"	800—850	
364,5—377	"	"	800—850	
	(Form. Sangallenses)			
380,12—380,24	Form. Sangall. miscell.	Saint-Gall	avant 751	Cod. 1, 8—9 ^e siècle
380,25—384,16	"	"	vers 883	Cod. 2, 10 ^e siècle
384,17—384,40	"	"	885	Cod. 3, 10 ^e siècle
385,35—387,26	"	"	887	Cod. 4, 9 ^e siècle
387,27—387,33	"	"	888	
388—388,19	"	"	887	
388,20—390,9	"	"	pas avant 881	
395,22—399	Coll. Sangallensis (Salomonis III tempore scripta)	Saint-Gall	885—887	A ¹ , A ² , A ³ , B, C, 10 ^e siècle
400—408,25	"	"	800—900	
408,26—409,16	"	"	850—900	
409,17—433,13	"	"	877—900	
433,23—437,13	"	"	850—900	
439,35—455	Form. Salzburgenses	Salzbourg	vers 802	9 ^e siècle
457,10—460	Collectio Pataviensis	Passau	843—876	9 ^e siècle
463,15—468	S. Emerani fragmenta	Ratisbonne	817—840	9 ^e siècle
471,20—489,6	Collectio Flavianensis	Bourgogne	750—800	9 ^e siècle
489,10—492	Appendix	?	?	
494,16—496,31	Collectio Sancti Dionysi	Touraine	672—676	9 ^e siècle
496,32—498,2	"	"	672—676	
498,4—501,5	"	"	8 ^e siècle	
501,6—503,26	"	"	720	
503,28—511,5	"	Parisis	8 ^e siècle	

Pages (lignes)	Recueil	Lieu d'origine	Date	
			Rédaction	Manuscrits
513,26—520	Form. cod. Landunensis	Gand	9 ^e siècle	9 ^e siècle
521,16—522,16	Formularum epistoliarium collect. minores	Lombardie	750—800	9 ^e siècle
522,80—524	"	?	800—850	9 ^e siècle
525,24—528,5	"	Remiremont	819—840	9 ^e —10 ^e siècle
528,80—530,16	"	Metz	9 ^e siècle	10 ^e siècle
530,26—532,27	"	Saint-Denis?	800—850	
532,31—532,37	Additamentum	?	800	9 ^e siècle
533,21—545,17	Form. extravagantes	Salzbourg	9 ^e siècle	8 ^e —9 ^e siècle
545,42—546,23	"	Cologne	814	10 ^e siècle
546,29—549,12	"	Trèves	10 ^e siècle	10 ^e siècle
549,27—552,18	"	?	850—900	
553,19—554,3	"	Laon	876	
554,40—555,38	"	?	?	10 ^e siècle
559,14—559,26	"	Morbach	806	
559,31—560,39	"	Arles	811—814	10 ^e siècle
560,43—561,14	"	Strasbourg	832	
561,20—561,38	"	Le Mans	832—856	10 ^e siècle
562,5—562,35	"	Vence	853—868	
564,4—564,31	"	?	897	
564,39—565,21	"	Verdun	894—921	
566,5—566,25	"	Périgord	863	
568,1—568,22	"	?	?	
568,40—570,3	"	Reichenau	826	
570,4—571,25	"	?	?	
575—595	Formulae Visigothicae	Cordoue	615—620	12 ^e siècle
597—598	Formularum Pithoei fragmenta	?	700—800	
723,14—724,13	Addenda ad form. Senonenses recentiores		768—814	9 ^e siècle
724,31—725,30	Addenda ad form. Augensium collect.		vers 845	9 ^e siècle
725,35—725,38	Add. ad form. extravagantes	?	?	

Bibliographie.

- Formulae Merovingici et Karolini aevi, ed. K. Zeumer. Monumenta Germaniae historica. Legum sectio V. Hannoverae 1886.
- Lindsay, W. M., Die lateinische Sprache. Leipzig 1897.
- Sommer, F., Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre. Sammlung indogerm. Lehrbücher. 1. Reihe, 3. Bd. Heidelberg 1902.

- Schuchardt, H., *Der Vokalismus des Vulgärlateins*. 3 Bde. Leipzig 1866—1868.
- Meyer-Lübke, *Grammaire des langues romanes*. 3 vol. Paris 1890—1900.
- *Historische Grammatik der französischen Sprache. Laut- und Flexionslehre. Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher*. 1. Reihe, 2. Band, 1. Teil. Heidelberg 1908.
 - *Einführung in das Studium der roman. Sprachwissenschaft. Sammlung roman. Elementarbücher*. 1. Reihe, 1. Band. Heidelberg 1901.
 - *Die lateinische Sprache in den romanischen Ländern, in Gröbers Grundriss für roman. Philologie*. 1. Band, 2. Aufl. 1904—1906. p. 451—497.
- Nyrop, Kr., *Grammaire historique de la langue française*. 3 Bde. Copenhague 1903—1908.
- Schultz-Gora, *Altprovenzalisches Elementarbuch. Sammlung roman. Elementarbücher*, 1. Reihe, 3. Band. Heidelberg 1906.
- Foerster, W. und Koschwitz, E., *Altfranzösisches Übungsbuch*. 1. Teil, 2. Aufl. Leipzig 1902.
- Stengel, E., *La cançon de Saint Alexis nebst vollständigem Wortverzeichnis zu E. Koschwitz: Les plus anciens monuments de la langue française. Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der roman. Philologie I*. Marburg 1882.
- Rydberg, G., *Geschichte des französischen o*. 3 Bde. Upsala 1896—1907.
- Herzog, E., *Neufranzösische Dialekttexte mit grammatischer Einleitung. Sammlung roman. Lesebücher*. 1. Band. Leipzig 1906.
- Bonnet, Max, *Le latin de Grégoire de Tours*. Paris 1890.
- Hetzer, K., *Die Reichenauer Glossen. Beihefte zur Zeitschrift für roman. Philologie VII*. Halle 1906.
- Haag, O., *Die Latinität Fredegars. Roman. Forschungen X*, 1899. p. 835 ss.
- Carnoy, H., *Le latin d'Espagne d'après les inscriptions*. 2^e édition. Bruxelles 1906.
- Pirson, Jules, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*. Bruxelles 1901. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège. Fascicule XI).
- Sepulcri, A., *Le alterazioni fonetiche e morfologiche nel latino di Gregorio Magno e del suo tempo. Studi medievali vol. I* 1904—1905. p. 171—234.
- Slyper, E., *De formularum Andecavensium latinitate disputatio*. Diss. Amsterdam 1906.
- Henning, R., *Über die Sanctgallischen Sprachdenkmäler bis zum Tode Karls des Grossen. Quellen und Forschungen zur Sprach-*

- und Kulturgeschichte der german. Völker. 3. Band. Strassburg 1874.
- Wartmann, H., Urkundenbuch der Abtei Sanct-Gallen. 2 Teile. Zürich 1863—66.
- Gilliéron, J. et Edmont, E., Atlas linguistique de la France. Paris, Champion.
- Holder, Altkeltischer Sprachschatz. 2 Bde. Leipzig 1896—1904.
- Du Cange-Henschel, Glossarium mediae et infimae latinitatis. 6 vol. 1840—46.
- Godefroy, Fr., Dictionnaire de l'ancienne langue française. 10 vol. 1881—1902.

Chapitre I.

Phonétique.

Avant d'aborder l'étude du vocalisme et du consonantisme, il convient d'éliminer une série de fautes arbitraires, sans valeur aucune au point de vue de la phonétique, mais dont la critique, le cas échéant, peut faire son profit. Ces fautes sont dues en grande partie à la confusion de lettres qui offrent entre elles une certaine ressemblance. Il arrive aussi que des caractères de forme différente sont employés abusivement l'un pour l'autre, mais le plus souvent c'est que le copiste a subi l'influence d'une voyelle ou d'une consonne environnantes. Les erreurs qui en résultent, sont, en somme, des phénomènes d'assimilation, mais d'une assimilation d'ordre individuel et purement graphique, sans conséquence aucune pour la prononciation de la masse. Comme telles, je les ai détachées du gros des lapsus vulgaires et mentionnées à leur place respective dans le corps de ce travail.

Les lettres qui permutent entre elles, sont:

a (dit ouvert) et **u**: *inprimetas* (= *inprimitus*) 12,40; 25,37; 194,4. *caria* (= *curia*) A² 136,46. *parvalo* 402,23. *idoneas* 531,45 (= *idoneus* 531,45). *acolabas* 204,44 (= *acolabus*). *analo* 111,38 (= *anulo* 111,58). *manicipalibus* 209,43—44 — *ulluquislibet* A³ 136,37. *scarum* 315,18 (= *scaram* 315,9). *eusdem* 353,41 (= *easdem*). *prestalentis* A¹ 105,50 (= *prestulantes*).

L'échange de l'*a* et de l'*u* a nécessairement jeté le trouble dans les désinences du masculin et du féminin et parfois on serait tenté d'admettre un changement de genre là, où il n'y a, en réalité, qu'une négligence de copiste, comme dans: *extra tuum voluntatem* 148,28. *adversus eam* (= *eum*) 251,29. *maritam* (= *maritum*) 334,40. *in ambus partes* 538,4. *contra hanc dotis titulum* 540,32. *hanc dotis testamentum* 540,36. *commulam* A² 103,31 (= *commolum* 103,7). *comolam* 105,4. *cummolam* 105,26. *commulam* (= *comulum*) A³ 105,26—27. *hunc* (*manu*)

540,45 . . . On pourrait aisément allonger la liste, mais il est inutile d'insister sur ce genre de fautes assez excusables d'ailleurs, vu l'étroite ressemblance entre l'*a* et l'*u* dans la minuscule carolingienne.

a et **o** surtout en contact avec *r*: juro (= jura) 221,30. oracto (= atracto) 29,32. bonarum (-orum) 152,17. famularum (-orum) 179,39. sanctarum (-orum) A¹ 107,31—32. ingenuas (= ingenuos) 331,13. gloriosissimas pedes vestros 262,2. alio (= alia) A³ 70,39. tota (= toto) 376,7.

Ces graphies fournissent un argument à ceux qui prétendent que *suo part* des Serments et *lo* de la cantilène de Sainte-Eulalie (v. 19) sont des leçons défectueuses pour *sua part* et *la*.

Il est difficile de dire si dans *facto noticia (facta)* 22,28; *coligantes* (= *caligantes*) . . . *cogitandum*, B. 36,38; *monu* (= *manu*) *propria*, B. 51,25 la substitution de l'*o* à l'*a* est due à une confusion graphique ou si le scribe s'est laissé induire en erreur par l'*o* des mots suivants. Il y aurait encore à signaler *nata* au lieu de *noto* A¹ 102,40. Cette faute se répétant plusieurs fois dans les mss. (cf. Schuchardt I, p. 173), il y a plutôt lieu d'admettre un échange d'idées qu'un échange de lettres. Ainsi peut s'expliquer également *ergo* pour *erga* 502,46; 434,13 et inversement 450,46.

a et **e**: *farrit* 101,39 (= *ferrit*). Un des scribes, hésitant entre *a* et *e*, a écrit *faerrit* A² 101,17. Le même phénomène semble s'être reproduit dans *faecere* 276,46 et *haebcut* A³ 52,47 (cf. Schuchardt I, p. 297: *aegrum* (= *agrum*), *aenimi* (= *animi*); I, p. 187: *paece* (= *paece*).

o et **e**: *quostu* A¹ 105,50.

Beaucoup plus nombreux sont les lapsus causés par le voisinage d'un *a*, d'un *e* ou d'un *o*. Ils seront énumérés plus loin, lorsqu'il sera question des changements phonétiques de ces voyelles.

t et **c**: *hant* 23,45. *hunt* 24,20. *signatulis* 28,40. *printipium* 29,31. *satire* (= *sacire*) A² 70,34. *latiniosa* A³, B 71,40. *sagati* A¹ 74,51. *sagatiter* 517,27. *vitarium* 364,40. *fatilius* 125,38. *tonaverit* 277,29 (= *conaverit*). *exertitus* A¹ 33,40. *supplititer* 442,18. *aetontra* 198,37. *publitter* 236,24. *sustipiatis* (= *suscipiatis*) 367,36. *sollitabit* 433,30. *amittias* 224,22. *Tustiam* (Tusciam) B 422,39. *intertitente* 24,42 (= *interdicente*) 24,25. *sicue* 14,26 (*sicut*).

Le *t* et le *c* figurent parfois l'un à côté de l'autre, le second, semble-t-il, corrigeant le premier:

santeitum 433,33. *scanctimus* (*sancimus*) 366,28.

r et **s**: *saluter* 335,43 (*salutes*). *roburtior* 165,13. *mosgingeba* 583,38 (= *moringeba* 583,38).

r et **t**: *plurimatam* 30,37. *contenir* (= *contenet*) 205,43. *inferar* (= *inferat*) 283,33. *setenantis* (= *serenantis*) 336,35.

t (**d**) et **n**: *granante* 197,40 (*gradante* pour *gratanti* 197,21); peut-être sous l'influence de *animo* qui suit.

- r et n**: agene (= agere) 12,39.
l et d: faciditatis 105,49 (= facilitatis).
c et s: dristum 259,43 (= drietum 259,21).
s et f: Wolsgerius 318,42 (= Wolfgerius). adfatis 23,41 (= adsatis).
 sias (= fias) 204,46. suissen revocati (= fuissent) 538,5.
s et t: patens (= patent) 202,44. fuis (= fuit) 13,29. honestat 46,30
 (= honestas).
l et t devant *t*: mutto 223,43 (= multo).
l et b devant *t*: ubtinus (= ultimus) 180,43.
l et h après *c*: paricha (= paricla) 67,37.
 Les voyelles et les consonnes se substituent également les unes aux autres :
c et i: tuni B. 154,45 (tunc 154,24).
c et o: merois 174,39 (= mercis); deorevimus 508,42 (decrevimus).
c et a: haa 18,40 (= hac).
c et e: predietos 209,42 (= predictos). duee 336,42 (= duce).
s et e: alegassetie 5,41 (= alegassetis).

La juxtaposition de lettres formées de traits d'égale hauteur, *a* (ouvert), *u*, *i*, *n*, *m* donne lieu à de multiples bévues, parfois des plus bizarres. Les scribes, ne parvenant pas toujours à répartir exactement les divers jambages qu'ils ont sous les yeux, corrompent fatalement le texte :

ingenuis A³ 56,22 (= ingenuus). ingenuus B. 42,29; 257,29 (= ingenuis). ingenua (= ingenia) A² 66,44. ingenuum (= ingenium) 251,38. ingenium 11,41 (= ingenuum). minua A³ 103,24 (munia 103,3). muna (= munia) A³ 108,45. annis (= annuis) 351,37. communus (= communiis) 267,28. lumina A¹ 104,48 (= limina 104,21). germinitas 336,16 (= germanitas). filiis B 147,27 (corr. en filius pour filiis 147,2). perpetius 460,37 (= perpetuis 460,32). superscriptiis 209,44 (= superscriptus). succidia 42,20 (= succidua A³, B 42,46). pascuns (= pascuis) 267,28. p(er)uns 460,35 (= perviis). reconungitis 236,48 (= reconjungitis). ininxit (= injunxit 29,2), 29,31. invix 29,39 (= injunxit 29,30). pruari B 409,41 (= privari 409,29). siorum (= suorum A³ 66,37). antedictiis 209,42 (= antedictus). uussit 349,45 (= jussit). unia cum 171,27 (= una cum). ubtinus 180,43 (= ultimus). nisi (= misi) 111,39. omnibus (= omnibus) 60,15. oportimus A² 103,40 (oportunis B 103,41). exemiola 335,36 (= exeniola). firua (= firma) 24,39. nihilomnus (= nihilominus) 338,16.

On peut comparer la leçon *quimque* de la Pass. de Clermont-Ferrand (Foerster, Übungsbuch² col. 73; 102,2) pour *quanque* de *quantumque*.

Des fautes analogues se produisent, quoique plus rarement, lorsque les consonnes *r*, *c*, *l* se trouvent en contact avec *i*, *u*, *n* :

penpateticum (= perip.) 375,41. vinum 375,39 (= virium). intenius (= inter nos) a été corrigé en interius 19,32. securius 286,46 (= securus).

oratorium 377,26 (= oratorum). sumus 439,41 (= scimus 439,48). petcio A³ 56,39 (= peticio). iudicium A², B 42,38; A² 52,47; 53,46 (= iudicium). illius (= ullius) A¹ 63,40; B 42,37; 236,46; 276,42; 269,45. ullius A³, ulius B 53,46 (= ullus). ulabus (= villabus) B 65,48.

Très souvent *-is* permute avec *-us*, parce que le dernier jambage de l'*u* se fusionne avec l'*s*:

oportunis (oportunus) 103,13. peccatis (= peccatus) 260,9. inneritis (= inneritus) 370,41. translatis 208,25. palatims corrigé en palatinus A¹ 105,42 (= palatinus). exiguis 336,43 (= exiguus). anatinatus 482,35 (anathematis 482,17). drappis A² 50,36 (= drappus). orbatis A² 83,46 (= orbatus). definitis A² 53,38 (= definitas > definitus). expressis 362,43-44 (= expressus). serenissimis 376,44 (= serenissimus).

Inversement *-is* a été transformé en *-us*:

nullus (= nullis) 309,7. legitimus (-mis) A³ 144,46. magnificus 200,28 (magnificis). cognominus (= cognominis) 412,6, infantulus 370,45 (infantulis).

Enfin, il faut encore signaler les cas de redoublement ou de suppression de syllabes, communs à tous les manuscrits:

pagago (= pago) 475,44. advenit 475,45. fir | firmare 538,40. componere 19,38. nonobilitatis A¹ 46,29. dedestinare 370,45. testatata 15,40. advixevixero A³ 148,48. vin | vindicare 24,39. aetherereis 115,42. custodelela A¹ 410,41. libertitatis 274,10. orationibus 446,29. consbere 245,43 (conscribere). egias (= eulogias) 375,40. nevimus A³ 54,44 (nequivimus). furo B 65,50 (= futuro). ingritate B 142,38 (integritate). emutatem (= emunitatem, peut-être d'après mutare) 44,6. hedibus (heredibus) A³ 145,40. opornitate A² 77,37 (oportunitate). revore (= revocare) 160,44. proquietas (propinquietas) 419,27. benilentia (benivolentia) 116,40. bevolencia (= benivolentia 24,40. exde (exinde) 237,32. pertimur (permittimur) A¹, ² 429,39. concpscere (concupescere) 499,43. accere (= accedere) 499,47. regnoscat 535,22 (recognoscat). labore (= laborare) A² 94,37.

Ces abrégements de hasard devaient être distingués des haplographies naturelles, qui seront énumérées à la rubrique „phénomènes divers“.

Voyelles toniques.

a

L'*a* tonique a été remplacé par *e* dans une série de formes qu'il convient d'examiner séparément, parce qu'elles sont loin d'avoir toutes une égale importance.

adiperiis 262,32-33. *abstineant se adiperiis cibis*, lit-on dans les formulae Salicae rédigées au 8^e siècle dans la France du Nord et conservées dans un ms. du 9^e ou du 10^e siècle. Le contexte indique clairement que cet adjectif se rattache à *adeps*, mais on peut hésiter

quant au suffixe. Le latin de la décadence a connu *adipeus* et surtout *adipalis* (cf. Du Cange, s. v.). On pourrait y reconnaître *-erius*, mais un néologisme de ce genre à cette époque est sujet à caution, parce que cette désinence n'est plus productive (cf. Staaf, le suffixe *-arius* dans les langues romanes. Diss. Upsala 1896, p. 13—15). Comme les suffixes *-alis*, *-aris* et *-arius* permutent fréquemment entre eux dans les textes de la décadence, (Staaf, o. c. p. 5. Paucker, *Materialien zur lat. Wortgesch.*, Zeitschr. für vgl. Sprachforsch. XXVII 1885, p. 413 ss.) on est également en droit d'admettre l'existence d'un dérivé en *-arius*, dont l'*a* se serait transformé en *e* sous l'influence de la prononciation vulgaire. *adiperiis* aurait la même valeur que les graphies *sorcerus* (= *sortiarius*), *ponaer*, *paner* (= *panarium*) du glossaire de Reichenau (cf. Hetzer, p. 61; Foerster, *Übungsbuch*², col. 28 et 31) et puisque ces dernières sont du 8^e siècle, rien n'empêche d'attribuer *adiperiis* à l'original.

Intéressante également pour le traitement de *-aria* est la leçon **concambitairas** 362,⁹ au lieu de *concambitarias*, qui figure dans le recueil de Reichenau de la fin du 8^e siècle, d'après un ms. de Saint-Gall du 9^e. Elle prouve que le développement de *-ariu*, devenu d'abord *-airu*, puis *-éru* est en avance sur celui de *-aria*, qui conserve encore la diphtongue *ai* à la syllabe tonique. En somme, les formes *adiperiis* et *concambitairas* sont entre elles dans le même rapport que *sestar* (*sextarius*) et *manneiras* (*manuarias*) du glossaire de Cassel (Förster, *Übungsbuch*², col. 42. Morf, *Arch. für das Stud. der neueren Sprachen*, 1895, vol. 94, pp. 347—348) et peuvent s'expliquer par l'influence du roman de la Gaule du Nord ou de la Rhétie, du moins en ce qui concerne la leçon *concambitairas* du codex Sangallensis.

Dans *tascega* 211,³, variante de *taxaga*, rapt, qui se rattache à l'*aha*. *zascon*, ravir, l'*e* est d'origine germanique (cf. Kern, *Die Glossen in der Lex salica*, 1869, p. 59—60. Hessels-Kern, *Lex salica*, notes § 21, p. 45), de même que dans le nom propre *Wolgerius* 318,⁴² (= *Wolfgerius*) dérivé à l'aide du suffixe *-gairu*, devenu *-ger* (Förstermann, *Altdeutsches Namenbuch* I, 2. Aufl., 1900, p. 601 et 571—572).

jectus 253,⁴; *jecta* 252,³⁰; 253,⁵; *reptus* A³ 144,³¹ ont été refaits sur les composés de *jacio* et *rapio*.

Deux infinitifs de la première classe se terminent en *-ere*. Ce sont *carrexere* 335,⁵ (= *charaxare*, *χαράσσειν*) et *violere* 502,⁴⁹, qui ne sont certainement pas antérieurs au 8^e siècle. On peut les rapprocher de *crepere* (= *crepare*) et de *volumptuete* du glossaire de Reichenau (Hetzer, p. 5), qui attesteraient le passage de *a* tonique à *e*, admis généralement à cette époque. Il y aurait lieu d'accorder à ces graphies des formules la même signification, si l'on ne tenait pas compte de certains faits, qui, à mon avis, en affaiblissent la portée.

A côté de *violere* nous trouvons *premunere* pour *premunire*, de sorte qu'on doit se demander si, de part et d'autre, nous ne sommes pas en présence d'une altération arbitraire du scribe. Quant à *carrexere*, c'est un terme exclusivement savant que le copiste n'a peut-être pas compris, et dont il pouvait d'autant plus facilement altérer l'*a* tonique que ce dernier était précédé et suivi d'un *e*.

C'est également à une influence du même genre que j'impute le changement de *a* en *e* dans *permeneat* 19,36. De même, le voisinage d'un *o* a entraîné le passage de *a* à *o* dans *rodoticus* (= *rotaticus*) 201,34 et *enorgio* 375,42, corrigé en *enorgia*, au lieu de *enargia* (= *ἐνάργεια*).

e fermé.

Le phénomène le plus marquant, c'est-à-dire la transcription de l'*e* tonique par *i*, est aussi le plus connu. Dans les formules il se présente exactement dans les mêmes conditions que dans les textes des bas temps, le latin de Grégoire le Grand et de Grégoire de Tours, par exemple, avec cette différence toutefois qu'il semble avoir atteint ici son maximum d'expansion:

minsus 4,3; 9,31; 23,8. minse 213,22. cinso 7,13. lirininsis 39,37. Alsacinse 294,5; 320,22. paginsis 60,9; A² 151,43; 191,6,25. paginsi 202,20; 205,28; 206,2. paginsium 64,15; B 151,43. paginsibus 64,17. vindit 7,28. vindere 30,16; 235,25; 81,13. vinde 71,7. vinditum 15,2. vinditas 201,33. vinditur 229,9,22; 235,24. dibeat 58,9; 61,20. dibeant 68,25. dibiāt 84,24; 85,12; 87,18. dibeas 106,20. dibeant 107,13. redibio 194,24 (corr. en redebeo c. 194,39). viridos 49,9. veridus A² (viredos B) 49,28. paraverida 72,16. veridos 122,1. parafridos 122,1. viro (= vero) 4,19; 4,15; 18,21; 23,31. virius A³ 71,45. ris (res) 6,4; 10,27; 15,29,36; 538,6. micum 11,32. paritis 15,32. fidiliter 16,29. tris (partis) 18,29; 18,22-23. citeri 40,6,8; 40,18; 71,22; 80,5. citera 50,12. dinuo 44,22; 169,30; 213,1. strinuae 46,10. strinua A³, B 46,35. strinue 109,23. strinna 500,13. iius (corr. en eius) A² 54,47. sidolae (sedule A², B 102,48); 102,24. cido 5,4,8,10; 195,16. concidere 20,28; 17,31; 24,16. discidas 11,39. succident 18,29. heridibus 272,37. triecto (directo) 334,5. drietum 174,7. tictis 31,24. diligo (= diligo) 24,4. Signa (Sequana) 505,22. mercedis corr. en mercidis A² 43,25. mercidum 46,11; B 46,36; 109,24. mercede 79,28; 80,7. mercidem 173,49. ni (= ne) 374,12. dulcidine 74,18. dulcido 80,1,21.

L'*η* des mots grecs a été assimilé à l'*e*:

monastirio 20,26; 39,6,19,20,22,24; 40,4; 42,9,12; 170,1; 178,29. monastyrrio 20,38-39. mistirio 2,24. diocise 219,11. paraclitus 441,34. paraclitum B 423,40. agapite 374,22. caticuminis (κατηχοόμενος) 426,13. Le iotacisme a même atteint la préposition *εἰς* dans *ereniseona* 374,17. pour *εἰρήνη εἰς αἰῶνα* 374,47.

L'*i* de **vervix** est ancien et vulgaire, car il est postulé par toutes les langues romanes (cf. Arch. für latein. Lexikogr. I, p. 250):

vervices 44,11; 175,19; 271,36. vervicis A³ 49,35. verbices 271,48; 122,2-3. berbices 358,2. birbices 358,31.

Joscelinus (= *Gaudelenus*) 539,18 doit son *i* à l'échange des suffixes *-enus* und *-inus*, fréquemment attesté dans les textes vulgaires (cf. Schuchardt I, p. 292. Cohn, Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein 1891, p. 41-57).

La substitution de l'*i* à l'*e* se produit surtout dans la conjugaison:

Aux désinences personnelles:

diherimus 23,30. deberimus A³ 54,29; 62,34; 148,21; 149,1; 160,23; 235,2; 236,22; 244,12; 247,17; 255,7,44. deberitis 242,41; 243,14; 250,1; 254,4,29-30; 255,30; 142,12. jubimus 197,22. juberitis 205,12. jacerimus 262,3. poterimus A^{2,3} 52,36. resederimus A³, B 59,27; 196,24. exercimus 54,12. cognoscibant 15,8. videritur 170,24. viditur 15,7; 16,25; 24,4-5. vidimur 12,26. habimus 458,23. abitur 20,8; 12,35. habitur 17,29. censimus 65,4. volemus et jubimus A³ 51,31. jubimus 197,22. spondimus 169,29. perhibitur 14,26. posseditur A³ 52,42. contenitur 18,24. adsallisit A², adsallisit B 60,42. dignimini 380,19. perseverimus (perseveremus) 479,36.

A la désinence des verbes inchoatifs:

innotiscere 64,26; 65,1; 108,30; 208,38. innotisci 171,13. innotiscimus 179,9; 331,9. pertimiscant 63,12. pertimiscas 89,4. pertimiscit 76,19. tepiscat 481,9. crebriscentibus 135,14.

A l'infinitif:

habire 12,27; 17,30; 24,16,37; 18,28. debire 17,31 (debiret 10,25. debirit 12,20 à côté de deberit). resedire 13,36; 21,26. residire 11,11. possedire 12,26; 15,14. tenere et possedire 7,12; 23,19; 23,28, 32. tenere 15,14; 16,35; 23,29; 25,32. retenire 4,19. adimplire 23,13.

Au parfait et aux temps dérivés:

fici 4,10,15; 19,14. ficit 23,7. interficit A³ 62,45-46. interfici 154,10. interficit 280,15. interficisse 22,24; A³ 88,43. accipi 6,15; 7,30; 10,33; 13,7; 19,29; 20,1; 89,24; 229,28; 277,11. accipit 19,15; 24,3,6,18; 94,1; 249,34; 92,32. accipimus 21,30. acciperunt 91,19. accipisti 94,2. accipisse A² 48,48; 61,41. accipisse et accipi A³ 92,45. accipisse et ita acepi 17,8. acciperit 23,30. recipistis A² 78,32; 81,6. recipit A² 91,33. recipit 214,21; 494,23. recipimus 197,41. reciperunt 333,18. recipisset A² 67,39; 68,21. percipimus 11,9; 62,25; 398,4. percipimus 170,7. perciperat 63,21. exciperunt 154,14. convinit A³ 61,30; 79,44; A^{2,3} 83,47; A³ 87,43; 91,43; 93,32; 99,28; 100,32. pervinit A³ 62,36; A³ 77,33; 86,43. obvinit A^{2,3} 72,36-37; 199,10. dirimerunt B 403,44. redimistis A³ 93,39. colligeris 142,6. complivero 18,27 (cf. conpliti 11,34; 17,12). frigissent 14,31.

Cette liste d'exemples, qu'on pourrait aisément allonger, nous donne

une idée de l'extension que l'usage de l'*i* pour *e* tonique a prise dans nos documents, notamment dans les recueils de l'époque mérovingienne du 6^e et du 7^e siècle. Au 8^e siècle la transcription par *i* est encore fréquente, mais elle commence à perdre du terrain et devient de plus en plus rare au 9^e, surtout dans les formulaires rédigés à la chancellerie impériale ou au monastère de Saint-Gall, c'est-à-dire dans des centres où la réforme grammaticale inaugurée sous Charlemagne pouvait le plus facilement exercer son influence. Tandis que les mss. des formules de Marculf, à l'exception toutefois de A², transforment *vende* en *vinde* dans un passage emprunté à l'évangile de Saint Mathieu (19,21), le codex des formulae Senonicae du 8^e siècle corrige toute une série de graphies en *i* (194,24; 195,7,37; 197,21,41; 185,23; 211,17; 213,13; 214,21). Issue de la langue vulgaire, qui avait fusionné *vē* et *vī*, l'orthographe nouvelle a dû pendant un certain temps être conforme à la prononciation courante. Si l'on s'en rapporte au roman, on a dû entendre un *i* dans des parfaits tels que *fici*, *vini*, *prisi*, *tini* et leurs temps dérivés, dans les infinitifs *tenire*, *retenire*, *implire* ainsi que dans les formes verbales inchoatives. A partir d'une certaine époque, l'écriture s'est figée, alors que la langue parlée continuait à évoluer. L'*e* et l'*i* se diphtonguaient, mais les scribes, fidèles à la tradition, conservaient l'*i* des siècles précédents, l'étendaient par analogie à une foule de formes nouvelles et l'employaient arbitrairement à côté de *e*: *habitur* et *habetur* 17,29; *deberit* et *deberit* 12,20; *accipisse* et *acepi* 17,8; *accepisse* et *accipi* 25,30. Il appartient en propre à la langue savante d'alors et c'est ce qui explique qu'on rencontre encore au 7^e et au 8^e siècle dans le Nord de la Gaule des désinences telles que *-itur*, *-imur*, *-imus*, *-itis*. A partir du 7^e et du 8^e siècles, l'*i* est devenu dans la grande majorité des cas un signe purement conventionnel, qui s'est encore conservé dans les formes bien connues des Serments de Strasbourg: *savir*, *podir*, *quid*, *mi*, *dift*.

e + *n* + consonne.

Devant une nasale entravée l'*e* est parfois devenu *a*. Il faut tout d'abord éliminer certaines graphies, dans lesquelles l'*a* a été introduit par voie d'analogie:

treanto 21,31; *treantis* 92,24; *triantes* B. 92,47. *triante* 597,10.

Triens a été transformé en *trians* sous l'influence de *quadrans*, *sextans*. Le doublet en *a* se rencontre dans les traités d'arpentage du 6^e siècle (Georges, Lexikon der latein. Wortformen, s. v.), dans les „leges Burgundionum“ (Kübler, Arch. f. lat. Lexikog. und Gramm. VIII, p. 446) et autres textes vulgaires (Schuchardt III, p. 108. Bonnet, p. 96, note).

Reverantia 180,30 a été refait sur les participes de la première classe. La désinence *-antia* a profité de l'extension que les participes

en *-ans* ont prise au détriment de ceux en *-ens* dans la langue vulgaire et en roman. Le même phénomène s'observe en français, non seulement dans les parlers du centre, mais même dans les dialectes qui séparent généralement *en + cons.* de *an + cons.* (Suchier, Reimpredigt. Bibl. Normannica I, p. 69—71). Un ms. du 8^e ou du 9^e siècle présente le cas inverse: *candelabra luce radiencia* (= *radiantia*) (Boucherie, Mélanges latins et bas latins, 1875, p. 10). *Radientia* figure, en outre, dans les glossaires: *radientia: fulgentia* (Foerster, Übungsbuch² p. 38).

aequa lance dividere est une locution stéréotypée des formules de partage. On finit par ne plus en saisir le sens et on la défigura: *equalis lanciae . . . devidere* 17,1; *equo lante . . . dividere* 83,19. Les deux termes se fusionnèrent en un seul et ainsi fut créé le substantif *aequalantia* 204,18, à côté duquel apparut bientôt *aequalentia* 205,28; 235,17; 597,23; 198,7, dont l'*e* s'explique par le parallélisme *annis: perennis; mando: commendo, amendo* etc. Ducange mentionne encore le substantif *aequilancium*.

Plus intéressant est le changement de l'*e* en *a* dans:

amandolas C¹ 49,41—42. *amnadolas* C² 49,43. (*amandolas* 122,5. *amnadolas* 122,40). *appannem* A³ 134,45 (*appennem* 134,19). *lingua* 337,6.

La leçon correcte *amygdalas* n'est donnée que par le codex B. L'accord des principaux mss. nous autorise à faire remonter à l'original des formules de Mareulf, c'est-à-dire à la première moitié du 8^e siècle, la variante *amandolas*, qui doit d'ailleurs être très ancienne, puisque l'*a* est commun aux dérivés roumain, français et italien (Archiv für latein. Lexikogr. und Gramm. I, p. 240). *Amandola* figure également dans le texte d'Oribasius du 6^e siècle et dans les glossaires (Thesaurus latinae linguae s. v.).

appannem pour *appennem* se rencontre dans un ms. du 9^e siècle des formules de Tours, sur lequel on n'a aucun renseignement précis. Elle prouverait qu'au 9^e siècle déjà l'*e* devant une nasale entravée avait la tendance à passer à *a*. Une conclusion analogue se dégage de la graphie *lingua* dans le distique

Quot voces oculis lingua audituque manque

Hausisti, totidem letificere bonis 337,6-7.

qui termine une épître que l'évêque de Troyes, Prudence, élevé à l'épiscopat peu avant 847, adressa probablement à Walafriid Strabo, abbé de Reichenau. C'est dans le monastère de Reichenau qu'on l'aura ajoutée aux *formulae Alsaticae* (cf. Zeumer, Mon. Germ. Hist., p. 329), dont la copie actuelle date du 9^e siècle. L'altération de l'*e* sous l'influence de la nasale entravée est d'autant plus admissible que l'épître en question provient d'une région où *e + n + cons.* a été assimilé à *a + n + consonne*. Cette même forme *lingua* réapparaît dans le codex Parisinus Sorbonn. 500. du 10^e siècle (Dietsch, Gai Sallustii Crispi quae supersunt 1859, I, p. 3,

note 4. Schuchardt I, p. 219). On peut encore citer à l'appui la leçon *pansat* (= *pensat*) du codex Parisinus Latinus 5594 du 10^e siècle: *Postea dabis ei quod pansat sol. 3 aut den. 9* (Zeumer, Mon. Germ. hist. Legum sectio V. Ordines judiciorum Dei., p. 634,41) qu'on doit rapprocher de *mantun* du glossaire de Cassel (Foerster, Übungsbuch² col. 39) et de *antroque* (*inter hocque*) du Saint Léger, v. 188 et 218 à côté de *entro*, v. 233 (Foerster, ibid. col. 89, 90 et 92).

L'*e* peut être exceptionnellement assimilé à l'*a* ou l'*o* de la syllabe qui précède ou qui suit:

abare 368,32 (= *habere*). *inoffonse* 216,17.

plana (= *plena*) 168,48 et *extramitas* A³ 108,43 (cf. *extramo*, Schuchardt I, p. 188) s'expliquent plutôt par une substitution d'idées et une fausse étymologie.

e ouvert.

Les copistes, habitués à rendre l'*e* fermé par *i*, couraient risque de traiter de même l'*e* ouvert. Ils ont, en effet, commis cette erreur, mais beaucoup moins souvent qu'on ne le supposerait à première vue, surtout lorsqu'on fait abstraction de certaines formes qui exigent une explication particulière. Il faut croire que la prononciation des lettrés et demi-lettrés distinguait encore soigneusement à la tonique les deux *e*, car en regard des nombreux exemples qui précèdent, nous n'en pouvons citer que quelques-uns où l'*i* a pris la place de l'*e*.

circius 197,23; 193,17. *pristat* 22,17. (cf. Corp. inscript. latin. XII, 2085† [557]: *pristantur*. *ira* 537,5; *hira* 484,36 (= *aera* > *era* 576,11).

La présence de *benivola* 43,8, *benivolum* 118,28; 446,37 à côté de *benevola* A³ 43,38 nous montre que dans ce mot l'*e* et l'*i* ont permuté jusque dans la plus basse latinité (cf. Lindsay, p. 239 § 39). Alcuin recommande encore, à l'exemple de Bède, d'écrire *benivolus* et non *benevolus* (Keil, Grammatici latini VIII, p. 298,14-15). —

Subnexus, *subnexa* 81,23 (de *subnectere*) est très fréquemment écrit *subnixus*, *subnixa* 81,49 . . . *Adnixus* de *adnecto* se trouve dans Grégoire de Tours (Bonnet, p. 116). Il se peut qu'il doive son *i* au participe *subnixus* de *subnitor*.

Dans *querilla* 17,3, il y a échange de suffixes. Les graphies de ce genre sont fréquentes en bas latin (Cohn, Suffixwandel im Vulgärlatein, p. 51).

Quirat (= *quaerat*) 481,3 a vraisemblablement été refait sur les composés de *quaero*.

Par contre, l'altération de *e* en *a* devant *r* dans *pargat* A¹ 141,46, est vulgaire et déjà signalée comme telle dans l'Appendix Probi (cf. Arch. für lat. Lex. und Gr. XI, p. 324—325).

i bref.

La fusion de l'*i* et de l'*e* dans la prononciation familière entraîne, comme nous l'avons vu, l'emploi de *i* pour *e* et, à l'inverse,

celui de *e* pour *i*. Ce dernier mode de transcription est toutefois beaucoup plus rare que l'autre, du moins à la tonique:

baselica 53,5,13; 55,16; 56,2; 78,23,26,28; 79,2,10; 86,27; 91,11,16. menus 6,14. nihilomenus 73,21. menime 10,13,26; 23,13. humeliter 169,21. penetiat 173,35. semul 49,8. indecolum 46,13; 48,9; 59,7,12,15,18; 60,1,22; 101,1. ponteficem 46,22. ponteficum 46,6. pontefice 42,2; 107,45. sene 99,9-10. movelibus et inmovelibus 25,3. trigenta 169,30. abbatessam 468,2 . . .

Les copistes devaient être surtout tentés d'introduire l'*e* dans les mots qui renfermaient déjà cette voyelle, primitive ou secondaire:

archepresbeterum 170,14. archepresbeteriae 170,17. archeepescopo 176,36. domeno dulcessemo 24,24. homenebus 44,14. pontefece 58,10. curteferis 268,6. legeteme 171,2. meneme 10,19.

A propos de l'*i* tonique, il y a quelques graphies intéressantes à relever. Dans l'épître en prose rimée que l'évêque Importunus de Paris adressa à son collègue Frodebert de Tours, figurent à la fin de deux membres rythmiques *condignum* et *regnum*:

Illud enim non fuit condignum

Quod egisti in Segeberto regnum 221,27-28.

Il est clair que ces deux mots se sont prononcés de la même manière, mais a-t-on dit *condegnum*:*regnum* ou *condignum*:*rignum*, comme Schuchardt le supposait jadis (Vokalismus 1866, I, p. 32). L'*i* dans *rignum* serait tout à fait savant et exceptionnel, tandis que *degnum* concorderait parfaitement avec la prononciation populaire. L'*i* de l'ancien français *dine* (= *digna*) est probablement emprunté au latin littéraire, car d'autres formes de la même famille, telles que *deintie* (= *dignitatem*), *desdain* (*disdigno*) et le provençal *denhs*, *denhar* postulent un étymon avec *i* bref (Arch. für lat. Lexik. und Gramm. II, p. 102. Koerting, Latein.-roman. Wörterbuch, s. v. *dignus*). Les dérivés romans de *signum* et *lignum* exigent également cette voyelle. Il paraît en avoir été de même de *benignus*, du moins dans les documents vulgaires. J'ai déjà signalé *benegnus* dans les inscriptions de la Gaule (Pirson, p. 11—12); on peut y ajouter le superlatif *benegnissimo* des formules, p. 527,15. D'autre part les grammairiens recommandent de prononcer l'*i*: *benignus* et *malignus*, non *benegnus* (cf. Schuchardt II, p. 52). Le glossaire de Placide (Corpus glossar. latin. V, p. 8—9; p. 50) prescrit: *Benivolentia et malivolentia per i non per e dicitur quomodo benignus et malignus, non benegnus et malegnus. Saepe enim ex duabus partibus compositum nomen aut priorem aut sequentem litteram corrumpit. Ideo benivolentiam dicimus non benevolentiam. Crassum quidem sonant.*

Comme les lettres d'Importunus et de Frodebert, quoique rédigées en prose rythmée, fourmillent de vulgarismes, il y a tout lieu d'admettre que le rédacteur a prononcé *regnum* et *degnum*, à l'exemple des gens du peuple.

Un autre pamphlet de la même collection, et selon toute apparence de la même époque, renferme le passage suivant, dans lequel l'auteur s'en prend à un calomniateur hypocrite :

Vaneloquio susorrone, | Verborum vulnera murone; | Qui sui ob[litus]
nutritoris, | Calcavit jur[e] et [pudoris], | Qui fei datae et prioris |
Alodis sui reparatoris | Sordidas vomit pudoris 224,9-16.

Après *reparatoris* il faut sous-entendre *oblitus* et traduire : *oublieux de la foi jurée*. *fei datae* tient donc lieu de *fidei datae* et comme l'éditeur ne signale pas de lacune, c'est bien la leçon du ms., qui date du 9^e siècle. Avons-nous affaire à une simple corruption du texte? C'est possible, mais on peut aussi se demander s'il n'y a pas là un vulgarisme. Le ms. est, comme nous l'avons dit, du 9^e siècle; l'original, de la fin du 7^e siècle au plus tôt. Or, comme on admet généralement que la diptongaison de l'*e* libre tonique était accomplie au 8^e siècle (Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. I, p. 568 § 644) et que la chute des voyelles finales a eu lieu avant le 9^e, le copiste, voire même l'auteur, a pu prononcer *feid*. La dentale finale avait à cette époque la valeur d'une spirante interdente et on s'attendrait avec raison à la voir figurer dans l'orthographe. Mais, le mot suivant commençant par une dentale, il est possible que le scribe ait fusionné les deux consonnes en une seule. Les haplographies de ce genre sont fréquentes dans les mss. Cette interprétation est d'autant plus admissible que dans la pensée de l'auteur les deux termes *fei* et *datae* devaient être intimement unis et former, pour ainsi dire, un seul mot comme dans l'ancien français *foimenteur*, *foiment*, *foimentif* (Godefroy, Dictionnaire, ss. vv.). La cadence de cette prose rimée est tellement libre qu'on ne peut en tirer d'arguments ni pour, ni contre.

i long.

De même que dans les documents vulgaires antérieurs et en roman, l'*i* long reste généralement intact. Il faut avant tout noter l'affaiblissement de la conjonction *si* en *se*, qui se présente déjà dans les plus anciennes formules sous sa forme romane (cf. Stengel, Wortverzeichnis s. v. *si*).

Si devient *se* devant les voyelles: 5,21; 8,11-12,29; 13,1; 12,20; 14,9; 13,30; 21,14; 22,15; 25,20,21; 50,8; 92,25; 187,37; 195,32; 212,20.

Et devant les consonnes: 6,17; 18,30; 23,29-30; 24,30; 25,25; A² 49,49; 55,18; A³ 105,2; 167,17; 175,5; 196,6; 202,14; 223,34; 228,40.

On rencontre même *sed*, *set* pour *se* (= *si*) surtout devant les mots commençant par une dentale (Rydberg II, 2, p. 230—236). Dans ces conditions, il est plus que probable que l'adjonction de la consonne finale est une conséquence directe de la fusion des deux mots (Nyrop I², p. 307, § 316,2): *sed tu jubis mihi exinde aliquid remandare* 223,29. *Sed te placit, lege et plica* 223,35. *Set hoc facere potest* 22,15.

L'emploi de *se* au lieu de *si* n'est pas rare en bas latin (Schuchardt II, p. 87; Bonnet, p. 126; D'Arbois de Jubainville, Romania I, p. 321; Haag, p. 845; Slyper, p. 45; Rydberg, l. c.), qui confond également la conjonction et le pronom réfléchi. Rydberg admet que *si* s'est d'abord affaibli devant les consonnes et que *se* a été ensuite usité devant les voyelles. Cette distinction me paraît spécieuse. En tous cas les formules échappent à cette classification, car, même dans les recueils les plus anciens, *se* figure aussi souvent devant l'initiale vocalique que devant l'initiale consonantique.

On pourrait être tenté à première vue de voir dans *se* une survivance de la conjonction archaïque *sei*, qui aurait été réduite à *se* conformément à l'usage attesté par Varron (Lindsay, p. 33, § 17). Mais *se* n'apparaît pas, que je sache, avant le 5^e siècle de notre ère et le long intervalle qui sépare les deux formes, ne nous permet pas de les rattacher directement l'une à l'autre. L'époque classique a connu, il est vrai, *quase* et *nise*, mais ces deux particules sont des polysyllabes, dont l'*i* a été régulièrement abrégé, et transcrit tantôt par *ï*, tantôt par *e* (Sommer, p. 164, § 90). Je crois plutôt que la réduction de *sī* à *se* provient uniquement de l'emploi de la conjonction comme proclitique.

L'*i* est également devenu *e* dans la leçon *fene* A² 66,45 d'un des mss. du formulaire de Marculf. Envisagée à elle seule, cette graphie semblerait prouver que l'*i* long a été altéré sous l'influence de la nasale, comme dans les dialectes de l'Est de la France (Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. I, p. 62, § 33; Herzog, E², § 17), mais, à l'examen du contexte, on se rend compte qu'il n'y a là, en somme, qu'un phénomène d'assimilation, car le ms. porte: *complente fene nature*.

prestinæ 104,11 dans deux mss. des formules de Marculf suppose l'influence analogique des composés avec *prae* ou *pre*. D'ailleurs, l'*i* étant entravé, la quantité a pu en devenir douteuse dans la langue vulgaire de la décadence.

siquidem 118,11 corrigé en *siquedem* 118,41 est une faute de scribe.

L'*o* de *divono* 445,42 est dû à la présence d'un *o* dans la syllabe finale.

Il y aurait enfin lieu de mentionner *qui* pour *que*, mais comme l'étude des formes du relatif rentre dans le chapitre de la morphologie, j'en reparlerai plus tard.

o fermé.

A l'usage de transcrire *ę* par *i* correspond celui de transcrire *o* par *u*. Tous deux dérivent de la prononciation populaire, qui avait assimilé l'*ō* et l'*ū* de même que l'*ē* et l'*ī*:

-orium > urium:

terraturium 6,14; 23,25; 11,31; 17,32. terreturium 7,20; 72,7. terraturio

11,19,31; 16,33; 17,32; 72,34; 90,38. oraturio 70,27; 71,24; 72,18. oratorium 344,1,16 . . . J'ai relevé plus de 65 exemples que je crois inutile de mentionner ici.

-onium > unium :

matrimonium 206,11. litimonium 172,33.

u en syllabe ouverte apparaît encore dans :

nus 5,13; 12,23,24,29,30; 18,8,10,15,30; 19,4,6; 21,31; 24,9,15,30; 44,28. mus (mos) 7,16. nun 8,13. caus (= quos) 9,18. prulis 18,15,30. tuta A² 84,47. tucius (totius) 19,6; 20,15. lurica 127,35. etunio (= idoneo) 194,25. Argune 435,22,23. negucio 14,27. ambubus 99,29,34. habituti 86,23. habituti A³ 86,44.

L'ø entravé est traité de même. C'est *nosco* et ses composés qui fournissent la grande majorité des exemples :

nusti 104,13. prenusce 101,15. nuscitur 61,11. dinuscitur A³ 61,34; 52,23; A³ B 65,42. agnuscit 168,27. agnusce 168,30. agnusci 492,6. agnuscit 52,38; 53,5; 58,3; 62,11. cognuscas 4,29; 11,11; 12,2; 170,3; 203,10; 175,40; 197,6; 259,19; 347,6; 483,26,40; 170,3; 203,10; 98,34; 106,40. cognuscit 23,2; 52,14; 57,13; 58,3; 111,31; 172,4; 173,20; 201,29; 202,8; 233,16; 486,24; 487,31; 492,26. cognuscant 30,19. cognusci 21,22; 22,35. cognuscimus 171,30. cognuscit A³ 62,29. cognuscitur B 147,33; 490,8. cognuscite 111,13; 56,8,29; 64,5; 44,25; 54,31; 55,18; 107,9.

En outre :

responso 12,16; 21,11. respunsis 22,10. responso 13,19; 21,11. pruspera 48,25.

L'u n'était qu'un signe orthographique comme l'i. Cependant dans les épîtres-pamphlets déjà mentionnées plus haut, *frundo* (= *fronde*) qui rime avec *arundo* 226,17, a pu être prononcé, du moins dans les milieux lettrés, avec le son u. Il est intéressant de rapprocher cette graphie d'un passage du grammairien Priscien, dans lequel *frundes* et *funtis* sont condamnés comme vulgaires: *quae . . . a junioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta* (Keil, *Grammatici latini* II, 27).

Le codex 2 du recueil de Saint-Denis donne comme variante de *pöpusulus*, peuple, la leçon *papulus* 495,42. Le scribe aura confondu *pöpusulus* et *pöpusulus*, peuplier et adopté pour ce dernier le doublet bas latin avec a, qu'on retrouve dans le *Thesaurus gloss. emendat.* (s. v.). *Papulus* a survécu dans le mha. *papel* (Kluge, *Etymol. Wörterbuch der deutschen Sprache*).

A l'o tonique de *Mogontia* se substitue sporadiquement un a à partir du 4^e et du 5^e siècle (cf. Holder, *Alt-keltischer Sprachschatz*, s. v.). Cet a, nous le retrouvons beaucoup plus tard dans les formules: *Magantiam* 505,7. Le plus souvent c'est l'o de la voyelle atone qui subit ce changement, tandis que l'o accentué persiste: *Magontiam* 420,1; *Maguntiae* 559,14 (cf. *Magonciatensis* 419,19; 424,12. *Magontinae* 424,12.

Partant, il est probable que la voyelle initiale a influencé la voyelle tonique.

subriam 40,15 (= *sobriam* A² 40,41) rappelle l'avertissement de l'Appendix Probi, qui recommande de ne pas prononcer *suber*: *sobrius non suber* (Arch. für lat. Lexikogr. XI, p. 306). La même forme en *u* existe encore dans d'autres textes de la décadence (Schuchardt II, p. 113). Cependant, comme le bas latin use et abuse de l'*u* au lieu de l'*o*, il y a tout lieu de croire que cette graphie des formules n'intéresse que l'orthographe.

o ouvert.

Je n'ai relevé qu'un exemple de la substitution de *u* à *o*: *nunnum* 310,7-8 dans les formulae imperiales, qu'il est impossible de localiser. Les dérivés romans de la Gaule et autres postulent un *o* ouvert (Archiv f. lat. Lexik. und Gramm. IV, p. 34); il faut croire que le copiste s'est laissé influencer par les nombreuses graphies en *u* pour *o*.

u bref.

Il n'y a à signaler que l'emploi de *o* pour *ũ*, libre et entravé, qui rappelle celui de *e* pour *ÿ*:

tonecas 5,9. *stodiat* 12,21; 14,11; 8,30. *comolam* 105,4. *commolum* 103,7. *commulam* A² 103,21. *aparoero* 233,33. *luxoria* 496,41 (*luxuria* 496,13). *incolomitas* 553,6. *Toronus* B 151,44. *Bitoricas* 175,36. — *calomniam* 63,8. *pollulat* 220,33. *volomtas* 7,37; 12,9; 18,4; 51,1; 57,2. *volomtate* 16,22; 18,11,25. *volontatis* 47,13. *purpoream* 117,47. *diotorno* A³ 138,31; 281,27.

u long.

Le changement de *ũ* en *o* dans *Lugdono* de *Lugdunum*, devenu *Lyon*, constitue un cas spécial dans le traitement de l'*ũ* en Gaule. Il est probable qu'il a eu lieu sous l'influence du celtique, dont l'*ũ* tenait plus de l'*o* que de l'*ũ* latin (cf. Windisch, Groebers Grundr. I², p. 397). La leçon *Lugdono* 107,16 des formules de Marculf est originaire du centre de la France, ce qui exclut l'influence du franco-provençal, où *-donum* pour *-dunum* a dû être particulièrement fréquent, à en juger d'après les nombreux noms de villes en *-on*. Mais le phénomène en question s'est également produit sur divers autres points du domaine français. Ainsi *Laon* (Aisne), *Lion* (Loiret), *Laons* (Eure et Loir), *Loudon* (Sarthe). *Logdona* a également été signalé chez les continuateurs de Frédégaire, au 8^e siècle (Haag, p. 848). Holder (Altkeltischer Sprachschatz, s. v. *Lugudunum*) a groupé tous les exemples qui présentent *o* au lieu de *u*. On en trouve du 8^e, du 9^e, du 6^e, du 5^e et du 3^e siècle. Même on pourrait remonter plus haut sur la foi d'une inscription grecque du 2^e siècle de notre ère, découverte en Roumanie, sur laquelle on lit: *ἀντ [ιστρατηγὸς] Γαλλίας Λυγδωνησίας* (cf. W. Schulze,

Zeitschr. für vgl. Sprachforsch. XXXIII, NF. XIII, p. 244–255). Il faut toutefois remarquer que l'*ū* latin a été plus d'une fois rendu par *ω* dans les inscriptions grecques (cf. Eckinger, Die Orthographie latein. Wörter in griech. Inschriften, p. 69).

Le codex A² des formules de Saint-Gall du 10^e siècle donne *commonibus* 416,31 et le codex B du recueil de Marculf, *commonione* 40,50. Ce n'est point là une altération de hasard, car Schuchardt (II, p. 185) en cite huit autres exemples d'origine diverse. D'autre part, un ms. de Consentius du 9^e siècle écrit régulièrement *commonis* et *motare* (Americ. Journal of Philology XXVI, (1905), p. 22–31). L'*ū* paraît s'être affaibli devant la consonne nasale en bas latin, mais je crois que cette modification s'est d'abord produite en syllabe atone, où, comme nous le verrons plus loin, elle est encore attestée par d'autres exemples, pour gagner ensuite la syllabe tonique. Il est impossible, faute de renseignements précis sur les mss. en question, de localiser les graphies ci-dessus. D'ailleurs l'*o* réapparaît sur plusieurs points du domaine roman. Godefroy donne une série de forme en *o* empruntées à divers dialectes: *comon*, *comonal*, *commoner*, *comonteit*, *commoigne*, *comonia* . . . De même, l'ancien espagnol connaît *comonal*, l'ancien italien *communicare*, le sarde *cumone* et *accumonare* (Pieri, La vocal tonica alterata da una conson. labiale. Zeitschr. f. rom. Phil. XXVII, 1903).

Secuorus 228,34, qui date au plus tôt du 8^e siècle, n'a, à mon avis, aucune valeur au point de vue phonétique. C'est un caprice de l'orthographe des derniers temps. Le scribe aura adopté pour rendre le *c* devant *u* une transcription semblable à celle que le moyen-âge avait mise à la mode pour *q*. Il aura écrit *cu* comme il écrivait *qu* et, pour éviter la rencontre de deux *uu*, il aura transformé le second en *o*. C'est un procédé analogue à celui qui a donné *tuos*, *suos* etc, dont il sera question plus loin (voir p. 878).

fistucum apparaît à trois reprises différentes sous la forme *fisticum* 249,29; 251,31; 252,13 dans les formulae salicae Merkelianae rédigées au 8^e siècle dans les environs de Tours ou de Paris. Un des passages mentionnés est tiré du recueil de Marculf, où figure également la forme en *u*: *festucam* 84,20. La substitution de l'*i* tonique à l'*u*, sous l'action de l'*i* initial, pourrait se comprendre en admettant qu'on prononçait alors *ü*. Il est possible qu'au 8^e siècle déjà l'*ū* fermé ait eu une tendance à passer à *ü*, mais il serait hasardeux de faire fond sur une graphie telle que *fisticum*, parce qu'elle résulte peut-être d'un échange des suffixes *-icum* et *-ucum*. C'est ainsi qu'en latin existaient les deux formes *aurigo* et *aurugo* (cf. Lindsay, p. 42, § 31).

Voyelles atones.

a

L'a atone, avant et après l'accent, est diversement traité. Le changement le plus caractéristique est l'affaiblissement en *e*, d'ailleurs assez naturel dans des documents rédigés pour la plupart en Gaule, du 7^e au 9^e siècle.

1. A la syllabe initiale:

graveris 209,^s (graveris 170,⁴; gravemini 178,⁷).

Schuchardt (I, p. 197) signale *grevetur* dans un document de Ravenne de la fin du 5^e siècle (a. 489). La forme verbale avec *e* au lieu de *a* se rattache évidemment à *grevis*, qui est à la base des réflexes romans (Arch. für lat. Lexikogr. und Gramm. II, p. 441). *Greve* se rencontre à plusieurs reprises dans les textes bas latins; dans les glossaires, *arduus*, *altus*, *grevis* (Corp. gloss. latin. IV, p. 207,³⁷), dans la lex romana Raetica Curiensis (Mon. Germ. hist. Legum V, 1875—1899), *grevissima* B 359,⁴⁷, *greve* A^{1,2} 399,⁵⁹ à côté de *leve* 399,⁸ et dans la lex romana Utinensis, où l'on trouve également côte à côte *grevis* et *levis*, *greve culpa* . . . *leve culpa* (Stünkel, Lex Romana Utinensis. Fleck. Jahrb. VIII, 1875—76, p. 600). La juxtaposition de *grevis* et de *levis* dans les textes cités constitue évidemment un argument à l'appui de l'hypothèse de Diez, (Gramm. der r. Spr. I³, p. 147) qui explique le changement de *gravis* en *grevis* par l'influence de *levis*. Les autres graphies offrent moins d'intérêt.

En écrivant *peccionis* A¹ 84,⁴⁵ (*pactionis* A² 84,⁴⁵; *paccionis* 84,²²) le copiste a probablement songé aux composés *depeciscor*, *depectio*, *depector*.

La graphie *enathemate* B 40,⁴⁹ rappelle *emanuensis* d'un autre document gaulois du 7^e siècle. Il est difficile de dire si l'a initial s'est réellement affaibli en *e* ou si l'on se trouve en présence d'un changement analogique. Une confusion de sens me paraît être en cause dans les cas suivants:

mensura 366,³⁷ au lieu de *mansura*; *egentibus* 363,¹⁰ au lieu de *agentibus*; *effectu* B 149,³³ au lieu de *affectu* (*affectui* 124,⁴⁴ a été corrigé en *effectui*); *elegationem* 209,¹³ au lieu de *allegatione*.

La leçon *neture* 18,² est suspecte. *Natura*, en sa qualité de mot savant, a conservé l'a initial en roman, de sorte que l'e, s'il a été réellement prononcé, est individuel. Si l'on s'en rapporte au contexte, *debitumve neture* 18,², on est plutôt tenté d'admettre une assimilation arbitraire de l'a aux *e* environnants.

ripidissimorum A¹ 429,³⁸ (= *rapid.*) me paraît être une altération de *rap.* provoquée par l'emploi de l'a ouvert (cf. *rupidissimorum* A² 429,³⁸⁻³⁹). Schuchardt (Rom. Etymol. I, Sitzungsber. d. k. Akad. Wien, Bd. 138, 1897, p. 46) rattache l'italien *ripido*, escarpé, à *rapidus*; mais

je doute qu'on puisse tirer un argument de la variante ci-dessus en faveur de cette hypothèse.

2. A la protonique non initiale, en syllabe ouverte ou fermée:

aerementum 15,²⁶. ferrementum 175,²¹. indegandam 103,¹³ (indagandam A³, B 103,⁴¹). indegandam A² 103,⁴¹. refrecacione 17,⁴; 19,⁷ (refragatione). conebatur 349,³⁹. Alemannia 399,¹⁶ (Alamanniae A², B 399,⁴³). Alemanniae 435,³. carrexere (= charaxare) 335,⁵. monesterii (corrigé en monasterii) 122,⁴⁶.

On peut comparer *indegare* cité par Bonnet p. 96; *indegavit*, *indeganda* cités par Sepulchri, p. 192 et *catecumbas* d'un ms. du XV^e siècle édité par C. Frick dans les *Chronica minora* (Lipsiae. Teubner, 1892, p. 122,³ et p. CCXV). Les exemples empruntés aux formules se rencontrent dans des mss. du 9^e siècle, de sorte qu'ils sont contemporains, ou peu s'en faut, de *bellezour* de la cantilène de Sainte Eulalie. Il faut toutefois en excepter la graphie *aerementum* de la collection de l'Anjou, dont le ms. est du 8^e siècle au plus tard. Elle prouve que l'altération de l'*a* contrefinal appartient à la période pré-littéraire. Le glossaire de Reichenau nous fournit aussi une série de témoignages du même genre (Hetzer, p. 83, § 25). D'après Bonnet (l. c.) *indegandum* daterait même du 6^e siècle. *Monesterium* apparaît au 7^e siècle (cf. Schuchardt I, p. 203. Pirson, p. 29).

peregrare A¹ 49,³⁰ au lieu de *peragrare* 43,⁵ semble avoir été refait sur l'adverbe *peregre*.

disculciati des deux mss. A¹,² du recueil de Saint-Gall (= *dis-calceati* 416,²⁶) fait à première vue l'impression d'une erreur orthographique dans le genre de celles que nous avons citées en tête de ce travail. Cependant il a pu exister une variante en *u* dans le latin vulgaire, car le roumain *descult*, le frioulan *diskoltso*, le sarde *iskultsu* dérivent de **disculceus* et non de **discalceus*. (Meyer-Lübke, Gramm. des l. rom., II, p. 669, § 597. Densusianu, Histoire de la langue roumaine, p. 72). Les deux formes en *a* et en *u* coexistent dans les glossaires latins, où on lit: *ἐπολύομαι disculcior, excalcior* (Corp. gloss. latin. II, p. 466,⁵³). On peut à la rigueur s'expliquer la présence de cette leçon dans des documents de Saint-Gall, puisque l'*u* a survécu en rhéto-roman.

amplectibamini 102,²⁴ (*amplectabamini* 102,⁴⁸) est une faute de scribe.

3. A la syllabe posttonique:

Le changement de l'*a* posttonique en *e* ou *i* est attesté par des graphies qui ont déjà été relevées ailleurs (Schuchardt I, 197; III, p. 101. Groeber, Arch. f. lat. Lexik. I, p. 240. Pirson, p. 28):

monichas 200,³¹. anetas 418,^{8,24}. annetas C 418,³¹. colebus 6,³² (colaphis 153,⁹; colapi B 153,³²). Le glossaire de Reichenau présente déjà la forme syncopée *colpi* (Hetzer, p. 79 § 20).

Secale est devenu *sigila* 418,34. (*sigala* 418,22). L'*a* a d'abord été réduit à *e* et cet *e*, sous l'influence de la palatale et de l'*i* tonique, a passé ensuite à *i*, du moins dans l'écriture. Il est à remarquer que le changement de *c* en *g* est antérieur à l'affaiblissement de la voyelle posttonique (cf. Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. I, § 326), ainsi que l'exige le français *seigle*. Par contre, le rhéto-roman *segal* a conservé l'*a*. Toutefois il est peu probable que *sigila*, qui se trouve dans un ms. du 10^e siècle des formules de Saint-Gall, émane du domaine français. Le fait que le ms. en question se trouve actuellement à Paris, n'est point un argument suffisant.

4. A la syllabe finale :

L'*a* final devient *e* après *jod*, comme dans les Serments où *faciat* est écrit *fazet*. C'est ainsi que nous avons *facient* (= *faciant* A 139,20) A³ 139,43; *possidies* 18,32; *inopie* 10,31. Le même texte présente *impendas* 96,3-4 et *deservies* 96,1 (= *deservias* A³ 96,26. A² a corrigé *deservias* 96,26).

Possidies et *inopie* datent au plus tard du 8^e siècle; les autres exemples ne sont pas antérieurs au 9^e.

L'orthographe de nos documents est parfois en avance sur celle des Serments. Tandis que ces derniers conservent l'*a* final dans *cadhuna*, *ajudha*, *cosa*, *contra*, certaines formules ont déjà atteint l'étape *e*. Comme cette altération a surtout lieu après *r* simple ou en groupe, il faut croire que cette consonne a contribué à l'affaiblissement de la voyelle finale :

terre 5,14; 11,22; 18,1; 25,9 (cf. *terra* 7,23). *opere(m)* 17,11 (= *opera*).

Ces graphies proviennent toutes du recueil de l'Anjou. Les autres, plus récentes, sont empruntées à des mss. du 9^e siècle :

nostrae 53,27; *nostre* A³ 53,39 (= *nostram*). *nostre* 328,1. *vestre* 335,24. *opere* (= *opera*) 173,36. *tempore* A³ 53,39 (*tempora* A¹ 53,15) *tempore* A³ 66,32 (*tempora* A¹ 66,3). Cf. *tempore* (Haag, p. 851).

ad curem A² 73,50 (= *ad curam* 73,23-24) a été influencé par les accusatifs *sollicitudinem*, *defensionem*, *gubernationem* qui l'entourent dans la même phrase.

L'*e* final apparaît également après toute autre consonne que *r* et cela avant le 9^e siècle, puisque nous trouvons des exemples dans les documents de l'Anjou et de l'Auvergne :

per hanc epistole 23,21. *data epistole* 19,11. (L'*a* final de *data* était pour ainsi dire protégé par l'*a* tonique qui précédait immédiatement). *porte aperte* 30,19,34. *possesse* A¹ 72,42 (= *possessa* 72,18). *inserte* 47,3 (= *inserta* A³ 47,25). *anteque* 494,44. *quamque* 494,40. *aulem* 220,27. n'est peut-être qu'un métaplasme de la déclinaison. Je ferais également rentrer dans ce groupe l'accusatif *tale anonae* 221,4 qui assone avec *donum*, parce que en bas latin, l'*ae* sert à rendre toute espèce d'*e*, comme nous le verrons plus loin. La forme *circumcincte* 5,5 sera mentionnée plus bas, p. 864.

Dans *potestes* A¹ 43,43 (= *potestas*) la syllabe atone *-tas* a été

assimilée à la syllabe tonique *-tes*, tandis que *potestis* dans *regalis potestis* 24,35 doit son *i* à l'adjectif qui précède.

L'*a* des désinences verbales subit le même sort:

exornet A² 46,30 (exornat 46,5). relaxet A³ 141,42. excolet A³ 148,39 (= excolat 48,24). committet 127,29 (= committat). componit (= componet < componat) 196,34.

Ces formes sont probablement du 9^e siècle. En ce point encore, les formules devancent les Serments, qui ont conservé *dunat*, *conservat*.

La désinence *-et* figure également dans les textes rédigés en terre germanique. Le codex Sangallensis des formules de Reichenau, rédigé au 9^e siècle, écrit *anhelet* 376,40: *Dumque caduca manet vita, dum flatus anhelet*. Le versificateur n'est point un illettré; il écrit correctement les subjonctifs *det*, *donet*, *faciat*, *pellat*. Peut-être est-ce une faute de scribe, qui se sera laissé induire en erreur par *manet*! Même inconséquence dans un autre acte de cette collection, où l'on trouve *permeneet* 360,38 à côté de *valeat*, *exsolvat*, *componat*. — *commende* 419,30 (= *commenda*) se rencontre, en outre, dans deux mss. du formulaire de Saint-Gall, et dans un des documents du recueil de Salzbourg du 9^e siècle on lit *veniet* 448,28, *fiet* (= *fiat*) 448,32 et *mora* (= *more*) 448,33.

Changements conditionnels:

L'affaiblissement de *a* en *e* sous l'influence d'une consonne palatale ou de *r* est un phénomène bien connu du latin vulgaire. Plus on avance dans le temps et plus les exemples se multiplient:

jectivus 282,6,14,16; 161,32; 211,16; 213,13; 282,6,41,16 (jactivos 189,16; jactivus 196,32). jectita 68,9 (jectus 253,4). De même le substantif participial adjectiva (abjacentia): adjecenciis 89,16; 75,10; 52,21; 160,6; 476,33 . . .; abjacentiis 16,34; A³ 137,42, dont j'ai relevé plus de 30 exemples.

Nous voyons par là que l'*e*, postulé par le français *jeter*, le prov. *gitar* et l'italien *gettare*, était très répandu en bas latin.

digneretis 269,8. perviredos B 49,28. peritate (= paritate?) 101,16. Cameracensis 519,41. etnerrare (= enarrare) 15,39. disperaret A¹ 414,41 (dispararet 414,17). seperare A³ 94,35. inseperabilem A³ 73,30. severare (= seperare) 206,41. Même dans des passages empruntés à la Vulgate, l'*e* se substitue à *a*: *cui Deus conjungit homo non seperet* (= St. Mathieu 19,6). *erundine omni vento agitato* (= St. Mathieu 11,7).

Caractéristique également pour la langue vulgaire est la substitution de *ab* à *ob* et réciproquement (cf. Schuchardt I, p. 484), en leur qualité de prépositions ou de préfixes:

ab hoc casu A¹ 76,26 (= ob hoc casu 76,1). ab amore A³ 144,38 (ob amore 144,16). ab hoc A¹ A² 89,30 (ob hoc 89,5; 94,21). ab hac 193,3 (= ob hoc). ab animae salutem (= ob animae salutem A¹ 52,36). abnoxiationis 473,21; B 69,42; B 81,42,47. abnoxiat 69,47; 473,30. amposita

persona (= opposita) 363,11. obsolvimus 30,27. obsolutionem 30,23. absoluti 172,30. aberrat B 45,43 (= oberrat 45,19). obsorbuit (= absorbuit, Deuter. XI, 6). objectivit 155,13 (= abjectivit A² 155,39). Par analogie, attemptaverimus 538,41 est devenu ottemptaverimus 538,10.

La consonne labiale a pu dans une certaine mesure influencer l'a; mais la confusion est due en grande partie au sens parfois identique de ces deux particules (cf. Thielmann, Commentationes Woelffliniana, 1891, p. 255—259). Le phénomène en question est encore attesté dans d'autres documents originaires de la Gaule (Geyer, Arch. für latein. Lexikogr. und Gramm. VIII, p. 477), mais on n'est pas en droit pour cela d'y reconnaître une différence locale. En effet, la substitution des deux prépositions a été signalée dans d'autres provinces (cf. Schuchardt I, p. 184). D'autre part, l'espagnol, le portugais, l'italien ont conservé plus d'une trace de l'emploi de *ab* pour *ob*. Cette dernière a même fini par disparaître de la composition romane (Meyer-Lübke II, p. 667 § 595).

Il faut aussi tenir compte de l'umlaut germanique, qui est attesté en Gaule dès la première moitié du 8^e siècle (cf. Ch. J. Cipriani, Etude sur quelques noms propres d'origine germanique, Thèse, Paris 1901, p. 41). Les noms ci-dessous datent du 9^e siècle et offrent par conséquent peu d'intérêt:

Hereberto 419,9,12. heribannum 458,7; 292,31; 315,10 (cf. haribannis 257,3,8 . . .). Meginfridum 313,22. reginburgis 362,32,31. Einhardus 313,41,42.

L'a a été abusivement assimilé à un o du même mot par le scribe dans *hanc epistolo* 6,5; *sodolis* (= *sodalis*) 106,4; *monochum* 335,42; à e dans *veleamus* 344,44. — *agitato* au lieu de *agitata* dans *erundine omni vento agitato* 334,36 doit son o sans conteste à *vento* qui précède. C'est pourquoi j'hésite à ranger *casa cum curte circumcincte* 5,5, parmi les exemples du changement de a final en e.

e.

L'e atone, libre ou entravé, est rendu par i à n'importe quelle place dans le mot:

1. A la syllabe initiale:

diberis 204,32. dibeamus 103,14. dibeantur 109,7. dinarios 274,22. dinario 228,9. dinarius 236,4. dinariale 190,1. ligatio 483,11. ligatario 476,9. ligatariorum 49,5. Cinomanice 219,9. sinodochium 135,6. exsinodochio 69,2. exsinodocius 72,20. timptator 25,27. timptaverit 89,22. — L'i que j'ai signalé à la tonique, persiste naturellement en syllabe atone: vinditionis 242,1; 362,12. vinditio 5,36; 6,1,12; 20,7,37; 10,29; 11,5,17; 245,20. vindicionalem 313,1. vindedissemus 6,13; 12,25. vindidisse 277,9. vindedimus 12,25. vinditore 186,5. vindedissemus 13,8. vindendi 362,18; 25,8. precidentium 62,4.

Le changement devait se produire d'autant plus aisément que le mot en question renfermait déjà un *i* tonique ou posttonique :

birbices 358,30. vinire 313,151. siquistrate 206,34. filiciter 218,3; 359,3. filicissimo 5,7; 17,37-38; 23,19. filicitatis 23,17. viridos 49,9. trimissa 360,20. prospiritate 505,3. On peut rapprocher de ces graphies la leçon *firit* (= *feriit*) du Saint Léger (Foerster, Übungsbuch², col. 92; 39,4).

L'échange des préfixes *di* et *de*, provoqué par l'emploi facultatif de *dis-* et *de-* dans les textes de la décadence, a laissé plus d'une trace dans les formules :

difinitum A³ 95,33 (definitum 95,6). disinas 337,1. diligastis 100,4 (delegastis A^{2,3} 100,32).

L'*e* atone initial est encore susceptible d'autres modifications. Il devient *a* devant *l* dans *alemosinas* A² 71,25 d'un ms. du 9^e siècle; d'où le français *aumône* et le provençal *almosna*. L'original du ms. en question a été rédigé dans le diocèse de Meaux. *Janua* pour *genua* 487,42 est un lapsus ou tout au plus une graphie inverse, l'*a* atone ayant été de bonne heure transformé en *e* après une palatale. De même qu'à la syllabe tonique, l'*a* permute avec l'*e* devant *r*: *marcare* 107,11; 110,11. En écrivant *tramissa* 356,22 pour *tremissa* le scribe aura probablement eu à l'esprit le verbe *transmittere*.

Deux mss. apparentés de la collection de Saint-Gall renferment la leçon *furrugineum* 432,8 au lieu de *ferrugineum*. L'altération de *e* en *u* a dans ce cas une double cause: l'influence de la consonne labio-dentale (cf. en français *fumier* de *fumarium* ainsi que la variante dialectale *fumelle* de *femelle*, Nyrop I², 234 § 233) et la présence d'un *u* dans la syllabe suivante. — *Provenda* 548,36 d'un codex du 10^e siècle fait l'impression d'une forme romane latinisée.

2. A l'intérieur du mot, souvent par assimilation :

dedignimini 103,16. obidiente 171,16. inmarciscibilis 523,23. utinsilia 15,26. Aurilianense 494,23. Andicavis 4,4. habituti 86,23. accipisti 94,2. interficisse 22,24. debirimus 23,30.

De même l'*e* bref :

repetitionem 388,40. residirire 11,11 (cf. vinire 333,15). concidere 17,31. elegantia 119,13. undique 42,24. helimosinam 343,13. voluirit 12,30. fuirit 28,83.

Dans *Avinione* A³ 107,35 (*Avennionem* 107,15), l'*e*, que l'on peut supposer bref puisque dans les textes grecs il est transcrit par *e* (cf. Holder, Altkeltischer Sprachschatz, s. v.), a pris en sa qualité de voyelle atone le son fermé et s'est ensuite changé en *i* sous l'action du *jod* suivant. La forme moderne *Avignon* prouve qu'on a réellement prononcé *i*.

Les infinitifs en *-ire* au lieu de *-ère*: *facire* 55,13, *facirae* A¹ 53,33, *satisfacire* 67,15, *facire* 76,4, 82,14, *asserire* 29,21, *diregire* 60,3,15, *repetire* 195,46, *repedire* 189,27, *pedire* 202,33, sont des formes analogiques.

L'*e* grec a été assimilé à l'*e* et l'*e* latins : (cf. Bonnet, p. 117).

Ephisina 494,21. caticuminis 426,13 (*κατηχοίμενος*).

C'est à la finale que l'*ε* et l'*η* perdent surtout du terrain. On s'en aperçoit aux désinences de la déclinaison et de la conjugaison:

nominatif singulier: comis 252,2; 259,19; 282,2,17; 330,35; 352,33; 557,2; 194,11; 362,22. sospis 331,25. prulis 18,15,20. seriis (= series) A³ B 71,29.

Nominatif et accusatif du pluriel: coticis 4,6,18. quoddicis 29,19. codicis 170,25,27. tris partis 18,29. apicis A^{2,3} 48,47. mansionis A³ 44,40. judicis 73,29. custodis A³ 109,32. eredis 17,2. civis 172,29. paritis 15,32.

Ablatif singulier: regimini A^{2,3} 48,27. (humeli) preci 103,85. vici (vice) 104,10. auspici 46,19. adjutori (adjutore) A³ 65,34. pridii 168,34.

Accusatif singulier: ad regi 112,1. uberim 105,20. quietim A² B 40,48; A^{2,3} 41,34 et 89.

Nominatif neutre: levi (= leve) 479,23.

Même l'*ae* des féminins de la première classe, réduit préalablement à *e*, subit ce changement: *basileci* (= *basilicae*) 12,3.

La forme normale des démonstratifs *ille* et *ipse est*, du moins dans les plus anciens formulaires, *illi* et *ipsi*:

illi 5,22,25; 6,2,13,27; 7,9,29; 8,15; 10,2,9,11; 11,18,37 . . . ipsi 5,16,33; 6,18; 7,2,34; 11,2,23; A³ B 94,39; 146,3; 236,43. ipsi illi 6,25,32. ego illi 19,13. ego ipsi 16,6,14,21. ipsi illi 17,19; 19,23; 231,20,26; 233,2,13,15,24,27. isti . . . illi 236,39 . . .

Je me borne à signaler ces graphies, quoiqu'elles soient très intéressantes au point de vue roman, parce qu'elles seront traitées au chapitre de la morphologie.

Les adverbes adoptent également l'*i*:

indebiti A³ 59,32; 257,14. necessi 19,5. publici 161,19. instanti 96,24. injusti 233,4. justi A^{2,3} 56,31; 62,36.

Les désinences verbales *-ēm*, *-ēs* et surtout *-ēt* permutent avec *-im*, *-is*, *-it*:

memorim 103,8. deberim 29,21; 86,1. abis 5,21. habis 11,40. fuissis 11,9; 12,1. valis A² B 55,35. revocis 11,33. deberis 195,30. jubis 223,35. sedis 167,34. debis 97,27. deberit 6,26; 7,2,8,29; 9,24. 26,27. abuissit 8,25,35; 10,3. 13,28. habuissit 12,14,17. dicerit 9,5. darit 12,16. fossadassit 13,18. dilectit A² 43,2. migrit 76,21. preparit A³ 76,38.

Il serait aisé d'allonger cette liste, car les formes verbales en *-it* sont extrêmement fréquentes dans les recueils du 6^e et du 7^e siècles. Dans la suite elles deviennent beaucoup plus rares et disparaissent presque dans les textes du 8^e et du 9^e siècles. Par contre, l'emploi de *-int* pour *-ent* est isolé:

intenderint 68,26. deberint 84,15; 91,10.

L'*i* à la finale est tellement d'usage courant que les infinitifs actifs adoptent, en dépit du sens, la forme passive et parfois, à l'inverse, les infinitifs passifs, la forme active:

violari 40,25, constari A^{2,3} 41,47, A² B 45,38, minuari 42,8, 99,18, usurpari 42,15, presentari 45,24,49, condonari A^{2,3} B 50,30, confirmari 99,18, impleri A² 105,27, 149,10, separari 145,47, adlegari 170,30 ont bel et bien le sens transitif, tandis que sociare 44,25; presentare 45,49; (dici aut) nominare (potest) 77,8; 84,19, refregare 84,13, ont le sens passif.

Le changement de *e* atone en *i* devant une voyelle a également pris une extension considérable dans les documents de la période mérovingienne. Il se produit surtout dans les verbes de la 2^e classe:

debiam 5,28,30; 10,32; 11,34; 17,14. debiat 6,28; 7,12; 13,23; 14,5,10; 17,6. debias 17,22-23. debiat 17,25. debiammus 17,11. debiamus 23,29. debiant 23,22-23. permaniad (bis) 10,21. permaniat 11,5,16; 18,5. obteniat 12,9; 16,8. teniuntur 21,9. reteniat 15,18. resediat 13,23. resedias 17,24. abiat, teniat, possediat, faciat 16,5. abias, tenias, possedias 16,13,20. valiat 18,4. obteniat 19,9. vidior 18,28. aparias A³ 89,29. spondio 92,15,23; A³ 92,49,41. pigiat 106,2. recensiat 170,32. habias 17,38. redibio 194,24; 195,7.

Ailleurs, l'usage de *i* est également fréquent:

vinia 6,16; 11,31,32; 21,10; 17,36,37 . . . viniis 16,34; 18,31. vinias 14,5. viniola 6,14. viniolas 12,25. casio A² B 49,44. spontania 66,15. extrania 18,2. procriati 18,16,30. inianter 525,39. edonio 8,38; 10,5; 23,6. cerius (= cereos) A³ 49,35.

L'i tonique ne fait pas exception: *hiant* et *maneant* 30,19,33. *hias* 203,5; 209,2. *hiat* 234,22. L'i subsiste même après l'intercalation de *g*: *igam* (= *eam*) 202,38; tandis que dans *hieris* (= *egeris* 203,9) l'*e* n'est devenu *i* qu'après la chute de la consonne. L'*e* de *ejus* devenu *i* dans A² 54,47 aura été assimilé au *jod* suivant.

De là, des graphies inverses, dont plusieurs sont certainement du 8^e ou du commencement du 9^e siècle:

ineunxit 209,15. pleneore 247,40. audeo 336,41 (= audio). munea 48,24. recipeatis 82,14. fereatur 88,12. luminarea A³ 96,35. Gallearum 179,33; 498,4; 501,28.

treante 21,31, treantis 92,24, ont pu être influencés par *tres*.

Comme toutes ces graphies n'intéressent en somme que l'orthographe et ne reflètent plus la prononciation populaire de l'époque, il n'est pas nécessaire d'insister davantage. Ce qu'il importe surtout de retenir, c'est que l'*e* bref atone est transcrit par *i* bien plus souvent que l'*e* bref tonique, preuve que depuis longtemps la langue vulgaire ne distinguait plus aussi rigoureusement en syllabe atone l'*e* fermé de l'*e* ouvert.

Il y a eu assimilation de *e* à *a* dans *ralatione* A¹ 63,45, *varaciter* 451,47, *lagationis* 120,48, *ragalis* 434,41, *elagantia* A² 47,35 et de *e* à *o* dans *docorato* 334,43, *postorum* 377,31 qui rappellent la leçon *envolopet* de la Passion (cf. Foerster, Übungsbuch, col. 71, 86,4).

ǝ.

Le changement de *i* en *e* affecte surtout l'ǝ atone, principalement à la syllabe posttonique et à la protonique non initiale, c'est à dire là, où la voyelle atone, placée entre deux accents, devait être le plus sujette à s'affaiblir. Les exemples sont si nombreux et le phénomène en question si banal à l'époque mérovingienne qu'il est inutile de les signaler tous. Pour les formules d'Anjou je renvoie à la liste donnée par Slyper (p. 43—44).

A la syllabe posttonique :

inprimetus 25,12. inlicitas 58,6. soledus 138,1; 141,14; A¹ 154,48; 158,1; 159,35; 156,30; 172,38. relequi A³ 86,44. hominebus A³ 153,27. intervenientibus A² 154,46. Beturegas 169,34. habeta 170,22. adstantibus curialebus 170,23-24. opteme 170,25. monecepalebus 170,30. culmenis 173,4-8. mereto 201,31. actionebus 347,15. obtemum 369,36. meretis 40,2. paenetus 40,3. voluminebus 40,10. tepedi A³ 40,45.

A la syllabe protonique :

ponteficibus 72,26. ponteficium 78,6; 80,19; 100,8,27; 173,28. pontefitium 84,24. alemoniis A³ 74,37. genetoribus 84,13. habituti (= habitote) A³ 86,44. emagenario A² 90,29. almetatui 101,14. admenicolis 103,6. supplicaturio 104,1. valetura 112,9. longetudine 173,5. genetale 173,19. genetorem 175,12. tradetoria 188,11. heredetoria 204,5,22,24. eredetoria 205,16. terreturiis 190,13; 204,14. terretoriis 205,24; 207,5. adeptisci 474,30. lidemonio 476,29. litemonium 188,4. Calcedonense 494,21. caeremoniis 487,2,14. indecolarius 525,14. delectorum 526,41,49. commoneturiis 534,22. commonetoriis 534,40. armessario (admissario) 175,17. segelavimus corr. en sigillavimus 193,27. segelavimus corr. en sigilavimus 197,45.

A la syllabe initiale :

vecarium 257,11,17,22. Betorice civitatis 171,14. Beturegas 169,34. vedebatur 504,25. senacula 22,8. edoneo 8,38; 22,26; 10,5. decatas 104,15. menisteria 170,16. segelavimus 201,24; 193,27; 197,45. semiliter 169,20.

Emunitas 472,30-31; 502,3-4; 44,6; 44,14-15,27; 52,22; 54,5; 72,17... *emuniter* 485,34; 97,10; *emutare* 92,6 qui apparaissent à côté de *immunitas* et *inmutare* avec une signification analogue, sont des composés avec le préfixe *e*. *Dedici* pour *didici* n'est pas rare en bas latin (Schuchardt II, p. 9; Sepulchri, p. 200). Les scribes auront probablement confondu le redoublement du parfait avec le préfixe *de*.

L'*i* protonique de *hirundo* s'est affaibli en *e* pour passer ensuite à *a* devant *r* dans la leçon *arundo* d'un document de la fin du 7^e siècle: *volat (ut) upua et non arundo* 226,16. Th. Moore signale la variante *harundro* (Archiv für lat. Lexikogr. X, p. 266). Cet *a* se retrouve dans l'ancien français *aronde*.

Navernensis 302,16-17 au lieu de *Nivernensis* figure dans les for-

mulae Imperiales du 9^e siècle, qu'il n'est guère possible de localiser. Cette variante est isolée dans les indices des Monumenta, qui ne donnent que *Nivernis*, *Nivernensis*, *Nevernis*, *Nevernensis*. Il ne peut être question ici d'un changement conditionnel, comme dans la variante *Nebarnensium* d'un texte daté de 658 (cf. Holder, s. v. *Nevirnum*), où l'*e* se trouvait immédiatement en contact avec *r*. Peut-être faut-il partir de *Nebar-nensis* et admettre une assimilation de l'*e* initial à l'*a* de la syllabe suivante?

A la syllabe finale.

Ici l'affaiblissement de l'*i* en *e* a sensiblement altéré les formes traditionnelles de la déclinaison et de la conjugaison, du moins dans la langue écrite:

Génitif singulier: interdonationes 247,18,36; 38,1; 69,8; 79,13. compensationes 270,20. reges 4,3; 16,2. moderamines 47,5. dilectiones A² 48,38. legationes 49,2. divisiones 235,10.

Nominatif singulier: inmarcescibiles (gloria) 501,15. regales A² 47,39. infames 149,11. cojuves 28,3; 30,26; 31,19.

La leçon *vigel* 508,12 (cf. *vigilat* 508,13) qu'on trouve dans un acte de la fin du 8^e siècle, en général très correct, rappelle *figel* (*figulus*) et *mascel* (*masculus*) condamnés par l'Appendix Probi (Arch. für lat. Lexikogr. XI, p. 306). Il serait toutefois étrange de rencontrer en Gaule à une époque aussi tardive une de ces formes dialectales de l'Italie méridionale et de l'Afrique. Je crois plutôt que l'*e* de *vigel* résulte d'une contamination avec *Uthel* qui précède: *Uthel, qui interpretatur vigel*.

Aux formes verbales en *-i* pour *-e* correspondent celles en *e* au lieu de *i*:

pociares 18,20. famulares 210,19. elegeret 20,37. diriget 70,10. contempnet 74,3. agetur 59,13; 60,4; A³ 60,24. vertetur 189,19. patemur 110,31. precipemus 68,20. decernemus 50,24; 52,18; 53,9; 55,8; 56,9; 57,17; 108,8. poteremus 52,12; 78,12. potueremus 75,13. fueremus 100,25. dixemus 52,19. elegemus 41,19. emittemus 78,7. annuemus 54,43. nequivemus 54,23. confidemus 55,13; 78,20; 107,7. instituemus A² 86,40. distituemus 102,15. desinemus 407,6; 111,30. perorguemus 108,8. migraveremus 86,17. volueremus 87,7,15. feceremus 100,24. dederemus 87,8. contuleremus 87,17. comisemus 86,13. comissemus 48,1. habuemus 88,2. fuemus 43,11. studuemus 88,3; A² 43,29. volueretis 81,16,20; 82,14. habueretis 59,15. advixeretis 100,1. nolueretis 59,14.

Les graphies du 7^e et du 8^e siècles, qui rendent l'*i* posttonique par *e*, à une époque où cette voyelle avait entièrement disparu de la prononciation, prouvent à l'évidence que nous avons affaire à un procédé purement graphique. Cet *e* s'est conservé dans les mots savants des plus anciens textes: *empedement*, *imagene*, *aneme* . . . (cf. Stengel,

Wortverzeichnis I, p. 89). Il n'y a pas lieu d'excepter les formes verbales en *-emus*. On pourrait être tenté d'y reconnaître une substitution de désinences, les parlers du midi de la France, d'une partie de la Suisse romande, de l'Est et du Nord-Est de la France septentrionale ayant remplacé *-imus* par *-emus* (Meyer-Lübke, Gramm. des l. rom. II, § 517, p. 194—195. Herzog, E 52, § 424). Mais cette interprétation n'est pas de mise ici parce que la plupart des exemples appartiennent au codex principal des formules de Marculf, rédigé dans les environs de Meaux, c'est-à-dire dans une région où *-ūmus* a supplanté *-imus*, *-emus* et *-amus*. D'ailleurs, cette même terminaison figure également dans des parfaits tels que *habuemus*, *fuemus*, *commisemus*, *studuemus* *qui n'ont existé à aucune époque dans l'idiome vulgaire de la Gaule, sans parler des subjonctifs-parfaits *dederemus*, *contuleremus* tombés depuis longtemps en désuétude dans la langue parlée.

En hiatus, l'*i* atone devient *e*:

pleneore 247,40. *treantis* 92,24 (*triantes* B 92,47). *treanto* (*triente*) 21,31. Ce sont là des graphies inverses qui résultent de la réduction de *e* à *i* devant une voyelle.

i long.

Dans certains vocables, communs à l'ancien français et au provençal, l'*i* de la syllabe initiale suivi d'un *i* tonique a été par dissimilation transformé en *e*. *finire* est devenu *fenir*; *divinum*, *devin*; . . . (Nyrop I², p. 169, § 151). Ce phénomène doit remonter à la période pré-littéraire, car déjà les formules présentent des formes analogues:

devino 89,7. *devina* 71,22 (*divina* A²,³ 71,48). *devinitatis* 11,7. *defenitum* 175,40. *defenitas* 58,17. *fenetivam* (*sententiam*) 197,27. *Devidere* 24,3 fait songer au français *devise*, *deviser* de *devisat* pour *divisat* (cf. *deviderent*, Bonnet, p. 125; *devidant*, *devidans*, Schroeder, Roman. Elemente in dem Latein der Leges Alamannorum. Diss. Rostock 1898, p. 10). Il est toutefois possible que *devidere* provienne d'un échange des préfixes *de* et *di(s)*, dont on retrouve des traces dans la plupart des textes de la basse époque (Heraeus, Arch. für lat. Lexik. XH, p. 59. Schuchardt II, p. 71. Bonnet, p. 126. Sepulchri, p. 199. Slyper, p. 45). C'est certainement à une substitution de ce genre qu'il faut attribuer *devolgata* 15,10-11; *demitto* 11,30; *indesolubili* 482,35; *deminucione* 99,9-10 tandis que dans *deversa* 16,29; *deverso* A³ 92,37; *derecto* A²,³ 57,23 l'*i* atone a pu être influencé par l'*e* tonique.

L'*i* atone s'est altéré en *e* surtout à la finale:

(*partibus*) *fisce* 345,45; 360,36; 363,12; 407,10. *jam dicte abbatis* 489,36. *domne illius* 8,10,33; 9,32; 10,10. *tante* (*tanti*) 195,9. *palate* (*palati-i*) 196,30. *abendi, tenende, donande, vindende seu conmutandi* 7,32. *tres aloariae (= rii)* 194,26. *aliis quam plures magnifices viris* 280,32.

persones A² 45,44 (= personis 45,20). dulcissimes A² 147,34. auribus publices 171,13. communita A³ 59,36-37 (= commoniti 59,15).

En présence de ces faits, je ne crois pas qu'on puisse rattacher au datif archaïque *sebei*, *sebe* (= sibi) la graphie *sive* dans *sive agant*, *sive vivant* 172,20 du formulaire de Bourges. De même que l'*ī* de *sī*, celui de *sibī* s'est affaibli en *e* en sa qualité de voyelle atone.

On lit dans ce même recueil *nulleve heredum* 172,22 pour *nullive* ... L'*i* du datif a été assimilé aux *e* suivants par le copiste.

Les datifs *venerabile* 15,5; 138,17; *fratre* B 140,28 ont été influencés par les autres cas terminés en *-e* du contexte. Il est à remarquer que le passage de *ī* à *e* a fréquemment lieu à la désinence *-ii*:

edificies (à côté de *mancipiis*, *viniis*) 18,31. casis aedificies 175,15. ipsius monasteriae 199,13,36. ingenies 191,17. adie (= adii) 176,41. alie quam plures 171,16. alie homines (corr. en alii) 193,20.

Nous aurions là un nouveau cas de dissimilation de l'*ī*, qui ne peut toutefois avoir trait à la prononciation populaire, puisque bien avant l'époque mérovingienne la désinence *-ii* avait été contractée en *-i*. Ce procédé est attesté ailleurs qu'en Gaule (cf. Schuchardt II, p. 83. Wartmann, p. 204: *annalies*, *mancipies*. Haag, p. 847; *tenturies* (= *ten-toriis*). P. Meyer, Recueil d'anciens textes. Paris 1874, p. 6: *edefficies*, *adjecencies*, *farinaries*).

ū et i.

L'*u* bref atone, et parfois même tonique, a conservé sa valeur de son mixte. Sous l'action d'une consonne palatale ou d'un *i*, il se change en *i*:

conjive (= conjuge) 10,19; 12,23; 14,13; 16,10,27; 20,25. figitiva A³ 74,38 (fugitiva 74,9). consilibus 28,14-15. filcire 337,40. eribuissit 178,29. Le nom de fleuve *Medūāna* existe aussi sous la forme *Mediana* 302,10, d'où le français *Mayenne* (cf. Holder, ss. vv.).

Par contre, au contact d'un phonème labial, la voyelle palatale s'arrondit:

septuma A¹ 68,28. ubucumque 281,42 (ubicumque 281,22). minuendo A¹ 61,29 (= minuendo 61,9). stupulatione 267,33. instututione 125,52. mellufua 508,24. suffucit (corr. en sufficit 279,39).

Stuueumus 88,3 contaminé par l'infinitif *instituere*, d'un usage fréquent dans les formulaires, a donné *stituemus* A¹ 88,28. — L'*u* de *conjugis* étant devenu *i* après *j*, on comprend que *sigillari* 458,36; 459,22 ait été confondu avec *sigulari* 458,42 et *singulari* 459,42. Cependant, comme dans les mss. bas latins *u* et *li*, *ui* et *lu* permutent assez souvent (Pokrowsky, Arch. für lat. Lexikogr. XI, p. 354), il est possible que nous ayons ici affaire à une simple erreur graphique. Le mot *bucina* (*cornua*) prêtait à une confusion du même genre et rien d'étrange à ce qu'il soit écrit

bicina 370,4. Il se peut toutefois que cette leçon soit un véritable vulgarisme. L'*u* de *bicina* était long, il est vrai, dans la langue littéraire, mais les dérivés romans, qui postulent tantôt un *ū* et tantôt un *ũ*, nous apprennent que dans la prononciation familière la quantité de l'*u* était au moins douteuse (Arch. für latein. Lexikogr. I, p. 253). On est donc également fondé à admettre le passage de l'*ũ* à *i* sous l'influence de l'*i* tonique. — Il est difficile de dire si dans *luteris* (= *litteris*) 370,1 l'*i* a été changé en *ũ* après *l* ou *si*, par suite d'une lecture défectueuse, le premier *t* a été considéré comme le second jambage d'un *u*. — *Lumina* A¹ 104,48 (= *limina* 104,21) appartient au groupe des fautes d'orthographe signalées en tête de ce travail (p. 846). — *Commini* 369,43 (= *communi*) paraît y rentrer de même. Cependant, il n'est pas impossible que cette variante reflète une particularité de la langue vulgaire. En effet, l'*u* atone de *communicare* a dû à un moment donné passer par *i*, puisqu'en ancien français nous avons *commengier*, *acuminier*, les dérivés *cominalté*, *cominaltés* et en provençal *cuminia*, *cominal*. Même l'*u* long tonique paraît avoir subi ce traitement, à en juger par le français *cominga* de *comunia* et le provençal *cumin*, *cumi* (Lévy, Provenz. Supplementwörterbuch 1892—1898 s. v. *comun*). Du Cange (s. v. *communis*) signale une forme *cuminus* (cf. Meyer-Lübke, Gramm. des l. rom. I, p. 296, § 381. Densusianu, Hist. de la langue roumaine I, p. 86. Schuchardt II, p. 193).

Redibucione 111,35; 112,5 (*redibitione* 126,36; 127,3), *definucionem* 351,37 (*diffinicionem* 351,2), *diminicionem* B 136,32 (= *diminutione* 136,1), *prosequicione* A³ 76,31 (*prosecutione* 76,13) ont échangé la désinence traditionnelle *-itio* contre la terminaison vulgaire *-utio* et inversement.

Incomutatatum 364,3 a été par suite d'un faux rapprochement avec *comitatatum* transformé en *incomitatatum* 364,38.

Reduendum 181,19 au lieu de *rediendum* et *metuentes* A³ 93,48, au lieu de *mediantes*, sont des méprises de copistes négligents.

u grec.

Conformément à l'usage postclassique, l'*u* grec, tonique ou atone, est souvent transcrit par la voyelle *i*, avec laquelle il s'était identifié dans la prononciation des derniers temps. Il peut aussi s'affaiblir en *e*:

silabas 179,9. *omonimi* 377,21. *omonimo* 522,14. *sinodalium* 395,37. *acolutus* 408,20. *polimitum* 415,16. *polimetum* 415,38. *cariofli* 415,16,39. *timiana* 421,17; 531,18. *misterio* 440,14; 40,15. *mistirio* 2,24. *misteria* 592,18. *martirum* 592,12. *martiris* 592,14. *marterario* 21,29. *Olimphus* 167,19. *dactiles* 49,41. *dactilas* 122,5.

C'est ce qui explique que le signe réservé ordinairement à l'*u* grec, s'emploie également pour l'*i* des mots grecs et latins:

chryisma 499,14. *pylosophus* 167,15. *sophyae* 367,11. *lyrininsis*

39,13-14. *paradyso* 203,25. *paradyssi* 334,30. *hystoriam* 413,23. *ystoriam* 426,11. *Martyno* A¹ 430,41. *fysco* 502,7. *quantocyius* 553,41. *tytuli* 559,5. *laycis* A² 70,43. *triumphy* 178,24. *monastyrio* 20,38. *paraelytum* 423,13 (*paraclitum* B 423,40. *paraclitus* 441,34).

Dans *helymosinas* 343,20,23,29,31; *aelymosina* 136,5; 464,34; *helymosinam* 344,48 pour *elimosyna*, le scribe a interverti les deux *i*.

clypeus, qu'on rencontre assez souvent en bas latin, peut représenter, d'après ce que nous savons de l'*y*, soit la forme classique *clipeus*, soit la forme archaïque *clupeus*. Les formules de Bourges font alterner *clipeus* (*clippeus* 177,26,27) 177,39 et *clypeum* 177,19-20 (*clypeum* 177,35).

A côté de *cimino* apparaît la variante avec *u*, *cumino* A², B 49,39, à laquelle remonte l'ancien français *commin* et *coumin*, ainsi que l'italien *comino*. Les glossaires présentent de même *cyminum*, *ciminum*, *cuminum* et *cominum* (cf. Thes. gloss. emendat. I, p. 301).

Zeumer a admis dans le texte des formules de Marculf la leçon *dactalus* (= *dactylas*) 49,15, dont les variantes sont *dactolas* A² et *dactiles* B 49,41 (cf. *dactilas* 122,5). Les réflexes romans, l'italien *dattilo* et *dattero*, le provençal et l'espagnol *datil*, le portugais *datile* dérivent de *dactilum* et non de *dactalum*. Si cette dernière graphie était isolée, on pourrait y voir une erreur, une métathèse de l'*u* et de l'*a* ou encore une confusion graphique de l'*u* et de l'*a* ouvert. Mais elle est corroborée par les mss. des *Itinera Hierosolymata*, qui ont également *dactalum*, Corpus Vindob. 38, p. 145,40; 169,5; *dactalorum*, p. 159,6; 188,2-3; *dactalos* 182,5 (cf. en outre, Anglade de latinitate libelli qui inscriptus est Peregrin. ad loca sancta. Paris. Thèse 1905, p. 7 et Bellanger, Etude sur le poème d'Orientius. Paris. Diss. 1902, p. 33). — Il faut donc bien accorder droit de cité à *dactalum* dans le lexique vulgaire. Mais comment justifier la présence de l'*a* à la syllabe post-tonique? A-t-il été emprunté au grec ἀμόδαλα ou bien, ce qui me paraît plus probable, l'*i* atone s'est-il transformé en *a* sous l'action de la voyelle tonique renforcée par l'*a* final de l'accusatif pluriel?

o.

L'*o* atone libre est transcrit par *u*, surtout à la syllabe finale, car c'est là qu'on le rencontre le plus fréquemment.

A l'accusatif pluriel des noms de la 2^e déclinaison :

(reliquos) *bonus homines* 252,19. *inter augustus* 474,2. *tantus* 5,9,11 . . . *modius tantus* 7,21-22; 19,20; 11,19. *annolus valentus solidus tantus* 5,10. (*juetus*) *tantus* 6,14. *caballus* 5,11. *campellus* 7,18. *soledus* 5,31; 6,5,15; 28,7,13,36; 10,34; 11,4,29,30. *colebus* (*colaphos*) 6,32. *de ipsus colebus* 7,1-2. *inter annus tantus* 10,25. *in noctis tantus* 8,28. *aput homines*

tantus ingenuos 8,16. *tantus* 12,28; 13,1-2,7; 16,7; 16,15,22; 17,34; 19,18,30; 23,26-27. *nus inordinatus* 18,9. *drappus* 50,14. *relicus* (= *reliquos*) 19,3-4. *ad ipsus mansus* 30,25. *omnes fretos concessus* 42,22. *eloquentissimus* (*alios prudentissimos viros — peritos*) 37,6. *veridus* (*viridos* 19,9) A² 49,28. *ipsus* A³ 93,32 (= *ipsos* 93,4). *ingenuus* 68,39. *ceterus* A³ 99,34. *aliquos instrumentus* 76,2. *fasianus* 122,3. *intro murus* 169,14. *greges duus* 175,17. *servus* 490,11. *ipsus fructus transhactus* 206,24.

L'o du nominatif singulier des noms en *-or*, qui était bref en latin classique, paraît avoir été influencé dans la langue vulgaire par l'o de l'accusatif; le bas latin ne fait plus de distinction :

precuratur 242,35. *vinditur* 229,9,22; 235,24. *creatur* A³ 50,29; 174,23. *repitur* A³ 73,40; A² 76,29. *tergiversatur* 73,14. *traditur* 88,13. *portatur* B 104,47. *portitur* 104,19.

Nous trouvons, en revanche, des formes verbales en *-or*: *postolator* 41,9; *pellator* 496,43.

Aux exemples ci-dessus il faut encore ajouter :

custus 508,11; 531,31. *dicitu* 5,21. *peractu* 40,15. *requaesitu dono* 40,16. *nubilia* 175,21. *impunatur* 535,29 (= *inponatur* 535,7). *consu-
brina* 234,25.

L'ø entravé est rendu par *u* dans :

spunsavi 5,4. *tunsorari* 56,2. *tunsurare* B 55,23. *sulsativit* A² 155,39. *suspitatem* A², B 103,41 et d'après les nombreuses formes de *nosco* en *u* pour *ø* tonique :

nuscuntur 486,23; 41,16; 64,25. *cognuscentes* A³, B 48,50. *cognuscire* 108,22. *cognuscibant* 15,8. *cognuscatis* A² 62,35; 200,29; 236,39; 237,4; 259,12; 491,20; 332,8; 171,15.

odierna 16,13 au lieu de *odierno*, est une faute de copiste provoquée par la finale du mot suivant *die*.

Même remarque pour *ø* que pour *ø*. A l'atone, la substitution de l'u à l'o ouvert est plus fréquente qu'à la tonique. Nous avons tout d'abord un groupe de mots d'origine grecque :

episcoporum A³ 65,39. *cenubiis* A²,³ 104,44; 335,21. *cenubio* 180,17,25; 181,5; 261,26,27; *cenubii* 292,23. *puletico* A² 56,22 (*poleptico* 56,1). *apostulorum* 71,24. *diabulus* 73,18.

Cette notation n'est rien moins que rare en bas latin (Schuchardt II, p. 131—134). On pourrait l'expliquer par ce fait que l'ø grec avait un son plus fermé que l'ø latin, plus voisin de l'u (Meyer-Lübke, *Gramm. des langues rom.* I, p. 32, § 17), mais je doute fort qu'aux 7^e et 8^e siècles la langue ait encore fait cette distinction. Je crois plutôt que les graphies ci-dessus, surtout celles où l'o était suivi de *l*, résultent, comme tant d'autres, de la fusion de l'o et de l'u dans l'écriture.

Pulitas (= *pølitas*; *pulchras*, *firmissimas* et *pulitas* | *Meas rumpit*

amittias) 224,21-22 figure dans les épîtres rimées de la fin du 7^e siècle, dont l'orthographe, relativement correcte, ne confond ni l'*o* ni l'*u*, si ce n'est dans *susorrone* 224,9. Le codex Parisinus 7494 et le codex Monacensis de l'*Ars grammatica* de Diomède présentent la forme *expulivit* pour *expolivit* (Keil, *Gramm. latini* I, p. 299,3) déjà signalée par Schuchardt (II, p. 134), dont il est impossible de déterminer le lieu d'origine. Cette leçon en *u* fait d'abord songer à l'italien *pulire*, à l'espagnol *pulir* du latin *polire*, dont l'*o* bref atone a été transformé en *u* sous l'influence de l'*i* suivant (Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, p. 73, § 124. Wiese, *Altitalien. Elementarbuch* 1904, p. 45, § 20. Menendez Pidal, *Gramm. hist. esp.*² 1905, p. 49, § 20). Mais comme le roman de la Gaule ne paraît pas avoir connu ce genre d'umlaut et qu'on n'a pas encore découvert, que je sache, une forme *pūlir*, force nous est bien de voir dans l'*u* une transcription de l'*o*, qui en syllabe protonique ouverte a dû prendre à cette époque un son fermé bien caractérisé, car dans ces mêmes conditions, il s'est fusionné avec l'*o* en français comme en provençal. *Morire* a donné *mourir* et dans le midi nous trouvons *murir* et *sufrir* (cf. Schultz-Gora, p. 27 § 50).

Devant *r* + consonne, l'*o* avait également dans la langue vulgaire une tendance à passer à *o* et cet *o* pouvait aisément être rendu par *u* (Meyer-Lübke, *Zeitschr. für vgl. Sprachf.* XXX, p. 36). Les exemples à l'appui de cette assertion ne sont pas isolés (Mohl, *Chronol. du latin vulgaire*, 1899, p. 194, § 75. Carnoy, *Le latin d'Espagne*, 2^e édition, 1906, p. 61). Ce phénomène est aussi connu en Gaule. Les formules angevines écrivent *turmentum* 6,3, dont l'*o* fermé à l'initiale a survécu dans le français *tourment* et le provençal *turmen*. — On peut, en outre, citer *purcionem* 56,32 du recueil de Marculf. Il est vrai que dans ce cas spécial le roman ne nous fournit aucun moyen de contrôle, *portio* étant un mot savant. Cette variante est d'autre part sujette à caution, parce qu'elle n'est fournie que par un des quatre principaux mss., où elle a été ensuite corrigée en *porcionem*. Il y a chance que ce soit là une méprise du copiste. Ce ne sont pas les seuls témoignages que fournissent les textes de la Gaule. Bonnet (p. 131) a déjà relevé *curtinis* (français *courtine*), *turnavit* et *turrente*. — Hetzer (p. 68) signale encore dans le glossaire de Reichenau *conturnent* et *turtam*; le glossaire de Cassel (Foerster, *Übungsbuch*² col. 40) renferme la forme *purcelli* (= *porcelli*), dont dérive le français *porceau* (Nyrop I², p. 192, § 179). L'*u* s'est même conservé dans les premiers textes vulgaires: *returnar*, Serments, *condurmir*, Passion 27,3 (Foerster, o. c., col. 47—48; col. 64 et 71).

Intullerabilias 15,22 peut être rapproché de la leçon *tulerabilis* d'un ms. de Fronton du 6^e siècle (Schuchardt II, p. 135). *Tulerabilis* figure aussi dans les anciennes éditions de l'*Appendix Probi* (cf. Ull-

mann, Roman. Forsch. VII, p. 192), mais aujourd'hui on a restitué *tolerabilis* (Heraeus, Arch. für lat. Lexikogr. XI, p. 328. Foerster, Übungsbuch² col. 232). L'*u* a pu être emprunté à la racine *-tul-*, qui dans la conjugaison vulgaire de *tollo* a pris une grande extension (Vollmöllers Jahresbericht 1904 I, p. 73).

L'ancien français *colchier* de *cōllocare* postule un étymon latin avec *o* fermé à la syllabe initiale, tandis que les autres dérivés romans remontent à la forme classique avec *o* bref. Les textes bas latins substituent parfois un *u* à l'*o*, ce qui tendrait à prouver que cette voyelle avait pris un son fermé. Dans les formules on trouve *conculcationis* 334,16,22; *conculcatoria* (epistola) 334,7,10; 232,7,12,18 à côté de *incolcacionibus* 28,9. Les mss. de la loi salique donnent *culcaverit*, *culcet* (Schuchardt II, p. 218), le glossaire de Reichenau *culicet*, *culcet* (Hetzer, p. 69). Ce sont, en somme, tous documents originaires du Nord de la Gaule et, en ce point spécial, d'accord avec le parler vulgaire de cette contrée.

Un des mss. du recueil de Marculf a confondu *munimentum* A² 43,32 et *monimentum* 43,7. Cette confusion se produisait si fréquemment (cf. Schuchardt II, p. 137; Carnoy, p. 54) qu'Albin dans son traité „De orthographia“ a cru devoir prévenir les clercs: *munimentum a muniendo, monumentum ad sepulchrum pertinet* (Keil, Gramm. latini VII, p. 304,31). D'un passage du grammairien *Agroetius*, qui vivait au V^e siècle (*donum dantis est, munus accipientis; illud a dando, hoc a muniendo vel a monendo dictum*, Keil, o. c. VII, p. 119), il semble résulter que les deux verbes *munire* et *monere* s'employaient également l'un pour l'autre. Les formules fournissent plus d'un exemple en faveur de cette supposition. *Communitate* et *communiti* A³, B 59,36-37 tiennent lieu de *commoniti* 59,15; *commoneti* 61,3 devient *communiti* B 61,24 et *commonitorium* s'écrit *communitorium* 59,7; *communitorio*, *communitorium*, *communitarium* B 59,29-30. *Munitum* 65,17 sert de variante à *monitum* A² 65,44 et inversement *monere* A³ 50,34; 104,31 à *munere* 50,11; 104,7. Je crois qu'il faut interpréter de même les leçons *moniti*, *monitionis*, *monitione* au lieu de *muniti* . . . citées par Bonnet (p. 136). On trouve de même *munument* dans la Passion 89,3 (Foerster, Übungsbuch² col. 71). —

Le préfixe *com-*, *con-* est devenu *cum-* par analogie avec la préposition: *cummissum* 529,5; *cumprovincialibus* 46,21; *cumcordia* 12,37; 20,10.

L'*o* a été aussi assimilé, du moins dans l'orthographe, à un *u* suivant: *opurtune* 411,41; *opurtunum* A² 153,39; *locuplex* A³, B 47,36 (*locuplex* 47,12); *uriundus* 179,40.

Changement de *ō* en *e*.

facinerae 495,43 (*facinore* 495,31), *tempere* 195,36, qui ont subi l'analogie des neutres, dont le génitif se termine en *-eris*, rentrent à

proprement parler dans le chapitre de la morphologie. D'autres fautes de ce genre sont relevées par Schuchardt (II, p. 211—212) et par Bonnet (p. 131). L'erreur inverse a été commise dans la flexion de *scelus*, qui, à l'imitation de *tempus*, -*oris*, est devenu *scelore* A³ 85,37. De même *obtemporantes* B 81,34. En revanche, l'influence des régimes en -*oris* a induit le copiste à transformer *pulveraticio* A³ 107,27 en *pulvoraticio* 107,18.

L'ø bref atone s'est réellement affaibli en *e* dans *Claremunte* 28,14 (Clermont-Ferrand) des formules d'Auvergne, rédigées au 6^e siècle. L'*e* a également supplanté l'*o* atone dans le nom propre germanique *Fredegisi* 162,18 (= *Fredugisus* 307,26). — Des graphies telles que *cum supradicte censu* 351,33, *pro argente* 9,23 sembleraient prouver que la qualité de l'*o* final s'était profondément altérée dans la prononciation de l'époque et que cette voyelle était en train de passer à l'*e* d'appui que nous trouvons à la fin des mots romans terminés par un groupe de consonnes.

On pourrait croire que l'*o* a été réduit à *e* sous l'influence de *r* dans *autericio* 21,13; *oderetur* 422,41; *honerati* 28,22; mais quand on considère que le même phénomène se produit dans *merte* 6,33; *verberum* B 37,36 (= *verborum*); *gerelos* A³ 103,23 (*gerolus*, *gerulus* 103,2) qui n'ont aucune valeur phonétique, il semble plus naturel d'admettre, dans un cas comme dans l'autre, une confusion graphique de l'*e* et de l'*o* devant *r* (cf. p. 845).

Question d'orthographe également la substitution de l'*a* à l'*o* dans le voisinage d'un autre *a*:

manasterio A¹ 75,39; 39,42-43; A³ 39,45. *manachae* 499,48. *maratione* (= *moratione* 193,6). *agiacrathu* 335,5. *cartala* 25,37. *natarius* (= *notarius*) 29,26. *saciatu* A¹ 73,45. *alade* (= *alode*) A² 82,35. *agricalas* 264,23. *Langabardorum* 331,37. *coranando* 526,42. *absalvimus* 274,40. *parachia* 260,39. —

u.

Le changement de *ũ* atone en *o* a lieu, comme celui de *ĩ* en *e*, surtout à la syllabe posttonique, de préférence cependant devant la consonne *l*:

cartolam 268,12,19; 271,5,16,28; 272,5,22; 273,8; 275,7,15; 279,27; 281,14; 465,3; 15,15; 28,12; 94,16; 204,22. *herbola* 292,34. *paginola* 336,10-11; 17,2. *litterolas* 364,1. *litterolis* 508,3. *litterolas* 521,29; 103,14; 104,50; 118,37. *litterole* 104,4. *litterole* B 104,27. *popoli* 382,40. *brevicolam* 149,31. *paulolum* 426,17; 45,19. *fribola* 430,11. *riolus* 459,9. *scedolam* 523,41. *sedola* 70,26. *sidolae* 102,24. *sedolasque* (*preces*) 103,16. *sedole* A³ 102,48. *indecolum* 59,7,12,15,18; 60,1,22; 101,1; 48,9. *presole* 11,1; 65,6,24; 72,1. *presolae* 101,9. *paupertaticola* 17,31. *facultaticola* 72,17. *matricola* 21,24,25. *cellola* 70,27; 71,24. *cellolas* 42,9. *celolas* B 42,33. *oracolis* 44,11; 54,2. *regola*

40,1. munuscola 72,15. postolat 46,7,20. postolas 98,12. facolas 49,16; B 49,26. abuncolis 82,2. admenicolis 103,6. copolam A³ 94,24. infolis 173,10. corpusculum 96,12. silvola 97,4. personolam 102,23. commolum 103,7. tabolas 210,7. vocabolum 217,28.

Cet *o* persiste, lorsque, par suite d'un déplacement d'accent, la syllabe posttonique devient protonique:

herbola ortolanas 292,34. insolanensis 347,21. indicolorum 441,36. indecolarius 525,24. expostolastis 116,31. postolantes 443,14. postolasti 494,38. postolare 39,23. postolatus 40,14. postolator 41,9. postolatur A² 41,33. postolamus 47,10. confabolare 486,33. copolati 25,49. copolantur A² 143,49. copolare 206,11. commodolare 25,26. baiolare 39,20. stipolatione 77,24. modulationis 202,27.

L'*o* est si bien devenu la voyelle de la syllabe posttonique devant *l* qu'il s'est substitué à l'*a* grec d'*ἀμυγδάλα*, dont le latin vulgaire a fait *amandola*. Cette dernière forme est déjà attestée par l'Appendix Probi: *amydala non amiddola* (Arch. für lat. Lexikogr. XI, p. 321). Les formules emploient *amandas* 49,15,41-42 (122,5); *ammadolas* 49,43 (122,45). Par suite d'un traitement analogue, *καρυόφυλλον* s'est transformé en *cariofolo* C² 49,20 (122,4) (cf. *cariofoli*, Arch. für lat. Lexikogr. X, p. 265). Ce sont les variantes en *-olum* qui sont à la base des dérivés romans (Arch. für lat. Lexikogr. II, p. 433). Je mentionnerai encore dans le même ordre d'idées *utensolia* (= *utensilia*) 196,13, dont la désinence a été également influencée par les nombreux substantifs en *-olus*. Le roman ne paraît pas toutefois avoir conservé des traces de cette contamination.

À la syllabe finale, le changement de l'*u* en *o* est plus fréquent que celui de l'*o* en *u*:

quatenos 460,17. masculos B 134,46; 472,23. germanos 22,6. archidiaconos 42,5. apostolicos 47,8. apostolos 52,11. quietos (corr. en quietus) A² 53,33. judicios 22,21. obvios 73,13. senos (corr. en senus = senex) 193,13.

La transcription de *uu* par *uo*, formellement attestée par les grammairiens du premier siècle de notre ère (Lindsay, p. 227, § 26) a traversé toute l'époque impériale, qui l'a transmise ensuite aux scribes du moyen-âge (cf. Schuchardt II, p. 162 et 179. Carnoy, pp. 50—53. Pirson, p. 46). En ce point également le bas latin au 8^e siècle apporte son contingent d'exemples:

servos 251,26; 8,27; 10,11; A² 66,46; 194,5. suos (corr. en suus) C 157,41. ingenuos 11,40. locus congruos 22,40. germanus suos 24,6. tuos 47,19 (tuus 47,44). unicoique A¹ 86,45 (unicuique 86,23). jactivos 189,18.

Cette tradition orthographique paraît même avoir survécu dans les mss. normands et anglo-normands du 12^e siècle, qui après *v* emploient de préférence l'*o* à l'*u* (Suchier, Altfr. Gramm. I, 1893, p. 15).

A la syllabe initiale:

jogale 50,13. jogalis 80,1; 87,23,25. jogale B 146,37; 165,4. polsaverit 477,19. noncupantes A², B 51,33. Toronica 222,4. Borgundiae 418,9. jobemus 50,24; 51,10,15,17; 55,18; 56,20; 58,12; 60,22; 64,6; 66,25; 67,13; 107,14. jobeatis 4,18; 73,9.

Comme on le voit, l'usage de l'o devant b est très répandu. On peut encore s'en convaincre en comparant les exemples rassemblés par Schuchardt (II, p. 149—151) et D'Arbois de Jubainville (Romania I, p. 321—323). Il faut croire que les scribes de cette époque éprouvaient pour le groupe *ub* la même aversion que pour *uv*.

ū.

L'ū atone est plus enclin à devenir o que l'ū tonique. Ce changement s'observe dans *fromentus* 221,34, *formentum* 221,6 des lettres-pamphlets de la 2^e moitié du 7^e siècle, dans *stromentas* 28,10 et *municipalibus* 209,6, c'est-à-dire dans des mots, où l'u atone est en contact avec m ou n. — *fromento* a donné en français *froment*, en provençal *fromen* et en ancien italien *fromento* (Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. p. I, p. 295, § 351. Wiese, p. 43,59). De même l'ancien italien *stromento* suppose un étymon vulgaire en o. Schuchardt cite encore d'autres exemples de *stromentum* (II, p. 185), de sorte qu'on a tout lieu de croire que dans les mots ci-dessus l'altération n'est point arbitraire. Que la consonne nasale ait contribué à modifier la nature de la voyelle, c'est ce que semble prouver le traitement des groupes *um* et *un*, qui deviennent *om* et *on* dans certains parlers du domaine gallo-roman et en Italie (Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. I, p. 80, § 57. Herzog, E 13, § 90). C'est ainsi que nous avons en ancien français *onir* de *unire*, dont l'ū s'est déjà affaibli en bas latin: *onus* (= *unus*, Boucherie, Revue des l. rom. 1870—71, 2, p. 40—45 et *adonatum*, Pott, Zeitschr. für vgl. Sprachf. XII, p. 189).

L'o au lieu de u apparaît encore devant d'autres consonnes. Deux mss. du recueil de Marculf transforment *pupillis* en *popillis* A², B 48,28. Auraient-ils emprunté l'o à la forme populaire *poppa* qui a dû exister à côté du classique *pūpa*? Le sarde *pobidda* dérive bien d'un étymon latin en o, de *popilla* (cf. Koerting, s. v.), mais il serait hasardeux, faute d'autres exemples, de rattacher l'une à l'autre ces deux formes d'origines si diverses.

D'*utensilia* dérivent en français d'une part *utensile* et *ustensile*, d'autre part *outil*, ce dernier par l'intermédiaire d'un doublet vulgaire **usitilium* (Meyer-Lübke, Literaturblatt für germ. und rom. Philologie 1891, col. 303). *Ustensile* est un mot d'emprunt, mais il doit le groupe *st* au vocable *us(i)tilium*, qui est devenu d'abord *ostil*, *oustil*. *ustensilium* a donc été créé beaucoup plus tôt que le français *ustensile*, dont

l'exemple le plus ancien, d'après le *Dictionnaire général* ne serait pas antérieur à 1680. *ustensilia*, *us(i)tilia* ne peuvent guère être séparés de *uti* et partant ils ont dû avoir un *u* long. Toutefois cet *ū* a été réduit à *ü* pour une raison qu'on ignore; sans cela, *ūsutilia* serait devenu *üttil*, comme c'est le cas en Champagne (Herzog, E 4, § 22). L'*o* a passé ensuite au vocable savant, d'où la graphie *ostensilia* des formulae Senonicae 196,13, dans un document dont l'original ne remonte pas au-delà de la 2^e moitié du 8^e siècle. Du Cange signale un autre exemple d'*ustensilia* au lieu de *utensilia*, mais ce dernier, d'après le témoignage de Schannat (*Vindemiae literariae*, 1723 préface), ne peut pas être antérieur au 15^e siècle.

Dans *Lossovienses*, *Losoviensis* des mss. A¹, A³ des formules de Marculf 39,14,17, il y a assimilation de l'*ū* atone à l'*o* tonique. Les mss. A², B ont conservé la forme primitive *Luxoviensis*, dont l'*ū* a persisté dans le français *Luxeuil* (Haute-Saône) de *Luxogilum* (cf. Holder, s. v. *Luxovium*). *robostissimo* 44,10, en revanche, présente le phénomène inverse.

Jocundus au lieu de *jūcundus* est une graphie bien connue des textes bas latins (cf. Schuchardt II, p. 183; III, p. 224—225. Bayard, p. 6. Bonnet, p. 135. Pirson, p. 44). Les formules s'en servent également: *jocundum* 110,5,23; *jocundissimi* 436,33; *jocundius* 440,33; *jocunditatis* 102,14; 505,36; *jocunditate* 423,22; *jocundissima* 424,2; *jocundissimum* 426,31; 427,5; *jocundissimis* 429,21; *jocundabo* 421,13; *jocundatus* 427,5; *jocundantes* 366,6.

Les exemples connus ne remontent pas au-delà du 5^e siècle (Stolz, *Hist. Gramm.* 1894, I, p. 153, § 150). Cependant Bährens a fait entrer *jocundus* dans le texte de Plante, parce qu'on admet généralement que dans ce cas l'*o* est le résultat de la monophthongaison de l'ancienne diptongue *ou*. *jocundus* appartiendrait à la même catégorie que *robustum* et *robigo* (Lindsay, p. 41, § 30; p. 38, § 24). L'*o* a persisté en roman, dans l'italien *giocondo* et dans les vocables demi-savants de l'ancien français *jocunde*, *joconder*, *jocondité* (Godefroy, s. vv.).

Quintilien (I, 4,16) signale l'épel archaïque *notrix* pour le classique *nutrix*. L'*o* paraît être dans ce mot également un résidu de l'ancienne diptongue *ou* (Lindsay, p. 287, § 42), la graphie *noutrix* étant attestée sur une inscription. Les textes de la décadence se servent de *notrix* à plus d'une reprise et aux exemples déjà connus (cf. Schuchardt II, p. 186; III, p. 225. Pirson, p. 16. Wartmann, p. 81), on doit ajouter cette leçon des formules: *notritus* 491,20 (= *nutritus* 491,20). Du bas latin l'*o* s'est transmis au français *nourrir* et au provençal *noirrir* qui remontent à *notrire* (cf. *Arch. für lat. Lexikogr.* IV, p. 136).

nonciare 9,17,27; *denonciaverunt* 15,11-12; *denonciationem* 14,26; 15,10; *denonciatum* 21,13 des formules d'Anjou sont des gallicismes, puisque,

seul, le latin du Nord de la Gaule a abrégé l'*ū* atone de *nuntiare* (Groeber, Arch. für lat. Lexik. VI, p. 395). Il en est de même de *noncupante* 13,6,18; 14,31; 20,29; 21,10, mais ce verbe n'a pas survécu en roman.

De *costodivit* 23,12 corroboré par *costodibus* de Grégoire de Tours (Bonnet, p. 137) et d'autres formes semblables dans Schuchardt (II, p. 177—178), il semble bien résulter que la langue populaire a hésité entre *ū* et *ō* à l'initiale. Les réflexes romans, l'italien *custodire* et l'espagnol *custodiar* postulent, il est vrai, un *u* long, mais le gallo-roman a réduit l'*ū* long à *o* dans un vocable de la même famille, dans le doublet vulgaire *custor* de *custos*, qui y est devenu *coustre*. L'entrave a dû favoriser l'abrégement de l'*ū* atone.

Syncope de la voyelle atone.

Voyelle posttonique :

Comme il fallait s'y attendre à une époque relativement aussi avancée, l'orthographe des formules supprime assez fréquemment la voyelle de la syllabe atone. Parmi les voyelles inaccentuées, c'est la posttonique qui est le plus souvent sacrifiée, notamment l'*e* et l'*i* brefs. L'*o* et l'*a* tombent beaucoup plus rarement.

La syncope a lieu entre les consonnes *t* et *r*: *aetra* dans un pentamètre: *Terrae progenies scandit ad aetra Dei* 168,47. Schuchardt (II, p. 407) donne deux exemples identiques, dont l'un figure également dans un vers.

monastrio 40,31, variante d'un ms. du 9^e siècle des formules de Marculf, est une graphie analogique; elle s'explique par l'influence des nombreux mots de la langue vulgaire qui avaient perdu l'atone entre *t* et *r*.

Entre *metn*: *domnus* A^{1,2} 411,13; 293,3. *domni* 43,11. *domnis* 59,2. *domno* 59,19. *domni* 65,15,19. *domno* 222,30 . . . *Domnus* est d'ailleurs attesté dès l'époque archaïque. *nilomnus* 338,16, avec chute de la voyelle tonique, n'est, selon toute vraisemblance, qu'un lapsus. Le scribe n'a probablement pas su distinguer les uns des autres les divers jambages qui composent l'*m*, l'*i* et l'*n*.

Entre *n* et *t*: *gentrici* 9,40. *Genetrix* aura été probablement influencé par une forme vulgaire de la même famille, par *gen(i)tum*, par exemple, devenu *gent* en ancien français.

Entre *s* et *m*: *quadringentesmum* 218,33 du recueil de Sens et datant du 9^e siècle, est conforme au traitement populaire de *-esimum*. C'est ainsi que *quadragésimam* a donné *caresme*, *carême* en français et **cinquesima*, *cinquesme* (cf. A. Thomas, Romania XXX, p. 398—400).

Entre *r* (*rr*) et *r*: *incurre* 277,43 dans un ms. du 9^e siècle des formulae

Salicae; de même B 93,³⁰ dans le codex Parisiensis du formulaire de Marculf; *insere*, dans le codex A³ du même recueil; *insere* 24,¹⁹ dans les documents de l'Anjou; *occurre* 430,²⁴ dans la collection de Saint-Gall et 430,³⁵ dans celle de Salzbourg.

La chute de l'*e* concorde parfaitement avec le traitement de la voyelle atone entre les consonnes *r* (*rr*) + *r*, comme on le voit par le changement de *currere* en *corre* et celui de *quaerere* en *querre* en ancien français. Parmi les exemples cités, plusieurs paraissent être originaires du Nord de la Gaule et celui qui est tiré des formulae Andecavenses remonte au 8^e siècle au plus tard. Les autres se trouvent dans des actes rédigés en terre germanique et ne sont pas antérieurs au 9^e siècle. Comme la langue vulgaire a toujours eu la tendance à fusionner deux syllabes consécutives commençant par une même consonne en une seule (cf. Schuchardt II, p. 434—437), on comprend que ce genre de syncope se soit produit en dehors du territoire français.

Entre *r* et *g*: *condirgere* 206,²⁴; 191,^{13,32}. *condirgendum* 191,¹². *condirgendo* 190,^{24,29} (cf. *condirigendum* 597,¹⁸). Il est probable que l'infinitif *condirgere* a été syncopé d'après le présent *dirgo* et autres formes verbales, dans lesquelles l'*i* était posttonique. *Dirgere* se retrouve dans la provençal *derdre*, *derger*, *conderger*, et *conderger* (Lévy, Provenz. Supplementwörterbuch I, p. 318), tandis qu'il ne semble pas avoir subsisté en ancien français.

Entre *v* et *g*: Le recueil de Reichenau du 9^e siècle écrit *claugeri* au lieu de *clavigeri* 377,²⁹. Entre *v* et une explosive la syncope a rarement lieu et il faut remonter au latin archaïque, qui a réduit *gavidet* en *gaudet*, *avidus* en *audus* pour renouer la chaîne. *Clauger* rappelle encore *claudere* tiré de *clavem* et *auceps* de *aviceps* (Meyer-Lübke, Einführung p. 119, § 107). Les composés de *clavem* n'ont pas pénétré dans le fonds populaire, mais il est permis de conclure de notre graphie que *clavem* aurait été traité en composition comme *clavum*, bien que ce dernier ait atteint beaucoup plus tôt l'étape *clau*.

Entre *d* et *t*: *subtis* 455,³⁴ (= *subditis*) dans les formules de Salzburg. Après la chute de l'*i* le *d* s'est assimilé au *t* suivant. Dans le nord de la Gaule, la voyelle atone a été éliminée avant la sonorisation du *t* intervocalique comme dans l'exemple ci-dessus, puisque *perdita* y est devenu *perte*, *vendita*, *vente* et *rendita*, *rente*. Dans le midi, au contraire, le *t* semble avoir été au préalable affaibli en *d*, à en juger d'après *perda*, *tenda*, *venda*, *renda* (H. Wendel, Die Entwicklung der Nachtonvokale aus dem Latein ins Provenzalische, Diss. Tübingen 1906, p. 65) à moins qu'on n'y voie des substantifs verbaux refaits sur les formes verbales en *d* (Schultz-Gora, § 157, p. 106). Toutefois j'hésite à reconnaître dans cette graphie, qui émane d'un document rédigé en Allemagne, une particularité du latin de la Gaule septentrionale.

L'o posttonique tombe entre *l* et *c* dans *conculcet* 253,¹¹ des formules Salicae rédigées en grande partie au 8^e siècle dans la région de Tours ou de Paris. Comme le texte de ces formules offre des ressemblances frappantes avec le latin juridique des Francs, il est permis de rattacher *conculcet* au autres formes syncopées de ce même verbe qui se trouvent dans la lex Salica du 6^e siècle, à côté de *colicare* et *colegare* (cf. Hessels-Kern, Lex Salica 1880. Index s. v. *collocare*). D'autres exemples sont donnés par Schuchardt (II, p. 213) et Hetzer, (p. 80). La disparition de l'o avant la sonorisation du *c* répond parfaitement au développement de *collocare* en *couchier*, *coucher*. La syncope serait également possible dans les textes bas latins du midi de la Gaule, car *collocat* y a abouti en même temps à *colca* et *colga* (cf. Wendel, o. c., p. 68).

Quomdo 29,⁴³ ne peut pas être la forme intermédiaire entre *quomodo* et les dérivés romans *come*, *com* ou *con*, qui sont sortis du doublet vulgaire *quomo*. La graphie en question figure dans un texte dont l'orthographe laisse à désirer et il y a tout lieu de croire que l'o a été omis par suite de la négligence du scribe.

fribola (= *frivola*) a été réduit en *fribla* aux dépens du rythme dans ce vers des formules de Saint-Gall: *Antistes Domini, cur sunt tibi fribla cordi* 430,¹⁰.

Signa 505,²² dans la collection de Saint-Denis, dont l'original est de la fin du 8^e siècle et le ms. conservé, du 9^e. Le contexte *usque ad locum ubi Signa confluit in mare* indique qu'il s'agit de la Seine. *Signa*, qui a perdu l'élément bilabial du groupe *qu* et l'a posttonique, sert de transition entre *Sequana* et *Seine*. Que l'a se soit affaibli en *e* avant de disparaître, c'est ce que prouve la graphie *Sequena* d'un diplôme rédigé en 617 également dans les environs de Paris (cf. Holder, *Alt-keltischer Sprachschatz* s. v. *Sequana*).

Colpus au lieu de *colaphos*, l'étymon vulgaire que postulent les langues romanes, (*Archiv für lat. Lexikogr.* I, p. 550) figure dans les actes de Sens, dont la rédaction originale date de la 2^e moitié du 8^e siècle. Un copiste a supprimé à dessein la syllabe *ap* de *collapus* 192,¹⁰, parce qu'il ne connaissait sans doute que la forme syncopée de la langue parlée.

D'après Rydberg (p. 39), la chute de la voyelle atone aurait eu lieu au 7^e, voire même au 6^e siècle. A l'appui de cette opinion, il cite les graphies *innumerus* et *simulas* empruntées aux lettres satiriques de la fin du 7^e siècle, dont nous avons déjà parlé. D'après lui, le rythme exigerait la suppression de la voyelle posttonique et il faudrait lire *innumrus* et *simlas*. Ces exemples ne me paraissent pas probants. Les documents en question sont composés non en vers, mais en prose rimée. Or, le rythme étant très inégal, très irrégulier, on ne peut en tirer d'arguments pour fixer le nombre des syllabes. De plus on a de bonnes

raisons pour localiser ces épîtres dans le nord de la France, dans une région qui intercale un *b* entre *m* et *r* et entre *m* et *l*, de sorte que si le scribe s'était réglé sur la prononciation populaire de son temps, il aurait probablement écrit *innumbrus* et *simblas*, comme il a écrit *imbolat* pour *involat* 221,6.

Voyelle protonique:

La voyelle protonique non initiale est également éliminée, de préférence dans les groupes de consonnes qui renferment une liquide:

Entre *b* et *r*: Albricus 173,18.

Entre *f* et *r*: *refrendariis* A²,³ 59,26. La forme syncopée se présente à plusieurs reprises dans les mss. de Grégoire de Tours et d'après Bonnet (p. 16) l'*e* atone dans ce mot serait certainement tombé avant le 7^e siècle. — *parafreda* 398,14 pour *paravereda* dans un ms. du 9^e siècle a pu être refait d'après *freda* qui précède: *aut freda vel parafreda exigere* 398,14.

Entre *d* et *r*: Aldricus 561,16.

Entre *t* et *r*: *matriamen* 157,9.

Entre *g* et *r*: *Agrada* 288,1-5. D'après Foerstemann (Altd. Namenbuch I², s. v.) ce nom se rattacherait à *Agarad*.

Entre *r* et *d*: *paraverdos* 287,22 dans un document d'origine inconnue des *formulae Imperiales*. Le recul de l'accent sur l'antépénultième reflète une prononciation germanique.

Entre *r* et *l*: *Arlatu* 107,15. Holder (Altkelt. Sprachschatz s. v. *Arelate*) cite une autre forme syncopée *Arlatum* du 7^e siècle, empruntée aux continuateurs de Frédégaire.

Entre *p* et *l*: *supplectile* A² 50,37.

Entre *l* et *c*: La chute de l'*o* atone de *collocat* se répète avant l'accent. A côté de *conculcet*, nous avons *conculcaturiam* 232,12; *conculcaturia* 232,7,18 qu'on rencontre également dans des formules apparentées au texte de la loi salique. Cependant le recueil rédigé à Morbach renferme des leçons identiques: *conculcaturia* 334,7,10 et *conculcationis* 334,16,22.

La syncope entre deux consonnes explosives est beaucoup plus rare.

Entre *p* et *d*: *rapdissimorum* B 429,39 de la collection de Saint-Gall, du 9^e siècle. La chute de la protonique dans ce mot de six syllabes est très naturelle; aussi serait-il hasardeux, en se fondant sur cette seule graphie, de conclure à l'existence de *rapde* et *rade* dans la langue parlée.

Entre *t* et *c*: *ancessor* 162,37 (= *antecessor*), vraisemblablement du 9^e siècle. Ce mot est déjà à demi l'ancien français *ancestre*.

Entre *b* et *t*: *cumcambturia* 361,33 des formules de Reichenau.

Voyelle initiale:

Les formules fournissent trois exemples de la réduction de *directum* en *drectum*. L'un *driectum* 174,7 (*formulae Bituricensis*) est certainement du 9^e siècle, les deux autres, *driectum* 259,21 (form. *Salicae*) et *tricto*

334,^s (form. Alsaticae) sont peut-être du 8^e. *Directum* (droit) fait partie du groupe de mots qui laissent exceptionnellement tomber la voyelle de la syllabe initiale. (Nyrop I², § 260, p. 253). Vu leur date relativement récente, il est plus que probable que ces variantes sont un reflet du terme populaire *dreit*, attesté officiellement dans les *Serments* de 842. D'autres graphies analogues sont signalées dans Schuchardt (II, p. 422).

Voyelle finale:

L'*e* final de *sine* tombe dans *sin* (pretium) A¹ 39,⁴⁷. Les autres mss. A² et A³, donnant la leçon correcte, *sin* ne peut remonter au-delà du 9^e siècle, époque à laquelle toutes les voyelles finales, sauf *a*, avaient disparu dans le parler du Nord de la Gaule. Cependant il faut attendre jusqu'au 10^e siècle pour rencontrer la forme romane *sen*, qui figure dans la *Passion*: (*sen peched*, v. 354 à côté de *sens peccat*, v. 383, Foerster, Altfrz. Übungsbuch², col. 71 et 72). En sa qualité de proclitique *sine* a dû perdre l'*e* de bonne heure, bien avant le 10^e siècle, surtout si l'on considère que *atque*, *neque*, *nempe*, *quippe*, *ille*, *iste*, avaient déjà été réduits à *ac*, *nec*, *nemp'*, *quipp'*, *ill'*, *ist'* devant une consonne par la langue archaïque (cf. Sommer, § 90, p. 166 et § 176, p. 321).

Elision de la voyelle atone en hiatus.

Parētem, au lieu de *parietem*, postulé par toutes les langues romanes, à l'exception du sarde, appartient au fonds ancien du latin populaire. Cependant on n'en connaît que deux exemples. L'un est fourni par une inscription de Rome: *camaram et paretis a novo vestibit*, C. I. L. VI, 1, 3714 et l'autre, par les formules angevines: *paritis preforatas* 15,³². La leçon *pridias* du glossaire de Cassel n'est pas sûre (Foerster, Altfr. Übungsbuch², col. 41).

Desetudinem remplace dans le codex A³ du recueil de Marculf (44,⁴⁷) la leçon correcte *celsitudinem* donnée par A² et A¹; ce doit être une méprise de copiste. Il faut en dire autant de *procreationem* 279,⁴¹ en regard de *procreationem* 279,¹⁴. La chute de l'*e* est en contradiction avec le développement de *creare*, *creator*, *creatore* en roman, qui ont tous conservé la voyelle de la syllabe initiale (cf. Koerting, ss. vv.).

fuert est devenu *furit* dans le ms. B de la collection de Tours 142,⁴³. La contraction de *fue-* en *fu-* se retrouve dans les dérivés du français et du roman en général (Meyer-Lübke I, p. 377, § 293).

Somme toute, les formes syncopées sont relativement rares et il y a lieu de s'en étonner, puisque ces documents ont été en grande partie rédigés et composés dans le Nord de la Gaule, c'est-à-dire dans une région, dont la langue vulgaire se distinguait précisément de celle des autres provinces par la suppression de la voyelle atone et qu'ils

datent d'une époque, où le roman de ce territoire était fixé dans ses grandes lignes. Seules, des graphies telles que *occurre*, *dricio*, *subtis*, *conculcet*, *Signa*, *sin*, reflètent jusqu'à un certain point la langue parlée du 7^e et du 8^e siècle. C'est que, en ce point comme en tant d'autres, les notaires des chancelleries impériales, municipales et monastiques subissaient l'ascendant du latin littéraire.

Diphthongues.

ae.

A partir du 4^e siècle, l'emploi de *ae* pour *e* et inversement celui de *e* pour *ae* a gagné tous les textes vulgaires. Les grammairiens de la décadence ont beau multiplier les préceptes, la confusion se propage de plus en plus et, eux-mêmes, obligés de reconnaître certaines formes consacrées par l'usage, établissent des distinctions le plus souvent imaginaires entre deux graphies différentes du même mot. Bède et Alcuin se règlent sur leurs prédécesseurs, et bien que le „de Orthographia“ de ce dernier ait servi de modèle aux scribes (Le Coultre, la prononciation du latin sous Charlemagne. Mélanges Nicole, p. 318), les formules du 8^e siècle n'en fourmillent pas moins de fautes. Il semble qu'en ce point la réforme orthographique n'ait commencé à agir qu'au 9^e siècle. L'*ae*, réduit à une voyelle simple, fut aux débuts assimilé de préférence à l'*e* bref ou *e* ouvert, mais, en bas latin, on ne se préoccupe plus ni de la quantité, ni de la qualité de l'*e* qu'on transcrit au moyen de *ae*.

L'ancienne diphthongue prend dans la syllabe accentuée la place de *ē* ouvert:

aei 4,12 (bis); 24,31. *maea* 23,30 (*meam* 22,39). *maeae* B 36,41; B 142,37 (*meae* 142,14). *paenitus* A^{2,3} 78,35. *intaegrum* 87,27. *praestiti* 195,28. *aetiam* 226,10. *saerie* 241,37. *perpaetuum* 445,26. *taepide* 499,38. Staephanus 503,35. *praecibus* 594,35. *praeces* 118,3. *aes* (= *es*) 167,33. *supraestis* 50,19 (*suprestis* A³ 50,41); 255,36. *fidaei* 54,16,22 . . .

et de *e* fermé:

caeras 32,35. *aegeris* 190,15. *paraentum* 86,18. *tae* (*te*) 146,13. *mae* (*me*) 235,37. *terraenae* 173,4. *revocaemus* 334,20. *caeteri* 383,41. *loquaenam* 430,45. *procaeritas* 561,20. *diaei* 11,8. *faenum* 49,17. *faemina* 50,12; 79,13. *fraeda* B 53,47.

A l'atone, l'échange est encore beaucoup plus fréquent, mais n'offre plus d'intérêt à l'époque mérovingienne. Qu'il suffise d'énumérer ici les exemples de *ae* pour *e* à la finale. Ce sont de loin les plus nombreux, sans doute parce que les copistes étaient habitués à s'en servir aux cas obliques des substantifs et adjectifs de la première déclinaison:

Substantifs: *castelonae* (*castelonem*) 331,38. *mercedaem* 174,1. *temporae* 281,21; 63,6; 176,10. *facinerae* 495,43 (*facinore* 495,31). *fidejussoraes*

43,21. jurae 64,4; 74,14. calliditatae 77,16. lucae 82,1. pauperaes 87,28. presolae 101,9; 103,6. antestitae 107,8. diae 164,34. professorae 176,5. amoraes 175,5,6. morae 176,19. alodae 175,12. fulgorae raepletum 180,11.

Adjectifs: majorae vel minore 359,13. manentae 79,14. priorae 80,17. *Adverbes et conjonctions*: sidolae (sedule) 102,24. darequae 86,24. daraequae A¹ 86,45. lucidae, clarae, facillae 178,17. usquae 47,19. justae 56,10. minimae 67,11. cotidiae 73,13. facillae 74,3. exindae 85,13.

Le signe *ae* est surtout usité à l'*infinitif* actif: componerae A¹ 67,35. redderae A¹ 68,34. congregarae A¹ 68,43. tenerae A¹ 81,36. obtinerae A¹ 81,48. daraequae A¹ 86,45. aufferrae A¹ 97,37. expolirae A¹ 109,40. sociarae (amoraes) 175,5,6. aberae 175,9. dinumerarae 175,22. dicerae, agerae, resultarae 175,28. suscitarae 175,29. conscriberae, adfirmarae 175,38. alegarae, adfirmarae 175,39. rescriberae 175,41. paterae 176,6,7. roborarae 176,7. prosequerae 176,8. accederae 176,10. prosequerae, alligarae 176,12. alegarae 176,16. arriperae 176,32. cernerae 177,8. explicarae 177,17. perficerae 177,43. notescerae 178,7. cernerae 178,18. meminerae 178,28. mandarae 178,33. adsenerae 178,40. distinarae 179,30.

Ces infinitifs en *-rae* proviennent en majeure partie des formules de Bourges.

Même emploi abusif de l'*ae* pour l'*e* tonique ou atone dans les plus anciens textes français:

aeswardovent, Passion 48,2. bassaerai, *ibid.* 36,4. duaes, *ibid.* 106,1. chamisae, *ibid.* 67,3. furae (fuerat), seindrae (senior), nostrae, *ibid.* 105,1,2. mespraes (minus presi) *ibid.* 128,3. retdrae (reddere), *ibid.* 129,1. sobrae, *ibid.* 116,3. vespraes, *ibid.* 107,1. pensaes (pensatos), St. Léger, 29,2. quae (= que), St.-Léger, 1,6; 25,4.

die a été exceptionnellement orthographié *diae* dans les documents de l'Anjou (*a diaei presente* 11,8), qui écrivent correctement quelques lignes plus haut *a die presente* 11,6. Slyper (p. 55—56) rapproche cette leçon des graphies en *aei*, qu'on rencontre sporadiquement dans les inscriptions de la fin du 2^e siècle de l'Empire (cf. Lindsay, p. 49, § 42; Carnoy², p. 82), sans aller toutefois jusqu'à les rattacher directement l'une à l'autre. En effet, ce serait s'aventurer que d'établir, dans un cas aussi spécial, un lien de filiation entre les lapicides d'Italie et d'Espagne et les scribes de la Gaule mérovingienne. *Diae*, qui est tout à fait isolé dans nos documents, doit être considéré comme un caprice de copiste.

oe.

oe sert à noter l'*o*:

coedo (= cedo), 539,2,6. foecundet 417,4. penam A¹ 77,39. penetivit 173,35.

Par suite de cet usage, il permute avec le signe *ae*, que l'*e* soit ouvert ou fermé:

caenubiis 104,14,44 (coenubii 292,23). paraecia 561,3 (paroechia). loeto (= laeto) 444,2. foeno 122,6 (faeno 49,17). quaecumque 280,46.

L'*ae* et l'*oe* s'échangent d'ailleurs assez souvent dans les textes bas latins (Schuchardt II, p. 296—299). Bède (Keil, Gramm. latini. VII, p. 273) et Alcuin (o. c. p. 301—302) recommandent d'écrire *fedus* (= *foedus*), quand il signifie *deformis* et *foedus* dans le sens de *pactum*. Les mss. des formules s'en tiennent à la tradition vulgaire et orthographient indifféremment *feditate* A³ B 71,37, *foeditate* A² 71,27 et *faeditate* A¹ 71,3.

oboedio, variante de *obaudio* est diversement traité. Il conserve l'*oe*, *oboedierit* 419,8. La monophthongue, ayant reçu dans la prononciation la valeur d'un *e*, est parfois remplacée par *i*: *obidiente* 171,16, probablement sous l'influence du *jod* suivant ou de l'*i* tonique de l'infinitif (cf. l'italien *ubbidire*). L'*oe* peut aussi céder la place à *ae* (Schuchardt II, p. 296—299), et nous avons conservé une trace de cet échange dans la graphie *oboaedientiae* 104,7, le copiste ayant hésité entre *ae* et *oe*. On rencontre, en outre, *inobodierent* 209,25, auquel il faudrait ajouter d'après Slyper (p. 54) *obodire* du recueil d'Anjou. Toutefois cette dernière leçon est douteuse. Zeumer a admis la forme correcte *oboedire* dans le texte (4,8). Les deux variantes, faisant partie d'un texte corrompu, n'inspirent qu'une confiance relative. Schuchardt (II, p. 300) mentionne, il est vrai, plusieurs autres exemples de la substitution de *o* à *oe*, mais il s'agit de mots grecs, dans lesquels l'*oi* primitif a pu être réduit à *o*. *Oboedire* existe, tel quel, depuis l'époque archaïque et je ne puis croire qu'une variante *obodire* d'un ms. du 8^e ou du 9^e siècle, puisse être rattachée au pré-classique *oboidio*, d'autant plus que ce dernier paraît avoir été abandonné de bonne heure et n'a pas survécu en roman (Arch. für lat. Lexikogr. IV, p. 422).

oi.

La diphtongue grecque *oi* devient régulièrement *oe* en latin. Elle peut être aussi exceptionnellement réduite à *o*, comme dans les deux mots bien connus de la langue ecclésiastique *διοίκησις* et *παροικία* et quelques autres indiqués par Schuchardt (II, p. 300). *Oi* a donc subi le même traitement que *ai* dans plusieurs termes empruntés anciennement au grec; de part et d'autre, le second élément de la diphtongue a disparu sans laisser de trace, de même que l'*υ* de *ου* dans les textes de la décadence (Birt, Rhein. Mus. 52. Ergänzungsheft, p. 30). *παροικία* apparaît sous deux formes: *parroechia* 396,7,12; 399,10; *parroechiis* 420,27; *parroechiam* 566,20; 520,20 (cf. *paraecia* 561,3) et *parocia* 14,18; *parrochia* 162,21; 218,24; 219,13,31; 220,10; 497,31; 499,10; 502,27; 549,33; 551,28,31;

553,20; 560,18; *parochia* 260,20. Dans *parachia* 260,39, l'o a été assimilé à l'a qui précède et qui suit. De *parochia* est dérivé *parrochianus* 218,22; 219,11. La réduction de *oi* à *o* dans *paroichia* a pu être favorisée par l'analogie de *πάροχος* (Meyer-Lübke, Gramm. des l. rom. I, § 17, p. 33). Seule, la forme en *o* a survécu en roman.

Quant à *diocesis*, je n'ai relevé que des graphies en *o*: *diocesis* 395,30; 396,4; 411,2; 419,21; 426,2; 519,18,22; 552,26,30,32; 553,20; 554,7; 566,13,21; 416,3; *diocise* 219,12.

*au.***au > a.**

au atone est dissimilé en *a*, lorsque la syllabe suivante renferme une voyelle vélaire, un *u* ou un *o*. C'est un phénomène qu'on observe assez fréquemment dans les textes vulgaires et que Meyer-Lübke a déjà signalé en 1888 dans la première édition du Grundriss für rom. Philologie I, p. 362, § 18:

agustissimo 173,2. agosto 174,5. actorem A² 146,38 (auctorem 146,15). actores 77,10 (auctoris A² 77,37). actoritatem A³ 64,37. actoritas A¹ 44,48 (auctoritas 44,23).

La réduction de *au* à *a* est surtout fréquente dans *auctor* et ses dérivés (Birt, Rh. Mus. 52, 1897. Ergänzungsheft, p. 94). Dans ce mot, en effet, le changement en question était encore favorisé par le groupe de consonnes qui suivaient la diphtongue et par l'influence du mot *actor*, avec lequel *auctor* pouvait tout aussi bien se confondre en latin qu'en français, *acteur* et *auteur* (cf. Dictionn. général, s. v. *auteur*).

La diphtongue *au* est traitée de même devant *u* final et aussi devant *a*, *e* ou *i*:

nafragiis 15,25 à côté de naufragium 14,14. augmentum 335,39 (augmentum). ari 21,33 (génitif de arum pour aurum). aroro 283,43 est probablement une altération de aro. Palum A¹ 414,40 (Paulum 415,5). faci A¹ 104,36 (fauci, fauce A², B 104,19).

Même les monosyllabes *aut*, *ad* et *at* permutent entre eux: *ad* 46,44 tient lieu de *aut* et *aut* A² 41,47; A², B 42,46; A², B 43,44; A² 67,40; A³ 70,35, de *at* ou *ad*. *Au* se substitue, en outre, à *a* dans *audire* A^{1,3} 103,46 au lieu de *adire*; dans *instauret* pour *instaret* 370,43 et dans *aud invenimus* pour *adinvenimus* 368,36. *Causam* sert de variante à *casu* 76,26 et à *casa* 328,5; 17,41. A l'inverse, le ms. A³ des formules de Marculf écrit *manenti ca in via* dans le sens de *m. causa in via* 60,42. Peut-être faut-il faire rentrer dans ce même groupe l'adjectif *Auganensis* A² 39,37 de *Agaunum*, à moins qu'on ne préfère y voir une métathèse de l'élément bilabial de la diphtongue, attestée à plusieurs reprises dans la période latine (cf. Birt, l. c. p. 56). *Agavensis* n'est sans doute qu'une transformation arbitraire de *Aganensis* (cf. Holder, Altkeltischer Sprachschatz, s. v. *Agaunum*).

La dissimilation de *au* en *a* sous l'influence d'une voyelle vélaire suivante émane de la langue parlée, comme le prouvent les dérivés romans de *augustum*, *augurium* etc. Il n'en est pas de même des autres exemples, dans lesquels *au* est devenu *a* devant une voyelle palatale, car les réflexes français *or*, *ou*, *cause* sont en contradiction évidente avec des graphies telles que *ari*, *at*, *casa* pour *auri*, *aut*, *causa*. Il faut croire que l'habitude d'écrire *a* là, où on prononçait réellement cette voyelle, s'est propagée par voie d'analogie dans la langue écrite à la plupart des mots qui renfermaient la diphtongue *au*, quelles que fussent les voyelles avoisinantes. Peut-être voulait-on réagir par ce procédé orthographique contre l'action la langue vulgaire.

***au* > *u*.**

En latin, l'*au* atone s'affaiblissait en *u*; à côté de *causa*, *claudere*... nous avons *accuso*, *includo*... Ensuite, l'*u* a pénétré sporadiquement dans la syllabe tonique et on a dit *cludo* d'après *recludo*, *frude*, en même temps que *fraude*, d'après *defrudo*. *Clausarius* a cédé la place à *clusarius* 314,33 dans la latinité postérieure. On a de même *clusarum* 297,2 et le nom de ville *Clusas* 315,13,15 (Sluis, l'Ecluse).

La réduction de *au* en *u* ne semble avoir été populaire qu'en roumain, qu'en rhétorique et qu'en italien, qui a substitué *chiudere* à *claudere*, *cusare* à *causare*... (Meyer-Lübke, Gramm. des l. rom. I, § 354, p. 300), tandis qu'elle s'est propagée par voie littéraire à la langue savante de toutes les provinces, où *au* permute indifféremment avec *u*, à l'atone comme à la tonique (Schuchardt II, p. 305). Les formules confondent à tout instant *aut* et *ut*:

aut > *ut* 18,41; A² 80,43; A¹ 101,29. *ut* > *aut* 6,33; 19,34; A³ 40,30; B 43,28; A³ 81,38; A³ 145,40; 206,41.

Dans ces conditions, il n'y a pas lieu de s'étonner de rencontrer *udire* A¹ 424,41 (*audire* 424,21) dans le recueil de Saint-Gall. Cette graphie en *u* pourrait être toutefois considérée comme un vulgarisme, si l'on savait pertinemment que le copiste du ms. en question fût originaire de l'Engadine.

***au* > *o*.**

Les formules, même les plus vulgaires, présentent peu d'exemples de la simplification de *au* à *o*, propre au latin populaire:

Agonensis A² 39,37. Losaniensis 411,15, variante de Lausaniensis, peut tout aussi bien dériver de l'ancienne forme Lousanna (cf. Holder, Altk. Sprachschatz s. v.).

La monophthongaison de *au* en *o* y provoqua cependant des graphies inverses:

offerendi A³ 72,48 dans le sens de *aufferendi* 72,24. Le copiste des formules d'Anjou écrit *saulsaditus* 9,18; *austes anticus* 15,21; *austiliter* 16,31 en même temps que *solsadia* 9,11; *ostibus* 15,22; *ostias* 15,32.

Il est curieux de constater qu'un phénomène analogue s'est produit en provençal, où *au* ne fut pas réduit à *o* comme en français. Le latin *Orion* y est devenu *Aurion*, et à côté de *amola*, *urina* existent les doublets *aumola* et *aurina* (cf. Levy, Supplementwörterbuch ss. vv.).

La réduction de la diphtongue germanique *au* en *o* est attestée par les noms propres suivants :

Adalcoz (Adalgaud) 547,26, Odalmund 547,26 dans un document de Freising daté de 749. Otolf 382,9,12 (9^e siècle). Joscelinus 539,18.

Cette dernière graphie, du 10^e siècle, provient du pagus Aureliensis, et s'il est vrai, comme Förstemann le suppose, que ce nom se rattache au thème *Gaut* (Altdeutsches Namenbuch I², s. v.), on aurait à la fois changement de l'explosive palatale à l'affriquée sonore et simplification de *au* à *o*. — Par contre, les formules d'Anjou conservent encore *au* dans *rauba* 13,30.

ao, que l'on considère généralement comme étape intermédiaire entre *au* et *o*, se rencontre encore dans *Laonild* (*Launahildis*) des formulae Imperiales 321,14. A cette époque tardive ce mode de transcription a un caractère purement traditionnel (Wilmanns, Deutsche Grammatik I, p. 170, § 187).

eu.

On admet généralement que la diphtongue *eu* des mots grecs se prononçait en latin en deux syllabes. Ainsi s'expliquent les graphies qui remplacent *eu* par *eo*, fréquemment attestées dans les textes de l'Empire et du moyen-âge (Birt, Rhein. Museum 52, 1897. Ergänzungsheft, p. 28. Schuchardt II, p. 324):

eologias 6,3; 70,10; 101,2,9; 102,3,38; 108,28. eoglogias A¹ 108,51. Eoropa 529,1.

En hiatus, l'*u* de *eu* a été transformé en consonne bilabiale, et pour transcrire ce son nouveau, on s'est servi du signe *w* (Birt, o. c., p. 49), que nous avons relevé dans des documents du 8^e et du 9^e siècle:

euuangelium 260,10; 429,45. euuangelistarum 203,14.

La graphie *eo* a même pénétré par analogie orthographique dans la conjonction *seu*, bien que l'*u* dans ce cas ne fût pas syllabique (Sommer, p. 92):

seo (= seu) devant une voyelle 44,18; 53,5; 57,13; 196,27,30; 197,17, 18,19; 200,28,29; 201,20; 202,19. seo devant une consonne 43,22; 47,17; 89,21; 91,29; 143,32.

De même que *au*, *eu* pouvait perdre l'élément bilabial, comme le prouvent une série d'exemples tant grecs que latins (Schuchardt II, p. 324—335. Birt, o. c. p. 82). *Heptateuchos* devint *heptatechos*, et l'*e* passa ensuite à *i*. D'où la leçon *Eptaticum* des formules de Reichenau 372,9, qu'on relève assez souvent chez les écrivains ecclésiastiques (Du

Cange, s. v.). Que la réduction de *eu* en *e* ait réellement eu lieu dans la langue parlée, c'est ce que démontrent le normand *rien* (Herzog, E. 11, § 81) et l'italien *rema* de *rheuma* (Körting, s. v. *rheuma*). Cette monophthongaison suscita à son tour des graphies inverses en *eu* pour *e* (Schuchardt II, p. 326) dans les mots grecs, telles que *Steleuchium* 414,26 pour *Stelechium* 414,39.

Les noms propres germaniques, conformément à la tradition (Wilmanns, Deutsche Gramm. I, p. 166, § 183) s'écrivent avec *eu*, *eo* ou *iu*: leudem 280,23,25. leudes 374,12. leude 189,26; 231,5. Leudegarii 321,7. Theudorigo 2,22. Theudorico 2,28. leodem 189,24. leodam 189,25. leode 231,10,20,23,29,31; 286,24,28. leodo 207,20. Liutadus 562,6. Niustria 308,2.

Sous l'influence d'une voyelle palatale dans la syllabe suivante, *iu* se transforme en *ie* et parfois même en *ia*, *ea* (Wilmanns, o. c., p. 166, § 183). Un document du 9^e siècle donne simultanément *Theutildis* 525,26-27; *Thiatildis* 526,10; *Thiatilde* 525,24; *Teathildis* 526,20.

Mais comme *ia* et *ea* n'apparaissent guère avant le 10^e siècle (Wilmanns, *ibid.*), ces variantes appartiennent très probablement à la dernière rédaction, qui provient de la fin du 9^e ou du commencement du 10^e siècle.

Consonantisme.

Consonnes simples.

Bilabiales: La tradition orthographique qui substitue *b* à *p* entre deux voyelles et qui date de la sonorisation des consonnes sourdes intervocaliques, persiste jusque dans les documents du 8^e siècle:

stibulant, stibulatur 31,13. stibulacione 13,3; 74,6; 81,49; 348,43; 360,38; 361,8. stibulatione 475,19; 476,2; 482,37; 484,32; 489,26,27; 491,13. rabacis 15,23. colebus (colaphos) 6,32. collebus 7,1-2. abicis 202,10. crebat (= crepat) 225,16.

Les scribes ne font plus de distinction entre *sopita* et *subita*: *subita* (= *sopita*) 161,36; 211,25; 213,21; 214,36 (cf. Archiv f. lat. Lexikogr. VIII, p. 477).

Entre deux voyelles, *b* et *p* sont transcrits par *v* conformément au traitement de ces consonnes dans le parler populaire du Nord de la Gaule. *Sevis* 15,32 des formules angevines du 6^e siècle, *revello* 62,23,26 (*rebello* B 62,45,48) qui appartient encore au 7^e siècle, *severare* (= *seperare*, en français *sevrer*) 206,41 trahissent vraisemblablement la prononciation vulgaire. On pourrait y ajouter *cavalis* (= *capalis*) 230,18 des formulæ Salicæ du 8^e siècle; mais ce mot n'étant pas représenté en ancien français, le changement de *p* en *v* devrait être attribué à l'influence d'un vocable réellement populaire, dérivé comme lui de *capum*.

Ce *v* d'origine vulgaire s'est maintenu dans la langue écrite jusqu'au 9^e siècle:

Gisleverto 557,4. *flevilem* 571,22. *movilibus* et *inmovilibus* 20,33; 25,3; 75,11; 77,7; 82,6,10; 137,41 . . . 475,29; 476,39; 480,29. *movile* et *inmovile* B 62,37. — *rovore* 531,6. *prevens* 531,34.

Il est assez naturel dans un vocable mi-savant, mi-populaire tel que *provenda* 548,26, qu'on rencontre également sous cette forme dans les chartes de Saint-Gall du 8^e siècle (cf. Wartmann, p. 107, n^o 113 a. 787) — *arcibo* 215,39 pour *archivo* (cf. *archivis* 476,10 . . .) est une graphie inverse; *arcipibus* 98,20 doit vraisemblablement son *p* à une dissimilation graphique de *arcibibus* (= *archibibus*), tandis que *ovem* a été transformé en *opem* A¹ 104,36 par réaction contre l'orthographe vulgaire, qui se servait de *v* au lieu de *p*, comme nous venons de le voir.

fribola (= *frivola*) 430,11 devenu ensuite *fribla* 430,43 est une autre graphie inverse.

La transcription du *v* intervocalique par *b* caractérise les formules wisigothiques rédigées en Espagne dans la première moitié du 7^e siècle:

faborem 576,25. *mobeantur* 577,33. *dilubio* 583,15. *labaret* 583,15. *famulabit* 583,24. *ingrabanter* 587,28. *cabere* et *cabeo* 591,38. *faborem* 595,17. *debotionibus* 595,36 (cf. *juveres* de *juberis* 591,8).

La prédilection du latin d'Espagne pour les formes en *b* s'accuse déjà dans les inscriptions de cette contrée (Carnoy, p. 128 ss.). En dehors de ce recueil les exemples sont rares: *delegabi* 19,3 (cf. *reservavi* 19,2), *dijudicabimus* 217,13.

Sibili A³ 152,43 à côté de la forme correcte *simili* A³ 152,41 est apparemment un lapsus de copiste, car le changement de l'*m* intervocalique en *b* n'est point conforme au traitement de cette consonne dans le roman de la Gaule.

Même à l'initiale le *b* et le *p* se substituent l'un à l'autre, ce qui va directement à l'encontre du traitement des consonnes initiales en gallo-roman. Mais, comme toutes les graphies qui entrent en ligne de compte, sont circonscrites à des documents rédigés en Allemagne, il est plus probable que l'emploi du *b* est dû aux scribes allemands qui hésitaient entre la consonne sourde et sonore:

borcos 358,31 (Reichenau; peut-être influencé par *berbices* qui suit). *praeviculam* A² 419,31 (= *breviculam* A¹ 419,9. Saint-Gall) *pium* et *penignissimum* 527,12 (à côté de *benegnissimo* 527,15. Reichenau).

La même faute se reproduit à l'intérieur du mot après une consonne: *mudpurtium* 363,25 corrigé en *mundpurtium* 363,25 (Reichenau). *Adalperto* A¹ 408,24 (*Adalberto* A² 408,43. Saint-Gall). *prespiteri* 411,43 (Saint-Gall). *archiprespiteratus* C 411,43 (Saint-Gall).

Labiodentales. *F'* entre deux voyelles paraît avoir subi, dans certaines régions, le sort des consonnes sourdes intervocaliques; comme

le *p*, le *t* et le *c*, il semble s'être transformé en sonore. C'est le cas notamment pour le latin d'Espagne, où l'on trouve *pontivicatus* (Carnoy, p. 117) et aussi pour le latin de la Gaule, car Haag (p. 866) a relevé dans le texte de Frédégaire *pontevecem*, *pontevecum*, *paceveci*, *mirivecus*, *aede-vecete*, *aedevecationem* et P. Meyer (Recueil d'anciens textes I, p. 17) *proveta* dans les *Joca monachorum*. Les formules fournissent, à leur tour, *devensare*, 417,³⁸ (*defensare* 417,¹); *Ruvacha* (= Ruffach) 417,³⁰ et inversement *profeniant* 435,²⁰. En Espagne, où *f* intervocalique a abouti à *b* de même que le *v* (Zauner, *Altspanisches Elementarbuch*, Heidelberg 1908, p. 36, § 58) et dans le Nord de la Gaule, où cette même consonne entre deux voyelles est tombée après avoir passé par l'étape sonore (Nyrop I², p. 397, § 442), ces graphies en *v* pour *f* ont pu être aux 6^e et 7^e siècles de véritables vulgarismes. Cependant je doute que les exemples tirés des formules puissent être considérés comme tels, parce qu'ils proviennent tous d'un recueil de Saint-Gall du 9^e siècle et que dans ces conditions la substitution du *v* à l'*f* pourrait être le fait de copistes non romans. En effet, d'autres documents du même monastère et de la même époque se servent indifféremment de *f* ou de *v* au commencement ou à l'intérieur du mot (R. Henning, *Ueber die Sanctgallischen Sprachdenkmäler bis zum Tode Karls des Grossen*, Strassburg 1874, p. 89). Le recueil en question remplace même le *v* par *f* à l'initiale dans *fasallo* 334,⁴. Seule, la leçon *profectuum* 102,⁴¹ du ms. A³ du recueil de Marculf pourrait émaner d'un scribe roman. On rencontre de même *profectus* au lieu de *provectus* et *efectus* au lieu de *evectus* dans Grégoire de Tours (Bonnet, p. 165). Dans ce cas spécial, c'est l'analogie qui est en cause. *Profectus* et *provectus*, qui ont à peu près le même sens, ont été confondus et cette confusion a entraîné celle de *evectus* et de *e(f)fectus*. Toutefois *provectus* au lieu de *profectus* ne pourrait être réellement populaire qu'en Espagne, où il est devenu *provecho* (Zauner, l. c., p. 36, § 58). La présence du *v* à l'initiale dans la leçon *vestivitatem* A³ 139,⁴¹, qui ne relève certainement pas de la prononciation, peut s'expliquer par l'influence analogique du *v* suivant. *vobere* pour *fovere* (larem) 577,²² n'a pas plus de valeur, puisque l'espagnol a soigneusement distingué à l'initiale la bilabiale de la dentolabiale. Peut-être faut-il lire *vovere* ou du moins admettre l'influence de ce mot? — Dans la *Passion* le *v* usurpe également la place de l'*f* en tête du mot dans *li vel* (= *fel*) 36,³, qui figure à côté de *felun* 36,¹ (Foerster, *Uebungsbuch*² col. 65).

Le *v* de *verveax*, devenu *verbeax* de bonne heure, a été assimilé au *b* suivant: *berbices* 358,²; *birbices* 358,³⁰.

Le *v* intervocalique est tombé dans *eum* A²,³ 53,⁴²; A¹,² 103,³² pour *evum* A¹ 53,²⁰; B 103,⁸. Dans la langue vulgaire de la Gaule septentrionale, une forme *eum* serait parfaitement admissible, puisque *clavum* y devient

clou, *sevum* (de *sebum*), *sieu* et *Andecavum*, *Anjou*. Mais comme *evum* n'a pas survécu en roman, on ne peut se prononcer avec certitude. D'ailleurs, il est possible que cette graphie soit un reste de l'usage ancien qui simplifiait *uu* en *u* pour éviter la répétition du même signe (Lindsay, p. 60). On trouvera dans Schuchardt (II, p. 471) d'autres exemples de *acum*, *eum* pour *evum*.

W. Pour distinguer l'*u* consonne de l'*u* voyelle, on prit l'habitude au commencement de l'Empire de redoubler l'*u*, comme on avait déjà redoublé l'*i* dans un but analogue (Schuchardt II, p. 522—23, note; Birt, Rhein. Mus. NF. 52, 1897. Ergänzungsheft, p. 48ss.). Le nouveau signe servit évidemment à l'origine à rendre la spirante bilabiale, mais, lorsque plus tard cette dernière fut devenue labiodentate, le *w*, conservé par tradition, fut également employé à transcrire le son nouveau. Dans les textes bas latins, et entre autres dans les formules, il exprime le plus souvent la bilabiale spirante des mots germaniques, noms communs et surtout noms propres:

wadium 252,27. wadio 88,24. rewadiare 253,29; 256,24. rewadiavit 538,6. wanc 354,1. walum 510,19. wantes 405,32-33. weregeldi 408,11. wergeltum 457,37. wirpivit 492,37. werpisse 88,25 (cf. *virpisse* B 88,48). wadiscapo 597,31. Waldo 397,17. Wenilo 592,5. Wido 433,32 . . . et autres indiqués dans les tables alphabétiques.

Les graphies en *w* originaires de la Gaule, telles que *wadium* 252,27; *rewadiare* 253,29; 256,24; *walum* 510,17, datant au plus tôt du 8^e siècle, sont des archaïsmes orthographiques, car le *w* germanique a été bien avant cette époque transformé en *gu* par la prononciation populaire. On le trouve également là, où l'on entendait certainement la consonne labiodentale:

waccas (inter boves et) 271,35; 175,18 (cf. *boves* et *vaccas* 358,2). walvicola 442,39 (valvicolo 446,19). Wirdunensis 564,40; 565,16.

Il faut très probablement en chercher la cause dans les nombreux mots germaniques qui avaient *w* à l'initiale.

Lorsque *u* précédait une voyelle, les scribes ont pu recourir à *w* pour en marquer plus clairement le caractère consonantique, comme dans *exsoluat* 275,46 (à côté de *exsolvat* 275,19). Toutefois, l'usage de *w* en bas latin est si flottant qu'on l'écrivit devant une consonne, c'est-à-dire quand il ne pouvait y avoir de doute sur la nature de l'*u*. C'est ainsi qu'on trouve dans le glossaire de Reichenau, *uulcio*, *uulciscens*, *uunctum*, *uuscionem* . . . Le latin des formules n'a toutefois pas donné dans cet abus.

Dentales.

Echange de t et d.

Entre deux voyelles, quelles qu'elles soient, la dentale sonore prend

souvent la place de la dentale sourde. Si l'on avait affaire à des documents du Midi, dont la langue a maintefois conservé le *d* intervocalique, on serait en droit d'y reconnaître une particularité du parler populaire de l'époque mérovingienne. Mais les formules dont il s'agit, proviennent du Nord de la Gaule, où la dentale sonore intervocalique avait passé avant le 8^e siècle à la spirante interdentale (cf. Nyrop I², p. 362, § 386). Les graphies suivantes n'ont donc encore une fois qu'un caractère purement traditionnel:

vidi (= vitae) 10,30. fossado 13,17; 43,19. fossadassit 13,18. fossadasset 13,20,22. blada 11,32. devastada 14,19. udilitate 14,27. carradam 292,36. interpellado 17,18. abbadissa 20,28. prado 23,24. nutrido 24,14. solsadierunt 10,14-15. solsadivit 9,15,25. saulsaditus 9,18,28. subidanea A³ 76,37 (subitania A¹ 76,19). mercado 189,3. mercada 201,36. forbatudo 191,37; 192,6. paradas 201,5,17. recidetur, recidavit 203,3. refudat 221,26. digido 222,40. casadam 380,38 (casatam 351,20; 352,10). stado 598,19. gradante (animo) 197,21; 263,25; 111,11; 197,21; 201,10. comparado 207,5. elidiatum, elidiata (= elitigatum) 230,29; 214,36; 233,15; 206,23; 232,2; 236,31. elidicatas 161,35. rodoticus (rotaticas) 201,34. repedivit 189,20; 207,27. expedivi 199,27. repedebat 207,17; 233,1. repedit 232,21 (repetit 5,35; 6,10,20 . . .). repeditionis 207,25; 189,27. repedicionis 195,36. repedire 475,39; 189,27; 199,35; 204,42; 207,27. pedire 202,33. stado (statu) 598,19. Dans commendadicias 70,40, 560,9, commendadicio 70,43, commendadiciis 486,7,9; 102,43; 103,36, commendadiciium 486,15, callididas (= calliditas) 535,34, le *t* originaire a pu être assimilé au *d* qui précède.

D figure même à l'initiale. Les formulae Alsaticae écrivent *debida* pour *tepidia* 333,13 et celles de Reichenau *denore* pour *tenore* 359,28. Vu l'origine des textes en question, il est bien permis d'y reconnaître un germanisme. Le scribe qui a orthographié *debida*, a cru pouvoir user de la consonne sonore au commencement comme à l'intérieur du mot.

Par suite de l'affaiblissement de la consonne sourde finale, dont on trouve déjà des traces avant l'époque impériale (Seelmann, Die Aussprache des Latein 1885, p. 365—366), *d* et *t* s'employèrent indifféremment à la fin des mots dans les textes vulgaires. Cet usage s'est perpétué à travers les inscriptions et manuscrits jusque dans le bas latin du 8^e et du 9^e siècles:

relinquid A², B 50,28; 347,33. dereliquid 351,17; 352,12. voluissed 218,25; 219,14. valead 219,16; 233,16; 229,5. permanead 228,40 (cf. permaneat 229,6). permaniad 10,28. absolvead 333,37. dereliquid 351,17; 352,12. inquid 489,2. nequid 519,8. evenerid A³ 155,33. ud (= ut) A³ 154,48. En revanche, la consonne sourde évince la consonne sonore dans:

aput 13,26; 46,4; 60,11,21. illut 529,36; A² 42,43. aliut 8,37; 29,28. quicquit 298,10. at (= ad) 167,27. quot (= quod) 233,1. set (= sed) 395,41; 531,3; 546,19.

Une confusion du même genre devait se produire à l'intérieur du mot entre deux voyelles, où *d* pour *t* était, comme nous l'avons vu plus haut, très répandu :

coticis 4,6. cotecis 4,8. heretibus 6,13; 7,2,34. deti (= dedi) 19,18. etunio (= idoneo) 194,25. confitentius 71,19 (confidentius A^{2,3} 71,45). Davitis (à côté de David) 310,7. rotore (rudore) 225,15. putore (= pudore) 225,17 (rime, de même que *rotore*, avec *sudore* 225,16). cauta (= cauda) 223,6; 226,14.

On hésite surtout dans les mots d'origine germanique :

alode 83,10; 368,7 . . . alodis 224,15. alote 4,12,25 . . . aloto 18,14. allote 18,28. freda 201,16; 290,23; 294,31; 295,20; 306,33; 308,15; 398,14. frida 201,4. freta 43,14,20; 44,15; 46,6; 52,23 . . .

Je n'ai relevé qu'un exemple de la substitution de *t* à *d* à l'initiale; c'est *tetentione* 217,46 dans le recueil de Sens. Le copiste a été évidemment influencé par les consonnes sourdes des syllabes suivantes. Cette leçon fautive a d'ailleurs été corrigée dans le manuscrit.

Comme on le voit, les copistes de l'époque mérovingienne et carolingienne, font de la dentale sonore et de la dentale sourde un emploi tout à fait arbitraire, sans aucun rapport avec la prononciation de l'époque. On en retrouve encore mainte trace dans les premiers textes romans de la Gaule: Ainsi, *pretiet* (= *prediet*), Jonas, Foerster, Übungsbuch² col. 55,7; *noieds* (= *noiets*), Jonas, ibid. 53,12. *achederent*, *acheder* (= *acheter*), Jonas, ibid. 57,24; 58,31. *canted*, Passion 7,4. *monted*, ib. 7,2 à côté de *suspiret*, ibid. 13,3. *aproismet*, ib. 12,13. *intret*, ib. 18,2 à côté de *trobéd* 18,3. *acusand*, ib. 51,3. *demandant* 51,4 . . . *aut*, Saint-Léger 6,4. *aud*, ib. 39,1. *pod*, ib. 7,4; 28,3 et *pot*, ib. 23,3; 24,3; cf. *didrai*, ib. 2,1 et *ditrai*, ib. 2,3.

Chute de la dentale :

La consonne dentale intervocalique est tombée dans *proprieario* 135,45 et *fetius* (= *fetidus*) 221,10. La première de ces graphies est tirée du ms. A³ des formules de Tours du 9^e siècle; les autres mss. ont la leçon correcte. A cette époque l'explosive dentale entre deux voyelles n'a pas encore complètement disparu dans le roman de la Gaule; elle subsiste en qualité de spirante sonore. Par conséquent, il n'est guère possible d'y reconnaître une forme de la langue populaire, d'autant plus que *proprietarius* appartient exclusivement au lexique savant — *fetius*, qui émane d'un document de la fin du 7^e siècle et qui n'a pas non plus survécu en français, soulève les mêmes objections. — Plusieurs verbes ont perdu leur *t* final. Je citerai tout d'abord *valea*, et 19,36; *dedissi*, sic 21,12; *si* (*sit!* Lex . . .) 23,17 qui figurent tous dans le ms. unique des formules d'Anjou. On remarquera que dans chacun des cas la consonne finale était suivie d'un repos et par conséquent en position forte. Or, au 6^e siècle, le *t* final des formes verbales a dû se

prononcer même en position faible, puisqu'il a persisté en roman jusqu'au 11^e siècle. Les graphies ci-dessus sont donc en contradiction évidente avec l'évolution du latin au Nord de la Gaule. Elles sont plutôt compatibles avec les parlers méridionaux qui ont abandonné plus tôt cette consonne finale (Schultz-Gora, p. 43, § 74). Dans ces conditions il y a lieu de se demander si le scribe des formules d'Angers n'était pas originaire du Midi de la France. Mais pour trancher affirmativement cette question, il faudrait que la langue de ces documents fournisse encore d'autres témoignages à l'appui de cette hypothèse. S'il en était réellement ainsi, on s'attendrait à rencontrer encore plus d'exemples de ce même phénomène. Or, loin de supprimer régulièrement le *t* à la fin des verbes, le copiste écrit *permaneant*, *repetit* à côté de *valea*; *pervasissit*, *interpellabit*, *deberit*, *deberet* à côté de *dedissi*. *Si* est de même isolé. En présence de ces faits, il est difficile de dire si les formes en question sont des particularités du langage parlé ou si elles ne sont, comme tant d'autres, que des lapsus.

On trouve encore *nunciassse* (= *nunciasset*) A¹ 67,²⁹ dans le recueil de Marculf, *esse* (= *esset*) 263,⁶ dans les formulae Salicae et *fuisse* (= *fuisset*) A² 150,²²; B 139,²⁷ dans les formules de Tours. J'attribue ces graphies à la confusion de l'infinitif et du subjonctif imparfait, que l'usage syntaxique de nos documents fait plus d'une fois alterner. Après un verbe tel que *visus sum*, par exemple, on construit *visus est reddidisset* 194,¹²; *quem visus sum comparassem* 241,³⁸⁻³⁹; *visus fuit interpellasset* 256,¹³ en même temps que *visus sum delegasse* 242,³⁷⁻³⁹; *visus sum vendidisse* 243,³²; *visus es vindisse vel adfirmasse* 255,⁴²; *visus fuit cadisse* 257,²⁰. Dès lors, on comprend que le scribe ait hésité entre *nunciasset* et *nunciassse*, même après avoir employé à plusieurs reprises le subjonctif dans la même phrase (*A quo placito veniens memoratus illi ibi in palatio nostro, et per triduo seu amplius, ut lex habuit, placitum suum custodisset vel memorato illo abjectisset vel solsatisset, et ipse nec venisset ad placitum nec nulla sonia nunciassse adfirmat* A¹ 67,⁶⁻⁹). *Esse*, qui figure dans une période assez embrouillée, résulte de l'emploi abusif de l'infinitif dans l'interrogation indirecte (*eo quod vos de suo sacerdotio et de suo ordinatione scire vultis, si presbiter esse, an non* 263,⁵⁻⁶). Les deux exemples des formules de Tours sont également sujets à caution. Dans le premier cas, le verbe subordonné étant très éloigné du verbe principal, le rédacteur ou le copiste devait être d'autant plus tenté de confondre ces deux modes. Le second, qu'on rencontre à côté de *quasi . . . fuisse renovata* B 139,²⁵⁻²⁶, ne m'inspire pas plus de confiance. Inversement l'infinitif a été parfois transformé en subjonctif par l'adjonction d'un *t*: *Et quicquid exinde egeris . . . tibi essit cognuscat ratum* 23,¹⁻². D'ailleurs le scribe des formules d'Anjou, qui ne comprenait pas grand'chose à ce qu'il copiait, a commis

dans l'emploi des formes verbales d'autres bévues encore plus arbitraires. De *decrevi* d'*accipi*, d'*inveni*, de *tractavi*, de *habuisset*, il a fait *decrevit* 23,4; *accipit* 19,15; *invenit* 17,22; *tractavit* 17,30 et *habuisset* 8,35,36.

Cependant certaines graphies sans *d* final ont une valeur phonétique réelle. Le dépouillement des textes mérovingiens a démontré que la conjonction *sed* était devenue *se* bien avant la période romane et que, sous cette forme réduite, elle s'employait erronément au lieu de *se* altération de *si* (voir, p. 855. Rydberg, o. c. p. 225—226). Conformément à cet usage, les formules d'Anjou écrivent *se ipsi homo* . . . (au lieu de *sed* . . .) 15,9; de même les lettres-pamphlets de la fin du 7^e siècle, où on lit *sed tu jubis* pour *si tu jubes* 223,29 et *sed te placit* 223,35 au lieu de *si tibi placet*. Dans ces deux derniers exemples l'adjonction du *d*, favorisée par le *t* de *tu* qui suit, n'est peut-être qu'une dittographie.

La préposition *ad*, en sa qualité de mot protonique, a été réduite de bonne heure à *a* devant un mot commençant par une consonne :

a domno illo transmisit 127,19. *de ipso monasterio a Domino migraverit* 39,24. *quod a deum transmissum* A³ 40,35. *sicut ipse beneficius a jam dictis principibus a jam dicta ecclesia fuit indultus* 45,9-10. *conlocutione | Quem nec a deo apta* 222,11-12. *preceptum a modum commutationis . . . fieri decrevimus* 61,15 (cf. *a modo* A³ 61,37). *a petitionem* (corr. en *ad p.*) A² 43,35. *a luminaria comparandum* 107,10. *a quo placito veniens* 67,6. *A co placitum venit* 189,14.

Après le changement de *ad* en *a*, les scribes n'ont plus été en état de distinguer *a* de *ad* et *a* de *ab* et ont même été jusqu'à confondre *ad* et *ab* :

a domesticis fidei inpenditur 41,12. *a domesticis fidei concedetur* 41,20. *quod a vobis delegabi* 19,3. *non ad judiciaria potestate coacti* A² 84,33. *ad divina ultione prostratus* B 40,49. *ad me defensatum non fuerit* 205,42. *ad regale necesse est releventur clementia* 63,17. *sicut ipse beneficius ad jam dictis principibus . . . fuit indultus* A³ 45,35. *ad die presente* 147,29 (= *a die presente* 147,6). *Exinde taliter ad ipsos bonis hominibus fuit judicatum* 207,20. *ad heredibus meis* 89,28. *ad luce discessit* A³ 81,29. *ad heredes eorum . . . calomnia . . . habere non debeant* 63,8. *ad jucum servitudinis tibi absolvemus* 11,38. *area . . . quae subjungit ad uno latus* A² 90,32. *relegionis, quos tenet orum cartole textum ad vos* (= *a vobis*) *volontate mea conscriptas* 18,25. *Prestaria ad episcopis facta* A^{1,2} 99,41.

On observera que dans les formules l'emploi de *a* devant les voyelles n'est pas encore connu et que l'usage qu'elles en font, correspond à celui des plus anciens textes français, qui ne se servent généralement de la forme réduite que devant les consonnes (Stengel,

Wortverzeichnis s. v. *a*). Il est difficile d'assigner une date précise à ces graphies qui paraissent relativement récentes. La plupart ne sont données que par un seul ms., et partant, on ne peut guère les attribuer à l'original. Les textes à codex unique qui entrent en ligne de compte, ne sont pas antérieurs au 8^e siècle. Toutefois, il résulte des exemples cités par Rydberg (o. c. p. 341) que *a* pour *ad* était d'un usage général au 6^e siècle.

Quod et *quid* sont traités de même devant un mot commençant par une consonne :

A *co* placitum venit 189,14. a *quo* placito veniens 67,6. in *quo* mihi bene complacuit 140,14. i *co* (in quod) mihi A³ 140,44. *quo* facilius (= quod facilius) A³ 42,36. Interrogatum fuit ipse illi, *qui* de hac causa respunso darit 12,15-16.

Ce dernier exemple, qui est emprunté aux formules d'Anjou, nous autorise à faire remonter le phénomène en question à la période mérovingienne. *Quid* étant dans ce texte suivi d'un mot commençant par *d*, la chute de la dentale s'explique d'autant plus facilement. Avec *quo* et *qui* nous touchons à la morphologie des pronoms; nous en reparlerons au chapitre suivant.

Palatales.

Echange de c et de g :

Les scribes ne font pas plus de distinction entre les explosives palatales intervocaliques qu'ils n'en font entre les dentales. D'un côté ils orthographient :

Theoderigo 2,22. Theoderigo et Childorico 2,27. Luduwigo 533,21. vigarius 111,6; 200,28. vigario 232,22; 233,57. vigarias 175,8,10,11. pre-garia (corr. en precaria) B 133,40-41. Parisiaga 222,18. pliga 223,35. miga 221,8. castigia (= casticia) 235,43. segaturias (pratas) 358,3. saligam 460,26. supplego 160,39. degoratum 486,20; 487,40. degore 487,39. pagalia 88,24. plagasset (= placasset) A¹ 153,44. plagavit A³ 153,38. migans 178,21. augas 49,12. Gericiago 177,21. Gregorum 372,35. galliganis 497,9. galligano 503,33.

Et de l'autre :

jocali (= jugali) 4,10; 4,14,15; 4,23. liticare 4,14. adliticare 4,27. dicitu 5,21. jucum 11,38. oblecacionis 15,1. denecabat 22,10. decant (= degant) A² 49,35. dicere (= digere 12,17) 12,14. prolocus 52,6; 74,7. proloco 58,19. grecis (= gregis) A¹ 410,42. reculas 396,31. Vosaco (= Vosago) 336,10-11. recisturio 170,7-8. delicavit 331,18. paco (= pago) 4,11; A³ 139,36; 145,34. insticante 171,11.

C initial :

La substitution de la sonore à la sourde n'est pas toujours un caprice de scribe; elle peut résulter de la prononciation populaire,

comme le prouve la leçon *gariofl(o)* A³ 49,39-40, *gariofilo* 122,4 (cf. *carioflo* A² 49,39) de *caryophyllon*, dont le *g* se retrouve dans les dérivés romans (Archiv f. lat. Lexikogr. II, 433).

La transcription de *s* initial par *sc* dans *scanctimus* 366,38 provient d'une lecture défectueuse. Le copiste n'a pas su répartir exactement la série de traits dont se composaient les diverses lettres de la leçon correcte *sancimus*.

C intervocalique:

Dans les formules d'Anjou *seculi* est devenu *seuli*: de *hujus seuli lucis* 18,35. Cette graphie fait immédiatement songer à la leçon *seule* (= *saeculum*) de la cantilène de Sainte Eulalie. *Seule*, on le voit au maintien de l'*e* final, est un mot demi-savant; on peut en dire autant de *seuli*, qui est un compromis entre la prononciation traditionnelle et la prononciation populaire. Dans la bouche des lettrés *saeculum* a été diversement traité, mais toujours selon certaines tendances propres à la langue familière. Ou bien l'*u* atone a été éliminé et *seculo* devenu *sieclu* a fini par aboutir à *siècle*; ou bien l'*u* atone a été conservé et la palatale sourde intervocalique devant *u* a disparu, après avoir passé par l'étape sonore et spirante. On peut comparer la glose *laterum*: *teularum* (*teularum*) du glossaire de Reichenau (cf. Hetzer, p. 113, § 60) ainsi que le français *grole* de *grá(c)ula*, transformé au préalable en *graula*, et son doublet *graille* de *grác(u)la*.

La désinence verbale *-ficare* a subi un traitement analogue. L'*i* atone s'est maintenu et le *c* entre *i* et *a* s'est amuï. D'où les infinitifs en *-fier* du français. Peut-être est-ce par analogie que *magnifico* a été altéré en *magniffo* 524,43 dans un texte du 9^e siècle? En tous cas, la chute du *g* est attestée par les variantes *elidiatum*, *elidiata* (= *eligitata*) 206,23; 232,2; 236,31; 230,29; 214,36; 233,15 propres aux formules Senonenses.

Un ms. du 9^e siècle, dont le texte est assez incorrect, présente la graphie *fa-undiam* 498,45. Je crois que le trait entre *a* et *u* est un *c* imparfaitement tracé. Sinon, il faudrait admettre que le copiste, prononçant et écrivant le mot à la vulgaire, savait vaguement qu'entre l'*a* et l'*u* existait auparavant une consonne, dont la langue courante de son temps ne tenait plus compte, mais qu'il avait préféré laisser un espace vide entre ces deux voyelles plutôt que de commettre une erreur. J'avoue que cette interprétation est un peu forcée et sujette à caution, surtout si l'on considère que dans les mss. de l'époque le trait sert à unir et non à séparer deux mots ou parties de mots (Wattenbach, Anleitung zur lat. Paläographie, 4. Auflage, Leipzig 1886, p. 87).

Je n'ai point relevé d'exemple ayant directement trait à l'assibilation de *c* devant *e*, *i*. Tout au plus pourrait-on citer *discensione* (*dissensione*) 569,5 dans les formules wisigothiques du 7^e siècle. Mais

il serait hasardeux de faire fond sur cette graphie, qui n'est peut-être pas antérieure au 12^e siècle et dont le *sc* peut provenir ou d'une confusion graphique ou d'un emprunt erroné à *discedo, discessio* . . .

C final:

En bas latin le *c* final des monosyllabes *nec, sic, hoc* disparaît. Les doublets *ne, si, ho* se rencontrent assez fréquemment dans les mss. du 9^e siècle (Schuchardt I, 128; Rydberg, p. 220—223; p. 236; p. 220) et ont survécu en gallo-roman, au Nord comme au Midi. Nous avons ici affaire à un phénomène de phonétique syntaxique. La consonne finale s'est amuïe devant l'initiale consonantique du mot suivant et tout d'abord devant une explosive pré-ou postpalatale. Consentius l'observe déjà à propos de *sic* (Lindsay, p. 139, § 135), et c'est seulement dans ces conditions que les mss. antérieurs au 7^e siècle omettent la consonne finale (Wattenbach, *Anleitung zur lat. Paläographie*, 4. Aufl. 1886, p. 87). Cet usage est encore attesté à plus d'une reprise dans les formules:

ne (= *nec*) *quislibet* 31,28; 100,35. *ne quicquam* 499,4. *nullus episcoporum, ut diximus, nec presens ne que* (= *nec qui*) *fuerint successores* A² 42,30. *si* (= *sic*) *quoque* 25,21.

Mais, à partir du 6^e siècle, la forme réduite s'emploie indistinctement devant toutes les consonnes et même devant les voyelles:

[. . . *ne*] *quilibet agere, ne repetere, nec regenerare* 538,9. *nec letimonius, ne onus, nec nulla oboedientia* 30,32. *ne ab heredes* A¹ 63,30. *ho valeat* 475,45. *ob ho integrum* . . . A³ 61,25. *si superscriptus* . . . 15,11. *si recognovi* 17,21. *si jam dictus* 194,11. *si (mih) 190,29. ut si homo* 197,13. *si aliqui* C 398 (cf. *sic ipsius homine fuit judicatum* 214,43 où le *c* de *sic* a été ajouté par après).

Inversement *sic* a été substitué à *si* (cf. Rydberg, p. 236):

sic ipsas vinias apud ipsas fuerant, a non 14,5. *sic eam agnoscebat, anon* 214,18.

Ainsi que Rydberg le constate (o. c. p. 240), *si* de *sic* devant les voyelles se rencontre plus fréquemment que *ne* de *nec*, d'où il semble résulter que la réduction de *si* est plus ancienne que celle de *nec*. Il se pourrait donc que l'emploi de l'adverbe comme proclitique ne fût pas seul en cause et que dans le monosyllabe en question, comme dans les polysyllabes, l'*i* long qui précédait la palatale finale, eût contribué à affaiblir cette dernière.

g initial.

La leçon *calangani* 415,16 (= *galangani*) ne doit pas être assimilée sans plus aux graphies en *c* pour *g* citées plus haut. Dans ce mot nous avons deux syllabes consécutives commençant par *g* et on est en droit d'admettre que la première consonne sonore a été dissimulée en la sourde correspondante, comme cela s'est produit pour *gencive* de

gingiva et pour *gangrène*, qu'on prononçait *cangrène* au 17^e siècle d'après Vaugelas (Nyrop I², p. 389 § 423).

Devant *au* l'explosive sonore a été transcrite par *j* dans le nom propre *Joscelinus* 539,18 (= *Gaudelenus*) qui figure dans une formule du 10^e siècle, originaire du pays d'Orléans. Le *jod* sert à exprimer ici l'affriquée prépalatale sonore sortie de *g + a* à l'initiale. Dans la graphie ci-dessus la réduction de *au* à *o*, postérieure à l'altération de l'explosive sonore, est également un fait accompli.

Le changement de *g* en *jod* devant *e*, *i* est un phénomène qu'on a souvent signalé dans les textes de l'Empire. La tradition persiste dans les documents bas latins à l'initiale:

ienetricis A³ 71,26. in-ienuus A³ 106,44. in-ieniu A³ 57,31. iesta 4,2.

g intervocalique :

Ce même phénomène s'observe plus fréquemment encore à l'intérieur du mot entre deux voyelles. Lorsqu'un *i* précède ou suit, le *jod* est parfois omis dans l'écriture:

exiente (exigente) 274,40. exiendum (exigendum) A³ 52,47. exii (exigi) B 73,32. hieris (= egeris) 203,9. indicatis (indigeatis) 372,10. neclientia 171,12. negliens A³ 92,48; A³ 93,34. necliens 25,34. luitis (lugitis) 552,43. evainato A³ 150,31 (= evaginato 153,8). naufraium 269,43. Il en est de même du groupe *gi*, assimilé à *jod* entre deux voyelles, dans *vestia* (*vestigia*) 174,39.

Après la fusion du *jod* et du *g* intervocaliques, les scribes eurent deux signes différents à leur disposition pour rendre le même son. Il leur arriva de s'en servir simultanément, sans doute parce qu'ils ignoraient quel était le plus correct des deux:

naufraigium 270,37. Freduigisus 307,41. Freduigisi 320,38 (= Fredu-gisus). corrigiantur (= corrigantur) A² 40,46.

Ce procédé nous rappelle la leçon *regiel* (*regalem*) de Sainte Eulalie à côté de *fuiet* (= *fugiat*) (Foerster, Übungsbuch², col. 50 et 52). En revanche, le *g* s'emploie au lieu du *jod*:

adgēcencia B 97,30; adgēcentiis B 135,44.

J'ai déjà eu plus haut (p. 901) l'occasion de signaler les graphies mi-savantes, mi-populaires *elidiata*, *elidiatum* qui attestent la suppression du *g* entre *i* atone et *a* tonique.

Nasales.

M.

Je n'ai pas cru nécessaire de relever ici les témoignages sans nombre de la chute de l'*m* finale dans les polysyllabes. A l'époque mérovingienne ils n'offrent plus aucun intérêt. J'ai préféré me borner aux formes qu'il valait la peine de noter:

jam a déjà atteint l'étape romane *ja* dans un ms. du 9^e siècle, où on lit: *episcopo ja cognito* 70,40.

Re, au lieu de *rem*, apparaît à plusieurs reprises dans la phrase suivante des formules rédigées dans le pays de Tours: *obpignoro vobis locello, re proprietatis meae* 142,13,27; 143,20; 145,9.

Un accusatif *re* serait en contradiction avec la prononciation populaire de cette contrée (cf. Atlas linguistique, n° 1158), qui a maintenu la consonne finale de ce monosyllabe. J'estime que dans ce cas il y a eu confusion entre l'accusatif et l'ablatif, qui en latin vulgaire se substituaient fréquemment l'un à l'autre. Peut-être le substantif *locello* sans *m*, auquel *re* sert d'apposition, a-t-il entraîné l'emploi de *re* pour *rem*! Les mss. sont loin d'être d'accord. A¹ a partout *rem*; A³ écrit parfois *re* et parfois *rem* (142,13); A² présente *de rem* 142,48. Ailleurs on trouve *rem* alors que le sens exige *re* 140,6; enfin, tous connaissent la forme correcte *rem* 137,14; 138,4,18,21,22; 150,10.

Déjà dans les inscriptions impériales les relatifs *quem* et *quam* ont perdu la consonne finale (cf. Seelmann, p. 363). Les formes *que* et *qua* se propagent au cours du temps et les textes bas latins en usent fréquemment (Rydberg II, p. 331). Nous trouvons dans les formules:

qua (= *quam*) 95,27; *qua* (*quam*) 109,10.

L'*a* final s'étant affaibli en *e*, *qua* aboutit finalement à *que* dans *anteque* 494,24; *quamque* 494,40.

Le relatif *que* au lieu de *quam* est d'un usage presque courant dans certains recueils de formules; mais, comme l'origine de cette forme est intimement liée à l'histoire des pronoms, j'en reparlerai au chapitre de la morphologie.

Il y aurait encore à mentionner *etia* dans *etia indigentium* 110,33.

Le ms. A³ des formules de Tours a changé *simili* 152,23 en *sibili* A³ 152,43 contrairement à l'évolution de l'*m* simple intervocalique en gallo-roman. En effet, la dénasalisation ne se produit que dans le groupe *mm*, dont le premier élément se transforme parfois en *b* (*flamma* > *flambe*). J'ai donc peine à croire que ce soit là une altération phonétique, et, faute de mieux, je considère la graphie *sibili* comme une erreur de copiste.

N.

L'*n* final de *non* est tombé dans *no pertimescat* A² 146,28 et *no perdet* C² 180,45, deux mss. du 9^e siècle. La réduction de *non* à *no* devant un mot commençant par une consonne est loin d'être un fait isolé dans les documents de la basse époque. Rydberg (o. c. p. 209 ss.) en signale toute une série d'exemples. La présence de *no* à côté de *non* dans les plus anciens monuments de la langue (cf. Stengel, Wortverzeichnis s. v. *non*) prouve que la forme abrégée de la négation a été réellement populaire en bas latin.

B.

Le ms. A³ des formules de Tours omet l'*r* final de *per* devant *hunc*, *pe hunc* 146,31. Comme cette variante est tout à fait isolée, que l'*h* du mot suivant était muet et que la préposition a conservé l'*r* en roman, nous avons de bonnes raisons pour attribuer cette variante à une erreur du copiste.

Aspiration.

L'aspiration latine ayant disparu de la prononciation sous l'Empire, l'*h* est devenu dans la langue des formules et, en général, en bas latin, un signe orthographique purement conventionnel, dont les scribes usent et abusent au gré de leur caprice, surtout à l'initiale. Ils savaient par les grammairiens et la tradition orthographique que la langue écrite conservait l'*h*, alors que la langue parlée n'en tenait plus compte et, pour réagir contre l'usage vulgaire, ils le notaient à tort et à travers en tête des mots commençant par une voyelle :

hedificate 20,38. hedificiis 351,45; 386,1,23. hedificacio 366,12. huni 279,5. huna 163,16; 164,7. hisdem 280,16. hodio B 401,42,46. horn 424,26. orientali 435,15. hubi 480,21,22; 489,31,33; 503,25; B 96,34; B 103,43. hubicumque 492,24. hordine 490,17. haeclesiam 492,20. haeclesiae B 39,40. horator 532,33. hostium 547,31-32. habrenunciamus 477,26. helementa 565,43. hanimae 571,23. hordinare 577,39. hordine A² 41,40; A² 42,32; 108,11. hacccontra 9,13,18,21. herea 14,32. husum 18,1; 70,6. hiant (eant) 30,19. hias 203,5; 209,2. hiat 234,22. hieris 203,9. harbitrium B 50,41. hibidem A² 52,46. homallare (= obmallare) A² 56,42; A² 66,48; A² 66,47. hergo 71,8. haesi 71,11. horta 93,28; 94,5. hemeliorata B 145,37. hactum 161,37. helimosinam 343,13,20,23,29,31; 344,12,38. ha (= a diae presente) 164,4,34,39 Huidit (Judit) 324,31.

Les mss. écrivent indifféremment *hac* et *ac* :

ac (= *hac*) 267,15; 275,2; 331,28; 332,20,28; 30,30,32. *hac* (= *ac*) 273,14; 276,13,16; 277,1; 281,17,24; 334,26; 376,22.

Il en est de même dans les premiers textes français: *huna* (bis), Pass. 69,1; *hunua* ibid. 76,3; *hi* (= *ibi*) Pass. 87,2; *holivet* Pass. 117,2; *hanc* (unquam) Pass. 22,4; *hunc* (unquam) Saint-Léger 8,5; *Hostedun*, Saint-Léger 8,6. (Foerster, Übungsbuch², col. 59 suiv.).

A l'intérieur du mot, entre deux voyelles ou bien, comme dans les composés, entre une consonne et une voyelle, l'aspiration avait également perdu toute valeur :

abstraere 93,19; 230,21; 349,11; 352,35. subtraitur 413,32. subtroitur 413,42. subtrahitis 422,43. detraendi 41,43. trait A³ 93,46 . . . adibeatis 367,28. adortare 120,41. adortamus 54,12. aduc A² 146,42. anelet 376,20 . . .

Il en résulta qu'un *h* adventice s'introduisit dans une foule de mots

et que ce caractère, de superflu qu'il était tout d'abord, finit par recevoir la valeur d'un signe diacritique, destiné à marquer l'hiatus, comme aujourd'hui encore dans *cahier, envahir, trahir* . . . (Nyrop, 1² p. 425 § 479) ou à séparer les deux éléments d'un mot composé :

hodihera 348,41. destruhere 352,46. Michahel 127,28. Ezechihel 413,25. triumphato 526,29. triumpho 521,23. facihendi A² 86,34. puhelle (corr. en puelle B 143,47. — antehibat 501,14. cohercere A² 40,47. coherciat 58,24. coherceat A² 58,45. exhiguitatis 118,12. adherat 251,23. adherit 280,43. adherunt 12,13. prehoocupans 74,24. inhibi 199,24. perhennis 137,29; 349,35. perhenniter 529,39; 530,8; 168,21. perhenni 65,17. perhenem B 105,45. inebria 418,34. superhabundavit 496,8. ethenim 21,22; 22,35. transhaectus 206,24. abhominamini 427,11. exhaectandum A² 42,47. exhaectetur 201,6-7. exhaectandas 201,18. Une fausse étymologie a provoqué la graphie *nihil-hominus* 41,26; A² 73,48; 352,4; 381,9; 382,3; 519,25.

Exhorare 510,3 rappelle la leçon *adhoraz* (= *adoratus*) de la Passion 125,4 (Foerster, Übungsbuch² col. 76). A première vue on serait tenté d'y ajouter *cadhuna* des Serments (Foerster, ibid. col. 45 ss.), mais cette dernière forme ne peut guère être séparée des leçons *ajudha, Ludher, Lodhuuigs* du même texte, dans lesquelles le groupe *dh* sert, selon toute vraisemblance, à rendre la spirante sonore interdentale. Conformément à une tradition assez répandue dans les mss. latins, le *h* intervocalique est parfois remplacé par *ch* :

nihil 24,11; A³ 146,35. michi A³ 136,47; 137,36; 140,43; 142,35; 143,17; 142,47; 148,32; 152,35; 153,30; 146,35,42; 540,20,27.

La signification de ce signe n'est pas claire. Etant donné que l'aspiration latine n'a pas survécu à l'Empire, on ne peut, contrairement à l'opinion de W. Schulze (die latein. Buchstabennamen, Sitzungsber. der kgl. Preuss. Akad. der Wiss. 1904 ph. hist. Kl. p. 784—785) en conclure quoi que ce soit quant à la prononciation du latin vulgaire. On n'est surtout pas en droit de supposer avec Birt (der Hiatus bei Plautus und die latein. Aspiration, Marburg 1901, p. 117 et 121) que le *ch* servait encore à la fin de l'Empire à transcrire un son spirant renforcé d'une articulation vélaire ou palatale.

A mon avis, cette orthographe est sans rapport avec la langue parlée. L'emploi de *ch* au lieu de *h* ne se propage qu'à l'époque impériale; on le rencontre surtout dans les noms propres hébreux de la Vulgate, où il sert, à l'exemple du X grec, à transcrire le *cl*. On s'en servit également plus tard pour exprimer l'aspiration germanique. Mis à la mode par Saint-Jérôme (cf. Birt, o. c., p. 118) le *ch* fut peu à peu adopté dans les mss. des pères de l'Eglise au lieu de *h*, et de là, gagna toute la basse latinité. A la fin du 4^e siècle, il apparaît déjà dans les inscriptions chrétiennes (W. Schultze, o. c., p. 784).

Le *h* des mots germaniques, cela va de soi dans le Nord de la

Gaule, persiste régulièrement. On l'ajoute même, par analogie, à certains noms à initiale vocalique comme *Hortlaicus* 323,27,33,34, (*Ortlaici* 323,39) composé de *Orta* et de *laic* (Förstemann, Altd. Namenbuch I², p. 1180 s. v. *Orta*) et *Hercanbaldo* 218,25 pour *Erceanbaldo* (cf. Förstemann, ibid. s. v. *Ercean*). Il faut signaler à part *Haribannus*, qui signifie charge, impôt militaire, corvée. Ce mot conserve généralement l'aspiration: *haribanis* 257,3; *haribannis* 257,8; *heribannum* 292,31; 315,10. Cependant on rencontre aussi (*seu et*) *arribannis* 193,14 dans les formulae Senonicae, rédigées au sud de Paris dans la 2^e moitié du 8^e siècle et *a bannis* et *arribanis* 319,13 dans les recueils impériaux, dont le lieu d'origine est inconnu. Du Cange (s. v. *heribannum*) signale encore les variantes sans *h*, *Erbannum* (Issoudun. a. 984), *airbannum* (Dijon). D'ailleurs, dans les documents de l'époque mérovingienne et carolingienne tant du Nord que du Midi de la Gaule, le thème *hari*, qui figure en tête de nombreux mots composés, est assez souvent transcrit sans *h* (D'Arbois de Jubainville, Romania I, p. 132 et 137). De même les dérivés de l'ancien français *arban* et *erban*, que Godefroy (o. c.) cite à côté de *heriban* et *herban*, ont perdu l'aspiration originaire. Nous avons donc de bonnes raisons pour admettre que les graphies *aribannis* et autres analogues ne sont pas imputables aux seuls copistes, mais reflètent réellement la prononciation des bas temps. Comment expliquer la chute de l'*h* dans ce cas? Il est probable que la forme propre au Midi, où l'aspiration germanique est tombée de bonne heure, a pénétré dans le Nord et s'y est maintenue à côté de *heribannum*. Je serais assez tenté de croire à une influence des parlers du Sud-Ouest, de l'ancien royaume de Bourgogne, car les documents bas latins de cette contrée présentent à plusieurs reprises ce même thème *hari* dépourvu de la spirante laryngale (cf. Wackernagel, Sprache und Sprachdenkmäler der Burgunden à la suite de Binding, Geschichte des burg.-roman. Königsreichs 1868, p. 341. D'Arbois de Jubainville, Dictionn. des noms propres francs de personnes, p. 40 dans Etudes sur la langue des Francs, Paris 1900). Le français du Nord a également adopté *osberc*, *elme* à côté de *hautbert*, *heaume*, mais il les a empruntés avec les objets qu'ils désignaient, tandis qu'on se demande par suite de quelles circonstances *erbannum* sans *h* a pu se propager dans le domaine de l'aspiration germanique.

Groupes de consonnes.

Labiales + consonne.

Devant une consonne *b* et *p* permutent comme entre deux voyelles, mais pour des raisons différentes. L'explosive sonore ayant été assi-

milée dans le latin parlé à la consonne sourde suivante, les scribes ou plutôt les demi-lettrés qui prétendaient observer le bon usage et voulaient faire oeuvre de grammairiens, substituèrent par esprit de réaction et en dépit de l'étymologie, la consonne sonore à la consonne sourde et inversement. Ils écrivirent *adobtasse* 258,14; 83,26; *adobtare* 279,16; *adobtationis* 280,9; *adobtassem* A² 148,28; *obto* 260,4; *obtamus* 263,22; 332,23; *obtat* 49,20; *obtaveram* 81,27; *obtabilem* 259,4; *obtimae* A² 40,27; *obtime* A³ 40,27; *obtimatibus* 59,2; *obtime* 97,19; 171,15; *atubta* (= *assumpta*) 29,22. Dans ce dernier exemple le *b* est peut-être dû à l'influence de *sub* ou de *subtus*, de même que l'analogie de *scribere* provoqua les graphies *scribitum* 41,12; 42,7; *scribita* 61,16; *subscribita* 53,22; 56,2; *superscribita* 63,12; *scribitura* 71,14; *scribiturarum* 71,4; *conscribitimus* 98,6. Par contre, *p* a évincé *b* dans *epdomada* 93,5; *sup ditione nostra* 498,23; *sup beati Petri ditione* 498,25. — *pl* est devenu *bl* dans le français du centre et en provençal (cf. Meyer-Lübke, Hist. Gramm. der franz. Sprache, p. 148 § 193; Schultz-Gora, p. 39 § 68). Cette transformation est déjà accomplie en bas latin, car des graphies telles que *dublum*, *triblum* ne sont pas rares dans les documents de Saint-Gall (cf. Wartmann, p. 69, p. 83, p. 134, p. 170, p. 275 . . .). Dans la langue des formules je n'ai relevé que *simblum* (= *simplum*) B 152,31 qui provient du ms. B du recueil de Tours et qui, par conséquent, n'est pas antérieur au 9^e siècle. Le groupe *pl* du français *simple* a été emprunté directement au latin *simplex*; il est tout à fait savant.

Exceptionnellement le *p* s'est conservé intact dans *peuple*. On admet que dans ce cas spécial le mot roman a subi l'action du latin *populus*. On peut faire valoir à l'appui de cette hypothèse la leçon *puplicus* des textes bas latins, qui, elle, a été refaite à toute évidence sur *populus*:

puplicus 30,9. *puplico* 15,18; 29,26; 28,15; 30,9. *puplicum* 278,12. *puplicis* 350,41. *puplico* 350,42; 360,26. *puplica* B 151,39; 171,13.

Parfois, au lieu de la consonne double, nous trouvons la labiale sonore à côté de la labiale sourde. Ainsi dans *pubplicas* 29,18; *pubplicar* 29,13; *pubplica* 29,16,17; *pubplicis* 29,18, qui rappellent la forme *pupbis* (= *pubes*) du glossaire de Reichenau (Hetzer, p. 92).

Publica a été orthographié *pullica* 146,63 par le codex A³ du formulaire de Tours, qui date du 9^e siècle. Cette variante peut être diversement interprétée. Il est possible que nous ayons là une simple confusion graphique de *b* et de *l*, qui, dans le groupe *bl*, est parfaitement admissible, quoique je n'en aie pas trouvé d'autre exemple (cf. cependant *ubtinus* < *ultimus*, p. 10). Pour se prononcer avec certitude, il faudrait avoir le ms. sous les yeux. Quoi qu'il en soit, une forme telle que *pul(l)ica* ne doit pas être assimilée sans plus aux bévues de copistes. Il y a chance qu'elle émane de la prononciation populaire, si l'on con-

sidère que les dialectes du Nord et de l'Est ont laissé tomber le *b* devant *l* et ont transformé *populus* en *pules*, *stipula* en *êteule* etc. (cf. Herzog, E. 41 § 334). Toutefois, cette explication rencontre dans le cas qui nous occupe, plusieurs objections. Il faudrait d'abord rendre compte de la consonne double, qui serait ou bien le résultat de l'assimilation de *v* à *l* ou encore une graphie vulgaire pour *l* simple dans le genre de celles qui seront énumérées plus loin. Enfin resterait encore à justifier la présence de *pulica* dans un texte du centre. Cette variante, il est vrai, semble appartenir en propre au ms. A³ et, comme ce dernier se trouvait à Metz en 1567, il n'est pas impossible qu'il ait été rédigé dans l'Est de la France. Mais c'est là une indication bien vague, sur laquelle il serait hasardeux de se fonder. La disparition du *b* de *publicus* devant *l* est encore attestée ailleurs. Schuchardt (I, p. 128) signale *re pulica* dans le Codex Theodosianus du 6^e au 7^e siècle, Birt (Rhein. Mus. 52, 1897, Ergänzungsheft p. 87), *pullicus* et Carnoy (p. 123) *Pulicus* dans les inscriptions d'Espagne. De même le glossaire de Reichenau écrit *stulus* pour *stupulus* (Hetzer, p. 94).

pr. La consonne labiale du suffixe *sub* s'est, conformément à l'usage, assimilée à l'*r* du radical verbal: *surreptionibus* 397,28 (*supreptionibus* B 397,39).

bt. La vocalisation du *b* en *u* devant *t*, qui n'est pas inconnue dans le Nord de la Gaule, puisque *gabata* y a donné *joue* après avoir passé par *gáb(a)ta* et *gauta*, est confirmée par la leçon *autentu* 309,21 des formules impériales (*sub autentu christianae religionis . . .*) *Autentu* tient lieu de *abtentu*, altération de *obtentu*, résultant de la confusion des préfixes *ab* et *ob* (cf. plus haut, p. 863—864). On trouvera dans Birt (Rh. Mus. 52, 1897, Ergänzungsheft p. 61) d'autres exemples du changement de *ab-* en *au-*.

Chute de la consonne labiale. Devant une autre consonne que *l* ou *r*, le *p* et le *b* tombent généralement en français. Rien d'étrange donc à ce que nous rencontrons dans des mss. du 9^e siècle des traces de cette chute: *sunixa* (*subnixa*) A³ 81,49; 143,37. *isorum* (= *ipsorum*) A³ 41,39. *puletico* (= *polyptico*) A² 56,22. *suprascritis* 458,41. *proterea* A³ 148,34. Le même phénomène s'observe dans les graphies *scrituras*, *abruta* d'un ms. des oeuvres du pape Grégoire, daté du 7^e siècle (cf. Hartmann, Über die Orthographie Papst Gregors I. Neues Archiv der Gesellschaft für ältere Deutsche Geschichtskunde XVI, p. 538). La disparition de la labiale est attestée, en outre, par plusieurs graphies inverses. Le *p* et le *c* s'étant amuïs devant une autre consonne, notamment devant *t*, les groupes *pt* et *ct* se prononcèrent à peu près identiquement et cette fusion partielle suffit pour amener les scribes à les employer l'un pour l'autre. *Luctamen* fut transformé en *luptamen* 529,44; en revanche, *neptis* fut orthographié *nectis* 276,44. Il en fut

de même du groupe *ps*, qui réduit à *s*, sert à transcrire cette consonne: *adpsallisset* 231,2 (*adsalisset*). *Nupcupantes* A³ 149,39 (= *nuncupantes* devenu *nucupantes* A³ 148,38) a une portée analogue.

Consonne + labiale.

Après une consonne, de même qu'entre deux voyelles et parfois à l'initiale, le *b* permute avec le *p*:

archiprespiteratus 411,43. prespiteri 411,43. raupa (= rauba) 237,28; 598,8.

Imbuendum a été altéré en *inpuendum*. La substitution du préfixe *in-* à *im-* semble prouver qu'il s'agit ici d'une fausse étymologie.

Le changement de *v* en *b* dans *vervex*, commun à tous les dérivés romans, a dû se produire de bonne heure (Archiv für lat. Lexikogr. I, p. 250). En bas latin la forme avec *b* est pour ainsi dire normale: *verbices* 122,2-3; 271,48; *berbices* 358,2; *birbices* 358,30 (cf. *vervices* 49,11; A³ 49,35).

J'ai déjà fait remarquer plus haut que les formules wisigothiques originaires d'Espagne, sous l'influence de la langue vulgaire de cette contrée, usaient fréquemment du *b* au lieu du *v* entre deux voyelles. Il en est de même après *r*:

serbata 576,29. *parba* 579,11. *salbare* 583,16. *caterba* 583,18. *cerbices* 583,30.

Les autres recueils ne fournissent pas de graphies de ce genre, quoique le changement de *v* en *b* après *r* ne soit pas inconnu en Gaule, à en juger par les mots *corbeau* et *courber*.

Plus étrange est la présence du *b* dans *imbolare* 221,8 (d'où dérive l'ancien français *emblar* et le provençal *emblar*), au lieu de *involare*, parce que, dans le Nord comme dans le Midi, le changement de *v* en *b* ne se produit qu'après *r*. *Imbulare* n'est pas isolé. On le retrouve dans les plus anciennes rédactions de la loi salique (Lex Salica, éd. Hessels-Kern 1880 II,7,9,15,16 (col. 10); V,2; VI,1 (col. 28); XXVII,3 (col. 145); p. 410, LXXX[1]); partant, on peut l'attribuer au 7^e siècle. *Imbolare* se rattache à *involare* composé de *in* et du substantif *vola* qui désigne le creux, la paume de la main. Dans ce mot le préfixe a été traité autrement que dans les autres composés; il a conservé l'accent, comme le prouvent les formes verbales *embla*, *embla*, *embla(t)* qui remontent à *inv(o)lo*, *inv(o)las*, *inv(o)lat*. Il semble donc que dans ce cas spécial le sentiment de la composition se soit affaibli de bonne heure et que le préfixe se soit complètement fusionné avec le radical. Dans ces conditions l'*n* de *in* aurait pu s'assimiler au *v* suivant à une époque où cette consonne était encore bilabiale, c'est à dire au 4^e siècle au plus tard. Le groupe *myl* devait fatalement aboutir à *mbl*, puisque entre *m* et *l* le français intercale généralement un *b*. Resterait à ex-

pliquer la présence de l'o ou de l'u à la syllabe protonique. A mon avis, la voyelle atone a pu être intercalée entre *b* et *l* par les lettrés de la basse latinité, qui savaient encore par la tradition que la langue littéraire exigeait une de ces deux voyelles entre les consonnes susdites.

Turma 241,8; 267,27; 268,30; 344,17; 360,11, synonyme et doublet de *turba* 344,41 existait déjà à l'époque classique (Georges, *Latein. Wörterbuch* s. v.).

Dentales.

Echange de *t* et *d*: Avant ou après une consonne la dentale sourde et la dentale sonore s'emploient indifféremment l'une pour l'autre, comme entre deux voyelles:

tardari B 71,31 (= *tartari* 71,7). *sortes* (= *sordes*) 225,2-3. *tando* (= *tanto*) 204,4, peut-être influencé par *multando* qui suit. *quotdam* 376,20 (refait sur *quot*).

tr, dr, dn. Le ms. B des formules de Tours, rédigé au 9^e siècle, donne *perperavit* 151,41 comme variante de la leçon correcte *perperavit* des autres mss. Nous aurions donc là un témoignage de l'assimilation de *t* à *r*, qui caractérise le français. Il faut toutefois observer que la dentale devant *r*, de même qu'entre deux voyelles, subsiste encore au 10^e et même au 11^e siècle en qualité de spirante interdentale et que les premiers exemples connus de la chute du *d* datent de la fin du 9^e siècle, du moins dans la région orientale (Romania 30, p. 481ss.). Cette graphie des formules, quelque peu antérieure, pourrait trahir un parler dialectal en avance sur la langue écrite. Le glossaire de Reichenau donne *mirretas* au lieu de *metretas*, mais cette forme est sujette à caution (Hetzer, p. 100, § 46). — Il y aurait encore à citer dans cet ordre d'idées le soi-disant vers des pamphlets du 7^e siècle: *errando vadit quasi caecus* 224,34. *Errando* qui paraît signifier ici „quand il marche“ fait tout d'abord songer au latin vulgaire **iterare*, devenu *errer* en ancien français. On aurait donc là un nouvel exemple de l'assimilation de *t* à *r* pour la période pré-littéraire. Mais le latin classique *errare*, dont le sens n'est pas sans analogie avec celui d'*iterare*, est également admissible. — Rien n'indique que l'orthographe *perperavit* soit le fait du copiste, tandis que *accere* (= *accedere*) 499,47 qu'on rencontre dans un texte de Saint-Denis à côté de *staendum* 499,46 (= *statuendum*) et *conpescere* (= *concupescere*) 499,43 n'est qu'une réduction arbitraire. — De même que *tr, dn* a été réduit à *n* conformément à l'évolution de la langue populaire au Nord de la Gaule. *Inquietudine* est devenu *inquietune* 151,32 dans le ms. A³ (9^e siècle) du formulaire de Tours et d'autre part *beatitudine* a été transformé en *beatitune* 273,43 par le codex Monac. (9^e siècle) des *formulae Salicae Lindenbrogianae*. — Une représente en ancien français le suffixe latin *-udinem* (Nyrop III, p. 144, § 294) en

même temps que *-ume*, qui résulte de la substitution de *-úminem* à *-údinem*.

En position faible, devant toute autre consonne qu'une liquide, la chute du *d*, ainsi qu'il a déjà été constaté à propos du *d* final devant un mot commençant par une consonne (v. p. 899—900), se produit plus fréquemment:

avocatus 211,27; 212,21,25; 213,11,17,24. *avocato* 230,17,27. *quocumque* B 97,33 (*quodcumque* 97,8). *colibet* A³ 66,44 (= *quodlibet* 66,22), d'où le français *quolibet*, a subi l'analogie de *quocumque* (= *quodcumque*) ou a été refait d'après la forme réduite *quo* (co) de *quod*.

Ces exemples sont du 9^e siècle, mais *icirco* 24,36 du recueil d'Anjou nous autoriserait à dater le phénomène en question du 8^e siècle au plus tard, si l'on ne savait, grâce aux dépouillements de Rydberg (p. 334—341) qu'il est déjà attesté au 6^e siècle.

Devant un *jod* l'explosive dentale sonore a également disparu: *ajacentiis* 322,5; *ajacenciis* 164,8,30. Mais ici nous avons affaire au groupe *d_z*, qui entre deux voyelles s'est assimilé au *jod* simple.

nd. En général, le groupe *nd* subsiste tel quel en gallo-roman; l'*n* ne s'amuit que dans la période romane. On s'étonne donc de rencontrer *gasinnis* 63,27 dans le ms. B (9^e siècle) des formules de Marculf, d'autant plus que ce même ms. écrit correctement *gasindis* 63,33 à quelques lignes de distance. Pour expliquer le changement de *nd* à *n* dans ce mot germanique de la plus basse latinité, changement dont les formules n'offrent point d'autre témoignage, ce serait s'aventurer trop loin que de s'en référer aux parlers pyrénéens qui assimilent le *d* à *n* (cf. Suchier, *Groebers Grundriss* I², p. 757). A plus forte raison faut-il faire abstraction de l'osque-ombrien, quoique la tendance à transformer *nd* en *nn* propre à ce dialecte (cf. Sommer, p. 247, § 131) se manifeste dans certains noms de personnes des inscriptions latines, disséminés dans les diverses provinces de l'Empire (Pirson, p. 91). Peut-être la variante *gasinnis* est-elle d'origine germanique? Jusqu'à présent on n'a pas encore relevé de forme *gasinni* à côté de *gasindi* en aha.; *Gesinne* n'apparaît qu'en mha. Mais comme dès la période la plus ancienne de la langue, *sinnen* existait en même temps que *senden* (cf. Grimm, *Deutsches Wörterbuch* ss. vv. *sinnen*, et *senden*), il n'est pas impossible que, sous l'influence de *sinnen*, on ait créé le doublet *gasinnis*. Du Cange (s. v. *gasindus*) ne signale que des formes en *nd*. Un autre texte du 9^e siècle, également d'origine gauloise, présente le phénomène inverse, c'est-à-dire la substitution de *nd* à *n* dans *paginda* (= *pagina*. Huemer, *Gallische Rythmen und gallisches Latein. Eranos Vindobonensis* 1893, p. 124). De même coexistaient dans le latin vulgaire de la Gaule *arepennis* et *arepensis*, car c'est de cette dernière forme qu'est sorti le français *arpent*, *arpenter* et l'ancien espagnol *arapende*.

st. Le groupe *st* a été réduit à *t* dans *poterum* A² 144,39 (= *posterum* 144,17), contrairement à la prononciation de l'époque, puisque l'*s* devant consonne s'est maintenu en français jusqu'au 12^e siècle. A elle seule, cette graphie ne serait pas des plus significatives, mais elle est corroborée par d'autres leçons analogues qu'on rencontre dans diverses contrées et qui, toutes, sont en contradiction avec l'état de choses roman (cf. Schuchardt II, p. 355—359; Arch. für lat. Lexikogr. X, p. 198—199. Pirson, p. 96. Hetzer, p. 105). Il existait donc parmi les lapicides, scribes et copistes une tradition orthographique qui leur permettait d'omettre à volonté *s* devant une autre consonne; mais j'ignore quel peut avoir été le point de départ de cet usage.

Palatales.

cr. A l'initiale devant *r* l'explosive sonore de *grassatur* A² 66,24 a été remplacée par la sourde correspondante dans la leçon *crassatur* 66,21 du ms. A¹ du formulaire de Marculf. Ce peut être une graphie inverse, le groupe *cr* à l'initiale s'étant transformé en *gr* dans une série de mots (Nyrop I², p. 371, § 499). D'autre part, il est possible que le copiste, par suite d'une fausse étymologie, ait été influencé par l'adjectif *crassus*. Enfin, il y aurait lieu de se demander si *crassatur* ne doit pas être mis sur le compte d'un dialecte qui, comme le wallon, a conservé l'explosive sourde de *crassus*. Mais en l'absence de tout renseignement sur l'origine du ms. en question, il y a peu de chance d'aboutir à un résultat positif. — A l'intérieur du mot, la consonne sonore est d'un usage plus fréquent :

sagros A³ 39,44 (sacros 39,21). *sagrorum* 174,33. *sagraverat* 179,8.

A en juger d'après la leçon *cramailas* du glossaire de Cassel (Foerster, Übungsbuch² col. 42) et la leçon *quaylas* (quacolas) d'un ms. du 8^e siècle (Hetzer, p. 118), le *c* devant *l*, et par conséquent aussi devant *r*, s'était amuï en *jod* bien avant les premiers textes français, après avoir passé par l'étape *g*. Les exemples ci-dessus correspondent donc à une prononciation vieillie, surannée, qui s'était probablement maintenue dans le monde lettré de l'époque mérovingienne et carolingienne.

cs, ct. Devant *s* comme devant *t*, l'explosive palatale s'affaiblit en *jod* et ce *jod* s'unit à la voyelle précédente. L'orthographe vulgaire exprima seulement l'élément consonantique que l'oreille percevait le plus distinctement, c'est-à-dire *s* et *t* :

edisserat 492,1. *sesaginta* 140,40. *diresimus* A³ 68,44. *Lossovienses*, *Losoviensis* 39,14,17. *supraditta* 403,35 (Saint-Gall).

La réduction de *cs* et *ct* provoqua de nombreuses graphies inverses. On se servit de *x* au lieu de *s*, même devant une consonne, et de *ct* au lieu de *t* :

prelaxcivis B 71,27 (= *prelascivis* 71,2). *vendictio* (*venditio*) 186,20;

235,²¹. vindiccio 229,³³. vendictio 235,²¹. vindictionis 235,¹⁹. vindicione 229,^{19,33}. traditionalem 258,¹⁷. condicione 356,¹⁴. conductum 412,¹⁴ (conditum C 412,³⁴). contradictis 281,⁴¹ (sous l'influence de supradictio qui précède). sequestracto A² 94,⁴⁸. dilacta (= dilata) 176,³⁵.

Les graphies de ce genre sont loin d'être rares dans les documents de l'époque impériale et de la décadence; on les rencontre dans toutes les contrées. En Gaule, où l'explosive palatale devant *s* et *t* s'est transformée en *jod*, elles ne reflètent pas exactement la prononciation populaire; mais bien en Italie. On doit donc les considérer comme des notations imparfaites, si l'on n'envisage que la Gaule ou bien, si l'on rapproche les formules des autres textes latins, comme la survivance d'une tradition orthographique, qui a pu prendre naissance au-delà des Alpes.

cl. Un ms. de Reichenau écrit en tête de deux chapitres *loriosissimo* 366,⁴⁰ (*glorioso* 336,³⁰) et *lomentissimo* 367,⁷. Ces formes n'ont aucune signification, pas plus que *Etrus* (= *Petrus*) 366,³; *acro* (= *sacro*) 365,³¹ du même codex. Le copiste a omis la lettre initiale à dessein et laissé au rubricateur le soin de la dessiner ou de l'enluminer. A l'intérieur du mot, *cl* aboutit à *gl*, comme *cr* à *gr*:

Remaglus 317,³⁷. parigla A³ 38,⁴⁶ (*paricla* 38,²⁷). faglas A³ 49,⁴⁶ (*facolas* 49,¹⁶).

Ces formes du 9^e siècle ont également un caractère mi-savant, mi-populaire.

gr. Devant *r* l'explosive sonore s'est changée en *jod*. A la rigueur on pourrait comparer *peragrari* (= *perarari* C² 43,³⁰) aux graphies inverses telles que *conductum*, *laxcivis*... Mais il est plus que probable qu'il y a eu contamination des deux infinitifs *perarare* et *peragrare*, dont le sens n'est pas sans analogie.

gn. L'explosive palatale a disparu dans *renum* 16,²; *senacula* 22,⁸ (cf. *renum*, *renavit*, *dinatus est* dans P. Meyer, Rec. d'anciens textes p. 15 n° 19; p. 17 n° 20,^{19,25}). Il est difficile de se prononcer sur la valeur exacte de cet *n*. Il peut servir à rendre la nasale dentale qu'on trouve en ancien français dans une série de mots au lieu de *gn* (Nyrop I², p. 321, § 335). Il est également permis d'y voir une notation approximative de la nasale palatale, qui s'est généralement dégagée du groupe latin *gn*. L'*n* des formules se retrouve encore dans la Passion, où l'on trouve *ren* (= *regnum*) 74,⁴; *denat* 54,⁴ (cf. *degnet*, Eulalie), *anel* (agneau) 39,⁴; *ensenna* (*insignia*) 36,³ (Foerster, Übungsbuch² col. 61ss.).

gm. Devant *m* le *g* s'est vocalisé en *u*: *fleummas* 225,¹⁷.

q(u)n: *Signa* dans la phrase *ubi Signa confluit in mare* 505,²² d'un document de la fin du 8^e siècle ou du commencement du 9^e, ne peut être que le latin *Séquana*. Après la chute de la voyelle post-

tonique, la bilabiale vélaire entre deux consonnes a été éliminée et l'explosive vélaire en contact immédiat avec *n* est devenue sonore. A cette époque elle a déjà dû s'amuir en *jod* devant *n*, mais encore une fois l'écriture est en retard sur la prononciation.

Nasales.

La nasale dentale est fréquemment omise

1. devant *s*: maso 231,38; 232,5; 233,1,3; 234,35; 235,14. masus 234,3,32,33. trassolvere 231,23. trasfirmo 279,28. constructi 181,13. Cet usage s'est répandu à tel point que la forme correcte *mansus* a été corrigée en *masus* 234,44.

2. devant *t*, *d*: iterius 235,40. conpediis A² 52,33. inpuedum 366,10 (imbuendum 366,37). quado A³ 134,36 (= quando 134,33). cotra A³ 137,45; 139,28. insticate 171,33 (insticante 171,11). eligacia A³ 47,35. secuda (secunda 418,4) A¹ 418,29.

3. devant *c* ou *g*: Fracos 68,42. fracchorum 363,43. Visocensis 411,40. cuctis 450,42. nucupante A³ 135,41. lucupante A³ 139,46. nucupantes A³ 148,38 (nupcupantes A³ 149,39,41). saxum (= sanxum) 210,9. distrigendum 473,1. constringere A¹ 109,40. cogregatione (corr. en congregatione) 127,33. logioris 264,23. contigere 498,32. coculatura 334,39. i co (= in quod) A³ 140,44.

L'*m* tombe plus rarement: *tepore* A³ 155,30. *quaquam* A³ 105,34 (quequam B 105,34) de *quamquam* est probablement un développement ultérieur de *quanquam*. La chute de l'*m* dans ce mot peut aussi être la conséquence d'une dissimilation ou d'une confusion avec les formes du relatif.

En revanche, l'*n* et l'*m* ont été intercalés abusivement devant ces mêmes consonnes:

in itinere 366,39. occansio 72,24. occansionem A³, B 148,37. occansio 72,24. occansionibus 58,15; 73,6. perpensus B 151,37 (perpessus 151,40). profensore 171,16 (professore 171,34). conturno A² 85,39 (= coturno 85,19 pour contubernio 85,49). singillari 458,38 (au lieu de sigillari 458,16, transformé ensuite en singulari 459,42). contingerit 95,18 (d'après contingere?). convincerit 89,22 (d'après convincere?). On trouve même convinvere au lieu de convivere 336,41. quadruplum A³ 152,31 (quadruplum 152,3).

La *Passion* connaît également cet *n* adventice: armant (armat) 39,1. mantens 11,3 (Foerster, Übungsbuch² col. 61 et 65).

L'omission ou l'adjonction de la consonne nasale dans les conditions indiquées ci-dessus est un phénomène assez répandu en bas latin, entre autres dans le texte de Frédégaire (Haag, p. 869—870) et le glossaire de Reichenau (Hetzer, p. 127). Toutefois, le groupe *ns* mis à part, dont la réduction est très ancienne et réellement vulgaire, ces graphies ne

prouvent pas que la nasale, qui a d'ailleurs survécu en français, se fût affaiblie devant la consonne suivante. Elles émanent d'une tradition orthographique qui a pris naissance sous l'Empire, car déjà le latin des inscriptions omet fréquemment la nasale labiale, dentale ou vélaire en position faible (Sommer, p. 246, § 131) ou l'intercale à tort devant une autre consonne (Sommer, p. 302, § 165. Stolz, *Hist. Gramm.* I, 1894, p. 631). La tendance à articuler une nasale devant une explosive, commune au latin vulgaire, aux langues romanes et aux dialectes germaniques (Meyer-Lübke I, p. 519, § 587. Nyrop I², p. 441, § 503. Hetzer, p. 128—129) doit être le point de départ du procédé en question. Lorsque les scribes ou les lapicides négligent l'*n* ou l'*m* entravés, c'est qu'ils réagissent contre la prononciation des gens du peuple; ils les suppriment de crainte de commettre une faute.

La nasale entravée, s'assimilant à la consonne suivante, s'exprimait selon les cas tantôt par *m* et tantôt par *n*. Cette double forme induisit les copistes dans l'erreur; ils confondirent les deux signes. D'où des formes telles que *volomtas* 5,20; 18,4; *volomtate* 16,22; 18,25; 25,34; *volumtate* 20,9; 19,13; *secumdum* A¹ 42,36; *presemcia* A³ 154,30.

Liquides + consonne.

IV. Devant une consonne, *l* se vocalise en *u*. Cependant il est certains cas, dans lesquels *l* a disparu sans laisser de trace, par suite d'une dissimilation. Ainsi *fil(i)cella* donne *ficelle*; *albulu*, *able*; *clincaille* devient *quincaille*. Cette tendance de la langue vulgaire a influencé le mot savant *valvicola*, que les formules de Salzbourg (446,43) écrivent *vavicola*.

rm. Le recueil de Passau du 9^e siècle renferme la leçon *fimior* 459,43 au lieu de *firmior*. L'amuïssement de *r* en position faible est, de même que celui de *l*, en soi-même parfaitement admissible (Nyrop I², § 362, p. 345). Cependant, il faut aussi compter avec la possibilité d'une méprise graphique, l'*r* étant assez difficile à distinguer de l'*i* qui précède et du groupe *mi* qui suit.

Consonne + i.

t₁, c₁. L'échange des groupes *t₁* et *c₁* est un trait caractéristique du bas latin (cf. Haag, p. 864—865). Cet usage tire son origine de l'assibilation de *c₁* et *t₁* en *tsi*, qu'on peut admettre en Gaule à partir du 5^e siècle de notre ère (Meyer-Lübke, Groebers Grundr. I², p. 475). Dans les siècles suivants il a pris une grande extension, favorisé qu'il était par la ressemblance du *c* et du *t* dans la minuscule. Comme à l'époque des formules ces graphies n'ont plus qu'un intérêt rétrospectif, je me bornerai à citer les moins banales:

c_{λ} au lieu de t_{λ} : tradicio 279,12. servicium 293,19,24; 296,12; 305,10; 313,31. vendicio 353,27 . . . vindicionalem 313,1 . . . Servacii 313,21. gracia 334,25. cicius 487,36-37. sicienti 491,28. perpeciusque 531,35. incuciat 22,3. propicio 267,10 . . .

t_{λ} au lieu de c_{λ} : fatiant 280,47; 353,1. fatiat 355,4,25,27,28. fatiatis 116,7,17,19; 117,12. fatiendum 235,20. fatiendas 126,35. benefitio 289,23. fallatiam 352,1 . . .

Le même procédé reste en vigueur après une consonne:

parcium 289,20. parciaricias 14,3,4. caucio 11,27. caucione 25,35. adnuciat 479,17. Habrenuciamus 477,26. senciamus 479,23. sanciores 481,7. cerciores 486,37. convenencias 14,16. convenenciis 14,34.

La *Passion* du 10^e siècle orthographie encore *saciet* de *satiavit* (Foerster, Übungsbuch², col. 63; 25,2).

sl.

Le *jod* du groupe s_{λ} a été éliminé dans *camisa* 454,11 du 9^e siècle, dont dérive le français *chemise*, le provençal *camisa*, l'espagnol et le portugais *camisa*, ainsi que le rhéto-roman *camiza*, qui existe à côté de *camīža* (Gärtner, Raetorum. Gramm. § 200, p. 168). Le *jod*, après avoir passé dans la syllabe tonique, a été absorbé par l'*i*, de même que dans *tison* de *titionem*. La graphie *camisa* figure, en outre, dans le Corpus gloss. latin. V p. 424,7 et paraît avoir été assez répandue dans les documents bas latins, puisque l'exemple ci-dessus provient du recueil de Salzbourg, rédigé selon toute vraisemblance en-dehors du domaine roman.

Même observation pour *cervisia*, qui est écrit *cervisa* dans la collection de Marculf 49,10, dans celle de Reichenau 375,25 et surtout dans celle de Saint-Gall 287,20; 405,31; 408,9; 417,9; 418,7,26. La variante sans *jod* est également connue des chartes de Saint-Gall du 8^e et du 9^e siècle (cf. Wartmann, p. 16,13; p. 21,3; p. 22,18; p. 206,216 . . .). La leçon des formulae Marculfi, commune aux trois mss. principaux, remonte évidemment à l'original et date par conséquent de la fin du 7^e siècle. *Cervisa* pourrait être une altération de *cervisia*, si l'on admet que la terme classique a persisté jusque dans le bas latin, au même titre que *camisa* de *camisia*. La forme populaire, à en juger par les dérivés romans, était *cervisia* avec *i* bref, réduite dans certaines régions à *cervesa*, sans que le *jod* passât dans la syllabe précédente. C'est pourquoi on a en provençal *cerveza* et non *cerveiza* (cf. Schultz-Gora, § 87 p. 54). Le français *cervoise* est compatible avec un étymon *cervesa* ou *cervesia*. *Cervesa* existe à côté de *cervesia* et de *cervisia* dans le texte du médecin Marcellus qui vivait au 5^e siècle (éd. Helmreich, Teubner 1889, p. 594,21,23; p. 160,33), mais comme nous n'avons conservé qu'un seul ms. du 9^e siècle, il est possible que les variantes en *e* doivent

être mises sur le compte du copiste. — En présence de ces faits, on est également en droit d'interpréter la graphie *cervisa* des documents bas latins comme un véritable vulgarisme, avec substitution de *ĩ* à *ĩ*.

Le groupe *sĩ* sert également à rendre le groupe *tĩ*, après qu'il eut subi l'assibilation: *Servasii* 313,40.

dĩ.

Après la réduction de *dĩ* à *jod* entre deux voyelles dans la langue parlée, les copistes de la décadence purent substituer à ce groupe le signe *g* qui avait reçu la même valeur. Ainsi on s'explique que *eliticare* devenu *elidiare*, du moins dans l'orthographe (voir p. 901), ait été transcrit *eligare* 253,34; 254,16; 255,44.

gĩ.

Entre deux voyelles *gĩ* a été assimilé à *jod* de même que le *g* simple: *naufraium* 269,43. Comme ce dernier, il a été parfois omis dans l'écriture après un *i*: *vestia* (= *vestigia*) 174,39; *relionis* (= *religionis*) 115,42.

La langue populaire ayant confondu en un même son les groupes *dĩ* et *gĩ*, on les emploie indifféremment l'un pour l'autre. Le nom de saint, *Remigius*, fut parfois écrit *Remidius* (Haag, p. 867) et même *Remedius* avec *e* pour *ĩ*, sous l'influence du latin *remedium*, comme dans les formules de Reichenau 361,18,20. Que l'*e* de *Remedius* soit dû à une étymologie populaire, c'est ce que semble prouver ce passage emprunté à un hagiographe du 6^e siècle (Mon. Germ. hist. Auct. antiq. IV, 2, p. 64): *post cujus* (= *Remigii*) *vero obitum tanta ad sui corporis patrocinii fidelibus remedia tribuuntur*.

conjurio 351,32 a été altéré en *conjurio* 351,49 dans un ms. des formules de Reichenau, rédigé au 9^e siècle. Il se peut que ce soit une faute de copiste, mais il n'est pas non plus impossible qu'on ait affaire à une formation analogique d'après les mots abstraits en *-rium*. *Conjurio* rappelle ces mots savants de l'ancien français, dont la terminaison originaire *-die* a été transformée en *-rie*, probablement sous l'influence des nombreux substantifs en *-rie*. Ainsi *envidia* a finalement abouti à *envirie*; *estudie* à *esturie* (cf. Nyrop I², p. 423 § 475. Meyer-Lübke, Hist. Gramm., p. 149 § 195).

Le ζ grec fut traité par le latin vulgaire comme *gĩ* entre deux voyelles, ce qui permit aux lapicides et aux scribes de s'en servir pour transcrire le groupe en question. Dans un ms. du 9^e siècle, le nom hébreu *Giezi* est devenu *Ziezi* B. 73,42; *Zeziae* 73,16. Ce mot se prêtait d'autant mieux à une transcription de ce genre que la seconde syllabe renfermait déjà un ζ .

r₁.

La seule forme qui ait trait au développement de r₂, est *concam-bitairas* 362,9 dont il a déjà été question (voir p. 848). Le *jod* a été attiré dans la syllabe tonique et s'est uni à l'*a* pour former la diph-tongue *ai*, processus qui répond parfaitement au développement de *-aria* en Gaule. Le *jod* du groupe r₂ a été supprimé dans *curia*, devenu *cura* 29,16; 146,43 et dans *coculatura* 334,9 qu'on trouve à côté de *conculaturia* 334,10. Je crois que dans ces exemples la réduction de r₂ à r est due, d'une part, à la confusion de *curia* et de *cura* et, d'autre part, à l'influence analogique des substantifs en *-ura*, bien que le changement de r₂ en r soit également attesté dans les mots savants de l'ancien français (Berger, *Die Lehnwörter in der frz. Sprache ältester Zeit* 1899, p. 64—65).

l₁.

Le groupe l₂ intervocalique a disparu sans laisser de traces dans trois formes qui appartiennent à trois recueils et à trois mss. différents: *innumerabia* A³ 39,38 (form. Marcufinae); *desiderabium* 336,40 (form. Morbacenses); *utensia* 387,37 (form. Sangallenses. cf. *utinsilia* 15,26). A première vue ces graphies semblent attester la réduction de l₂ à l₁, qui s'est effectuée dans certaines parties du domaine roman. Mais l'étape l₁ n'a été atteinte que longtemps après le 9^e siècle. En France notamment, elle n'est signalée pour la première fois qu'à la fin du 17^e siècle (Meyer-Lübke, *Hist. Gramm.* § 211, p. 159), et dans certaines provinces on articule aujourd'hui encore l mouillé. En ancien français, l₂ du latin en était encore au degré l' ou l (Meyer-Lübke, *Gramm. des l. r.* I, p. 467 § 517. Herzog, *E* 38 § 305). Dans ces conditions, on est bien obligé de refuser aux exemples ci-dessus toute valeur phonétique et il faut demander à l'orthographe la solution du problème. Jusqu'au 11^e siècle il fut d'usage de surélever le trait de l' *i* bien au-dessus des autres voyelles, de façon qu'il atteignait presque à la hauteur de l (Wattenbach, *Anleit. zur lat. Palaeogr.* 1886, p. 51). Partant, il était aisé de confondre les deux lettres et il en résulta des erreurs dans le genre de celles qu'on trouve énumérées dans l'ouvrage de Schuchardt (II, p. 489—491). L double ou l simple se substituèrent à *li*; *i*, en revanche, supplanta l et *li*. Il arriva même qu'après la voyelle *i*, et les mots dont il s'agit ici sont tous dans ce cas, la lettre *i* représentant *li* fut complètement éliminée de l'écriture, de même que dans les leçons *vestia* et *relionis* citées plus haut (voir p. 918) l'*i* tenant lieu du groupe g₂.

Paeculiarum 72,22 a été transformé en *peculiarum* 72,46 d'après *peculium*, qui lui est apparenté par le sens.

Consonne + u.

qu. Devant les voyelles vélares *o* et *u*, l'élément bilabial du groupe *qu* s'est amuï sous l'Empire, et le bas latin emploie à volonté *c* ou *qu*:

A l'initiale: *commodo* (*quomodo*) 476,48. *corum* (*quorum*) A³ 47,24; *corum* B 154,38. *colibet* (*quodlibet* 66,22) A³ 66,44. *relico* 79,30. *condam* B 153,30; A³, B 153,42; 201,20; 232,1. *co* (= *quo*) 176,3. *co* (= *quod*) 189,14. — *quoram* (= *coram*) 271,38. *quoepiscopo* 474,34. *quoadunavit* 479,16. *quoacervare* B 37,36. *quohere* 104,5. *quoheredibus* 172,31. *quoequando* 488,1. *quoinquinabitur* 492,12. *quoequalis* 15,17.

Dans ces trois derniers exemples les scribes ont simplifié l'orthographe; ils ont transcrit l'explosive vélaire devant *o*, comme ils avaient appris à la transcrire devant *a*, *e*, *i*.

A l'intérieur du mot: *longinco* 532,5 (d'après *longincus*). *relicus* (= *reliquos*) 19,3-4. *relico* A² 79,49 (= *reliquo* 79,30). *coco* 225,29 (rime avec *loco* 225,24). *alico* A² 99,25; 188,14; 189,14; 193,3; 192,3; 194,2,15. (D'après *alico* on a refait le nominatif *alicus* 189,2,11; 188,12,22).

Je n'ai point relevé dans les formules, comme dans les inscriptions (Pirson, p. 67—69), d'exemples de la chute de l'élément bilabial devant les voyelles palatales. Il y aurait tout au plus à signaler *qualiter* A³ 147,32 (= *qualiter*), mais dans ce mot l'omission de *qu* peut résulter de la confusion graphique de l'*a* et de l'*u*.

L'élément bilabial du groupe *qu* ayant également perdu toute valeur, les grammairiens hésitaient entre *g* et *qu* devant *o*, entre *ungo* et *unguo* (Lindsay, p. 99 § 33). Lorsqu'on eut pris l'habitude d'écrire *ungo*, on supprima également *qu* devant une voyelle palatale. *Ungentum* 494,32 (*unguento* 294,43) n'est pas rare dans les mss. (Heraeus, Die Sprache des Petronius und die Glossen 1899, p. 44, rem. 2). On rencontre de même *extinguit* 71,19 et *extingit* 71,18 ainsi que *perungueatis* 364,26.

A l'intérieur du mot l'explosive vélaire de la combinaison *qu* a été complètement éliminée dans *prosevere* 4,33 (= *prosequere*) des formules d'Anjou. Il est difficile de dire si cette leçon émane de l'original du 6^e siècle ou du ms., qui est du 8^e. En tous cas la disparition de *q* est parfaitement conforme à l'évolution de *sequere* dans le Nord de la France et spécialement dans l'Anjou, dont le parler, à l'encontre des dialectes plus méridionaux, a supprimé l'élément explosif du groupe en question (cf. Atlas linguistique, carte n° 1267).

mu.

Le groupe *mu* a été réduit à *m* dans certains noms propres germaniques composés d'un radical terminé par une consonne et du suffixe

-wald. *Grimwaldus* est devenu *Grimaldo* 222,1; 223,6 dans un document de la fin du 7^e siècle et *Grimaldi* dans un ms. du 9^e. De même, le suffixe *-wald* a abouti à *-ald*, *-aud* en ancien français.

ny.

L'*ny* du groupe *ny* paraît s'être assimilé à l'*n* dans *strenna* (= *strenua*) 500,13 du recueil de Saint-Denis. *Strenuus* n'ayant pas survécu en roman, il est difficile de dire si le changement de *ny* en *nn* émane réellement de la prononciation populaire. En Italie, où *nn* de *ny* est de règle (cf. Meyer-Lübke, Gramm. des l. r. I, p. 451 § 503. Wiese, Altital. Elementarbuch 1904, p. 63 § 98), une graphie de ce genre ne ferait pas de difficulté, mais il n'en est pas de même dans le Nord de la Gaule, où *ny* donne généralement *nv* (Nyrop I², § 453 p. 403). On trouve, en outre, dans les formules *bunnaria* 597,5.31 et *bunuaria* 229,24; 272,20; 314,21,25; 319,20). Dans ce mot, l'*n* double me paraît appartenir en propre au radical *bonna*, altération du bas latin *bodina*, devenu *bodna*, d'où le français *borne* (cf. Du Cange, ss. vv. *bonna*, *bonnarium* et le Dict. général. s. v. *borne*). La consonne double du français *bonnier*, qui est vraisemblablement due à la nasalisation de la voyelle, ne prouve rien. D'ailleurs la forme *bonier* est tout aussi répandue que *bonnier* en ancien français (cf. Godefroy, s. v. *bonier*).

Aspiration germanique + l, r.

Le *h* germanique devant les consonnes *l* et *r* a disparu dans le noms propres suivants, qui datent tous du 9^e siècle: *Lotharius* 319,15; *Ludovicus* 320,15; 525,26; 526,10; 533,21; 358,49; *Rotperto* 563,32; *Ruotbertus* 563,22.

Mais plus souvent encore l'aspiration est exprimée dans les documents de la même époque: *Hludovicus* 294,1,15; 422,3; 215,9,28; 302,10; 313,41; 328,21; 384,15; 397,22; 460,8; 549,29; 555,46; 434,36; 463,32; 464,1; 458,15. *Hrabani* 372,5. *Hruotfridus* 321,5. *Hrodperto* 440,40. *Hlotario* 294,2,10.

Dans les noms de personnes et surtout dans les noms d'empereur, cet *h* est au 9^e siècle traditionnel et archaïque. On peut en dire autant de l'articulation gutturale qui accompagnait jadis la spirante laryngale, dont l'orthographe a encore conservé la trace dans *Gludowici* 460,22 (*Hludowici* 460,8); *Chrodebertus* 494,18; *Chrodegangi* 528,26. Le *h* et le *g* sont tombés à l'intérieur du mot après *l* dans *Fulrado* 500,25,30,34 (= *Fulhrad*).

Devant *r*, à l'intérieur du mot, l'aspiration germanique s'est transformée, comme plus tard en roman, en spirante labio-dentale: *aframitum* 189,14; 161,32. Cependant la forme traditionnelle *adchramire* 212,8; *adcharmerunt* 212,25 a également persisté.

Consonnes aspirées.

Les formules transcrivent les aspirées grecques comme les autres textes bas latins. L'usage ancien, qui ne tenait pas compte de l'aspiration consonantique, parce qu'elle était inconnue en latin, survit jusque dans les mss. du 9^e siècle :

parocia 15,18. arcidiaconus A³ 42,31. scismata 556,3 (cf. scisma dans le glossaire de Reichenau, Hetzer, p. 121 § 66).

La consonne explosive sourde passe, du moins dans l'orthographe, à la sonore correspondante :

col(ap)pus 192,5,3 devient *colebus* 6,32; *collebus* 7,2 (*colaphis* 153,9; 154,7). Les dérivés romans remontent à l'épel vulgaire *col(a)pus* (Arch. für lat. Lexik. I, p. 550).

De même que l'aspiration vocalique, l'aspiration consonantique donne lieu à de multiples méprises, surtout dans les mots grecs :

Schyllam et Charibdim 515,41. chatholice 21,3. rethores 37,7. episthola 24,30. choram deo (= coram) 491,21. choercire 40,22.

Il semble qu'on s'en serve après une consonne, comme entre deux voyelles, pour séparer les deux membres d'un mot composé: *adherat* 251,23; 13,29. *adherit* 280,43. *adherunt* 12,13. *inhibi* 199,24. *inhebria* 418,34. *superhabundavit* 496,8. *ethenim* 21,22; 22,35. *transhactus* 206,24. *abhominari* 427,11. *exhorare* 510,3. *exhiguitatis* 118,12. *exhactetur* 201,6-7. *exhactandum* A² 42,47. *exhactandas* 201,18. *perhennis* 137,29; 349,35; *perhenni* 65,17; *perhenem* B 105,45.

Et par suite d'une fausse étymologie: *nihilhominus* 519,25; 41,26; A² 73,48; 352,4; 381,9; 382,3; *nihilhomoin* 21,4; *postheris* A³ 64,37.

Groupes de trois consonnes.

En général, les groupes de trois consonnes sont traités conformément à l'évolution de la langue parlée.

mbi. Le *b* entre *m* et *i* s'assimile à *m*. *cambiare* donne *changer*, en passant par *cammiare*, *camiare*. Les formules connaissent l'étape intermédiaire: *concamiare* 254,13,41; 255,17; 256,5 (*concambiare* 269,13; *concampiare* 269,43); *concamiare* 81,14; *concamiiis* 61,19; 91,5,27; 234,5,8,10; *concamiatura* 233,36. La leçon *concamius* 7,17 du recueil d'Anjou prouve que la réduction de *mbi* s'est effectuée au plus tard au 8^e siècle.

bdt. La dentale sonore s'assimile à la dentale sourde qui suit, comme dans *rente* de *rend(i)ta*, *vente* de *vendita*, *fente* etc. Dans un texte du 9^e siècle, *subditis* a été altéré en *subtis* 455,8. Après la chute de la voyelle posttonique, le *d*, en contact immédiat avec le *t*, s'est fusionné avec lui. Plus tard le *b* disparaîtra également devant *t* et *subta* aboutira à *soûte*.

stm; stq. Le *t* tombe, ainsi qu'en ancien français (Nyrop I², p. 361—362 § 385): *pos meum* au lieu de *post meum* B 139,41; *posquam* (= *postquam*) 494,39.

sts. Dans ce groupe, c'est l'*s* initial qui s'amuit (Nyrop I², p. 362 § 385). Cependant *post se* est réduit à *posse* A³ 67,42 parce que *pos* était la forme de la préposition devant un mot commençant par une consonne.

stt. La consonne double finale se simplifie: *post te* s'écrit *poste* 207,32 et *post tuum, postuum* B 145,37. On peut aussi faire rentrer ces graphies dans la catégorie des haplographies.

sti. Devant *jod*, la dentale s'était assibillée de bonne heure; les documents de la décadence la transcrivent par *s*. Partant, la combinaison *sti* ne pouvait devenir que *ss* (Nyrop I², p. 422 § 474): *suggesio* 594,8; *suggessionem* 121,24; A³ 64,48; *suggessione* 236,43. Ces exemples ne paraissent pas remonter au-delà du 9^e siècle. Dans le groupe *sti*, le *t* peut, comme entre deux voyelles, céder la place à *c*: *sugescionis* A³ 64,48.

bsq. *absque* est simplifié en *asque* A³ 147,26, de même que *post te*, cité plus haut, en *pos te*, parce que les scribes savaient que *ab* devant une consonne laissait tomber le *b*.

est, esc. Ces deux groupes se réduisent à *st, sc*. L'explosive palatale disparaît en latin comme en roman (Lindsay, p. 354 § 158. Elfrath, Die Entwicklung latein. und roman. Dreikonsonanz im Altfrz., Roman. Forsch. X (1899), p. 759): *commistum* 418,33 (*commixtum* 418,21, *justa* 28,19; A², ³ 47,26; 58,6; 65,42; 210,11; 209,33; *escolat* B 148,29. *Exstitutionem* A¹ 65,38 pour *i(n)stitutionem* est une graphie inverse.

nst. L'*n* a disparu de bonne heure devant *s*: *istigante* 231,3 (voir ci-dessus *exstitutione* pour *i(n)stitutione*).

mn. L'*m* a été assimilé à *n*: *calumnia* est devenu *caluniam* A¹ 144,36 dans un ms. du 9^e siècle. *Calunia* constitue l'étape intermédiaire entre *calumniam* et l'ancien français *chalonge* (Nyrop I², p. 420 § 472,4).

Lorsque la consonne initiale du groupe était la spirante bilabiale vélaire ou la nasale dentale, le traitement pouvait varier. Tantôt c'était la consonne initiale qui disparaissait, tantôt la consonne médiane. Quand il s'agissait de mots tels que *auctor*, *auxilium*, *augmentum*, les scribes avaient le choix entre deux procédés. Ils pouvaient, suivant l'usage vulgaire, réduire *au* à *a*, lorsque la syllabe suivante renfermait un *u* ou un *o*, comme dans *actoritas* A¹ 44,48; *actoritatem* A³ 64,37; *actores* 77,10. Mais ils pouvaient aussi, se conformant à la prononciation savante, maintenir l'ancienne diphtongue et simplifier le groupe de consonnes en sacrifiant l'explosive palatale. De là *aumentum* 270,10; *aumentare* 586,43; 75,39; *auttoritate* (corr. en *auctoritate* 384,41); *autori-*

tate 152,44; 398,47; *autoritas* 399,44; *autor* 21,12; 23,10; A¹ 108,33,35; *autorum* A³ 38,44; 66,37; *autericio* 21,13; *ausiliante* A³ 151,46; 217,28.

Il en était de même de la consonne nasale. Elle se maintenait comme en roman, lorsqu'on se conformait à la prononciation populaire et la consonne du milieu était supprimée :

ancessor (ant(e)cessor) 162,37 (probablement du 9^e siècle). *munburire* 174,21. *munburdum* 158,35 (corr. en *mundehurdum*). *cuntorum* 450,4. *cuntis* 519,46. *cuntisque* 527,28. *cunto* B 47,40 (cf. *cumpto* 21,27 pour *cunto*).

Dans *cunto* . . . , l'*n* doit être considéré comme une transcription approximative de l'*n* mouillé, puisque la palatale dégage un *jod*. Ainsi qu'il a été dit plus haut, la nasale était parfois omise devant *d*, *t* ou *c*, *g* par réaction contre la prononciation vulgaire qui articulait volontiers un *n* devant ces mêmes consonnes. Il en résulta que l'*n* initial d'un groupe de trois consonnes fut parfois supprimé :

mudpurtium (corr. en *mundpurtium*) 363,42. *conjueti* 348,46. *conpuctus* 350,36. *cuctis* 450,42.

stri a été réduit à *str* dans *industrae* 122,45 pour *industriae* 122,20 et *industria* B 46,32 (*industria* 46,8) des formules de Marculf. Le *jod* a été éliminé comme dans certains mots savants de l'ancien français (Berger, *Die Lehnwörter in der frz. Sprache ältester Zeit* 1899, p. 64—65).

Consonnes doubles et consonnes simples.

Le gallo-roman a généralement simplifié les consonnes doubles du latin. Très souvent la langue des formules procède de la sorte et il semble tout d'abord qu'elle se conforme à l'usage vulgaire. Cependant, lorsque l'on considère qu'à côté de ces graphies qui ont simplifié la consonne double, il s'en trouve tout autant qui ont redoublé la consonne simple contrairement à l'évolution de la langue parlée, on en arrive à cette conclusion que dans les mss. de la basse latinité l'emploi des consonnes simples et des consonnes doubles est avant tout affaire de copistes, qu'il est arbitraire, subjectif, individuel ou traditionnel.

Il faut tout d'abord faire la part de l'analogie. D'après les verbes composés, dans lesquels la consonne finale du suffixe s'était assimilée à la consonne initiale du radical, la consonne double a été introduite à tort dans les mots composés avec consonne simple :

deffendat B 146,48. *ammittuntur* 447,40. *ammisit* A² 62,46. *ennarrare* A³, B 49,23 (*enarrari* A² 96,42). *reffero* 371,30. *refferimus* 220,7. *repperiatur* 420,22. *repperimus* 496,27; A³ 71,42. *repperire* 76,2. *emmunnitatem* A² 37,41. *deffensione* 476,25. *deffensor* 4,7. *supplectile* B 50,37; 82,7.

La consonne double a passé ensuite aux mots simples qui avaient quelque ressemblance avec les mots composés :

immitationem 413,37; 475,43. accumen 58,24. oppinionis 367,24. opportunum 230,25. soppita 464,18. accolla 198,4 (d'après les nombreux composés en coll-?) superius 368,4. Le développement de *super*, *supra* en français montre bien que des graphies de ce genre ne peuvent pas être mises sur le compte de la prononciation populaire.

Inversement, la consonne double a été abrégée par esprit de réaction :

acommodari A², B 41,32 (accomodare 41,8). acusabat A³ 154,40. acusatore B 152,31. asecuta 523,3. asolet 516,36 (assolet 517,27). asensum 264,15. aparere 330,20. aparueri 361,22; A³ 142,42. aparocero 233,33. apareat A² 76,24. aparuerit 232,14. aparias A³ 89,29. apendi 535,8. apensa 28,24. apendiciis A³ 75,37; 77,33 . . . apennis 141,12. apennem B 151,35. apensionis 171,17. acolabus 18,17; 20,32; B 51,41; A² 52,44; A² 137,41; A², B 62,37; 64,6,33; 164,8; A², B 150,27; A² 78,50; 77,33; 82,32; 86,31. acolonarum 204,13. acolani A² 100,46 (acolani 100,24). aroganter A³ 103,25. aloquium 162,22. alegata 478,13; B 144,36,38. alegassetis 5,23. aligentur B 149,33. alegare 176,16; 283,1; 209,7,23. apelatione B 152,30. atraxero 477,10. atraximus 28,8. atentius 483,32. anuente A³ 36,34. efectum 269,20. imensas 526,37. comunis 481,36; 482,3,20. comandavit 111,9. comandare B 148,37. comandatia 236,15,22-23,34. comandatione 117,37. suplicamus 486,34. suplico 29,5. suplices 529,2. suplex 542,26. sugerens 591,7. sugerendo B 47,33. sugirendo 171,16 (suggerendo 47,2). sugerit A³ 48,34. sugessit A³ 56,39. sugero A³, B 104,26. sugessionem 121,24.

Dans *diffinitum* 358,28; *diffinitione* 407,22; 388,38; *diffinivimus* 407,2. *diffinitum* 407,13; *diffinitas* A³ 58,38 (definitas 58,17); *diffinitionem* 154,20; 149,10; *difformitate* B 429,35 (deformitate 429,4) le redoublement s'explique par la substitution de *dis-* à *de-*.

Les diverses formes d'un même verbe, qui s'écrivent, les unes avec la consonne simple, les autres, avec la consonne double, s'influencent réciproquement. Déjà sous l'Empire, on rencontre *malo* et *mallo*, *nolo* et *nollo* d'après *malle* et *nolle* (Lindsay, p. 127). Les mss. bas latins commettent encore cette faute et d'autres analogues :

mallo 156,23. malluerit 275,17; 141,26. nollit B 74,32 (nolit 74,5). vellit 161,19; 216,13; 98,15. vellis 193,9. vellebat 214,8. vellio 172,27.

La consonne double de *tollo*, *tollere* a été transportée au parfait et aux temps dérivés :

tullisset B 59,42; 60,10. tullesetis 60,20. tullisetis A², tollisetis A³, tullesetis B 60,44-45. detullerit 487,9. distullerunt 534,32. detullit B 53,43. distullisset 62,47. contullit 492,5. contulleram B 81,39 (contullicionis 14,16). protullit A², B 42,39; A², B 63,45. pertullerit 14,25. transtullit A², B 62,46. intullit B 139,30; B 152,42. intullerit B 146,30. retullesetis 178,26. obtulli B 142,30.

D'après *tullit* on a écrit *intullerabilis* 15,22. Il est plus que pro-

bable que *tollerare*, qui se rencontre assez souvent dans les inscriptions (Arch. fūr lat. Lexik. XI, p. 328) a également été refait sur *tolle*. Dans ce cas il n'y aurait pas lieu d'en faire dériver directement l'italien *tollerare*, dont la consonne double s'explique par des raisons d'ordre phonétique. Peut être est-ce une confusion du même genre qui a provoqué les graphies *tolloneo* 112,2; A³ 107,34; *tollonariis* 107,4; *telloneo* 111,34; 107,12,14,15,17 en regard de *tolenariis* A³ 107,31; *toloneus* 112,3 (cf. *Teloneo* A³ 107,35).

En revanche, *tollere*, *tollendum* sont devenus *tolere* 154,31, *tolendum* 126,35 sous l'influence de *tuli*.

Souvent les copistes se laissent induire en erreur par une fausse analogie ou une fausse étymologie.

reditus (terrae) 94,11; A³ 97,31 (*reditus* 97,5; B 94,38) doit sa consonne double à *reddo*, tandis que *rediturus* de *reddere*, sous l'action de *redire*, *redebere*, a été écrit *rediturus* A², B 142,42; B 92,40,48. On a de même *rededi* (de *reddere*) 10,27, *redere* 11,34, *rededisti* 10,27, *redidisset* 464,12, *redantur* 477,9, *redebit* A² 58,35; *rededi* (nec *redebio*) 8,20. *Aditus* 103,13 a été transformé en *addetus*, *addetos* 103,40 d'après *additus* de *addere*, tandis que, par un phénomène inverse, *addendo* est devenu *adendo* A² 42,44. La consonne double de *reddo* se retrouve encore dans *reddebetum* 4,13 (*redebitum* 4,26), *reddebetur* 56,12, *reddebit* A² 57,40; 58,6,11; *reddibutione* A² 44,42 (*redibutione* 44,17); *reddibucione* 107,12,18.

Aufferre ayant été confondu avec *offerre* après la réduction de *au* à *o*, on a redoublé l'*f*.

aufferre 40,9; B 40,37; *aufferrae* A¹ 99,37; *aufferendi* B 72,48. Certains mss. orthographient même *offerre* A² 52,36; *offerendi* A² 72,48.

Le *c* double de *reseccatas* A² 66,34 et de *siccomorum* 495,36 a été probablement emprunté à *siccus*. *Absit* a été assimilé aux composés avec *abs-*, d'où *abssit* A² 47,31.

Inanis 87,18, confondu avec *in annis*, donne *inannis* 87,42; A² 96,42.

procuris (= *procures*) 535,5, rattaché à tort à *currere*, a redoublé l'*r*: *procurris* 235,27. La même méprise a fait de *curemus* (*curare*) *curremus* 320,31, par contre, *incurat* 25,12 de *incurrere* semble avoir été modelé sur *curare*. Cependant *occurere* 417,17 existe à côté de *occurrere* 417,35.

Les scribes ont cru que *nuncupare* renfermait l'adverbe *nunc* et, pour faire davantage ressortir ce dernier, ils ont redoublé le *c*. *Nuncupante* est d'usage courant dans les formules: 241,9,30-31,38-39; 242,16,37; 243,11-12; 244,7; 245,5,24; 247,4,26; 248,3-4; 249,2,39; 250,19; 251,5; 252,31; 254,6-7,32; 255,4-5; 255,27-29; 505,6; 515,18; 518,13; 523,26; A² 137,40.

Le copiste des formules d'Anjou s'est figuré que l'adverbe *econtra* était composé de *haec* et *contra* et il a bravement écrit *heccontra* 9,13; 18,21; *aecontra* 23,8. Il se peut qu'il ait été induit en erreur par une

prononciation vulgaire *eccontra*, dans laquelle, par suite d'une fausse étymologie, la consonne *c* aurait été redoublée, comme elle l'a été en français dans *affaire*, *accroire* . . . (Nyrop I², § 316 p. 218). Cette explication pourrait également s'appliquer à *velluti* 178,35.

Certaines particularités de la prononciation et de l'orthographe, contractées sous l'Empire et même sous la République, se sont perpétuées par tradition jusque dans les textes du 8^e et du 9^e siècle:

Les doublets *solers* et *sollers*, *solemnis*, *sollemnis* ainsi que leurs dérivés, sont encore connus des formules: *solertia* 43,9; *solerte* 74,8; *sollertia* A² 42,34 et *sollerte* A² 74,36; *solempniter* A² 153,29; *sollempniter* A² 153,36; *sollemniter* 154,6. On y trouve également *solliditate* A² 72,34,36,37 et *soliditate*; *solicitudinem* 46,25; B 46,42; A², B 73,53; A 105,38.

Dans les inscriptions l's et plus rarement l'l entre une voyelle et une consonne étaient redoublés parce que dans le langage courant l'articulation de l's ou de l'l se rattachait à la fois à la voyelle et à la consonne. (Lindsay, p. 129 § 130. Pirson, p. 85—87). Il en est encore de même dans les mss. bas latins:

consscriptio 328,53. consscripta 28,8. consscribere 29,22. resscriptum 120,29. asscivissent A^{1,2} 421,22. innotissimus 331,9. transollvere 546,8.

Dès les premiers siècles de notre ère, le groupe *ss* fut réduit à *s* après une voyelle longue ou une diphtongue. A partir de cette date on voit apparaître les graphies en *ss* à côté de celles en *s*, selon que les lapicides ou copistes adoptent l'usage nouveau ou restent fidèles à la tradition. De cette manière la consonne double de l'époque archaïque a pu se maintenir jusqu'au 9^e siècle dans des formes consacrées par l'usage:

promissimus 263,17. promissi 591,15. permissit A², B 105,25. commissit 587,25. (comisemus 86,13). commissimus 109,45. demissi 204,8. vissi (sumus) 30,23. vissores B 154,33. vissus 203,40; 207,5. occassionem 28,2. divissione A² 56,26. trigessima A³ 153,41. inlessum A² 104,39. possitis 498,24. opossita 538,9.

La *Passion* écrit encore *Hierussalem* (bis) (Foerster, Übungsbuch², col. 62, 14,1).

A l'encontre de la langue parlée, qui en Gaule tendait à réduire *ss* à *s* entre deux voyelles, on a, par analogie avec les graphies ci-dessus, redoublé l's après une voyelle brève:

missericordia B 56,24. rossa 178,24.

La faculté d'user de la consonne double ou de la consonne simple dans certains mots, a jeté le trouble dans l'orthographe traditionnelle et a amené plus d'un copiste à substituer arbitrairement *s* à *ss*:

misi 111,34 (missi 111,35). misus 111,7; 486,5; 483,33 (d'après misi). remisione 76,24. cummisum 529,5. succesibus 515,3. fortase 479,32. discesum A³ 80,32. confesoris 549,4. jusisti 37,33. gesisive A³ 146,39. con-

signasit 23,11. obstitiset 528,23. adsalisetis 60,19; A² 60,42. livorasitis B 60,43. tullesetis 60,20; A², B 60,44-45; 178,26. placitasetis 178,31. gloriosissimo B 48,36. benignissima A² 49,21. possessio 42,45. posedendum B 151,33. posumus 576,17. vasallorum 418,31. (vassallorum 418,11).

L'épel vulgaire *eclesia* avec consonne simple, connu depuis la fin de l'Empire (Lindsay, p. 130 § 130), est très répandu: *eclesiae* 367,9; 368,18; 373,19; 377,6. *eclesias* 351,40. *eclesiam* 361,6,11,15; B 396,46; 460,24; 484,33.

rr, *mm*, *tt* ont été abrégés dans *paraecia* 561,3 (parroecia 420,18; 565,30); *stemate* 367,8; *psitacos* 415,18 (= *ψιτακος*). On a déjà observé que la consonne double était souvent simplifiée dans les mots empruntés au grec (Lindsay l. c.). La cause en est probablement dans la prononciation étrangère, qui, d'après le témoignage des grammairiens latins, était peu apte à distinguer une consonne longue d'une consonne brève.

Cependant dans certains cas l'allongement et l'abrégement consonantiques peuvent émaner de la prononciation. Immédiatement après l'accent, le latin vulgaire tendait à redoubler la consonne (cf. Sommer § 160 p. 291), comme le prouvent encore de nos jours les formes italiennes *femmina*, *commodo*, *legittimo* . . . (Meyer-Lübke, Ital. Gramm. p. 153 § 266—267. Groebers Grundriss I² p. 682 § 83). A cette tendance paraissent se rattacher les graphies suivantes:

quoddicis 29,18,19; 202,34. callidis 453,46. excellere 491,6; B 39,40; B 100,29,38. collebus 7,1-2 (colebus 6,32). comodo 476,14 (= quomodo). simmelus 22,13. ammodo 57,31 (amodo 57,8). commolum 103,7. commulam A² 103,31. cummolam 105,26. commulam A³ 105,27. annetas 418,31. annimos A¹ 109,34. appices 108,27. corram 549,11; A³ 152,35. pallam (*l* erasam) 14,37. inserrere 19,5. cetteros A² 99,34. fleummas 225,17. legittimus A³ 144,46; 164,22. legittima A³ 144,46; 136,21; 137,1. iddeo 18,12. gluttine (corr. en glutine) 371,6. peccorum 403,35. peccoribus 348,10; 385,10; B 402,40; 403,35 d'après peccora, Hetzer p. 131 et Boucherie, Rev. des l. rom. III (1872) p. 143—145.

Toutefois dans les textes de la Gaule, dont le roman a réduit les consonnes doubles, ces formes ne peuvent guère être imputées aux parlers locaux. *Comble* dérive de *cumulum* et non de *cummolum*; *coup* remonte à *colpo* et non à *collebum*. Il y a donc encore une fois contradiction entre le roman et le bas latin. Il est plus que probable que les copistes, en redoublant la consonne, observaient une tradition qui avait pris naissance dans les mss. et documents vulgaires rédigés en Italie, où l'allongement des consonnes simples après l'accent était parfaitement conforme à l'évolution de la langue parlée. De là, cette tradition a pu se propager aux autres provinces.

En revanche, avant l'accent, la consonne double était fréquemment abrégée (Lindsay, p. 129 § 130). Le même phénomène s'observe encore en italien (Meyer-Lübke, Ital. Gramm. § 266 p. 152), et il est assez

naturel qu'on le rencontre également en Gaule, puisque, comme on le voit par le français et le provençal, la consonne double du latin a fini par être assimilée à une consonne simple :

abatem 480,39; 486,9. peccatoris B 420,21. peccator 118,40. pecamina 531,19. accomodare 41,8; 44,7. abmalavit 252,14. obmalare A¹ 56,39. malabat 194,20; 195,3. remalatione 256,28 (in mallo 189,12; 191,39 . . . passim). cancelaria 361,29. codicilorum 585,25,42. tranquillitatis B 40,48; B 41,40. tranquillitate B 48,32. praecelestissimo B 48,36. conpelentibus B 62,35; 111,13. cabalorum B 72,40. revelare A¹ 100,43 (revellare = revellere 100,19). segelavimus 193,27 (corr. en sigillavimus) 201,24. segelavimus (corr. en sigilavimus) 197,29. apelatione B 152,30. dimitentibus 30,25. permitatis A², B 72,33. permitatur B 149,36. batudo A³, B 153,39. inflamante B 39,22. sumatim 120,47. perenissimam 181,15. caropera B 97,33 (carropera 97,8). curiculis 168,15; 180,38; 181,29. curicula A³ 139,47. drapalia 198,6. polentem 488,19. errore 492,9. pulutus (pollutus) 71,3. anona 233,22. fefelendo 7,3,18.

On le voit, cet usage était assez répandu. Il en résulta que des copistes hésitèrent entre la réduplication et la simplification, et qu'ils se laissèrent abuser par l'analogie *Sumatim* entraîna *sumaque* 487,24; *permitatis*, *permitatur* influencèrent *promitere* 487,42 et *mitere* A³ 104,46; *drapalia* provoqua *drapus* B 50,37 qui figure à côté de *drappus* 50,14. L'habitude leur fit écrire *imbecilibus* 428,34; *celolas* B 42,33; *silabas* 78,38; 179,9; *opidum* B 72,44; *uberimas* 444,4.

D'autre part, croyant réagir contre l'influence de la langue familière, ils redoublèrent à tort la consonne simple :

ammantissime 368,34. canonicos 518,43. christiannorum 21,26 (influence de *annus*?). peccunia 385,29. peccati 412,33. aerrarium 386,11. carrexere 335,5 (caraxare). aedificiis 460,4. vindeccare 19,38. expollire A² 45,47.

Fracchorum 363,43, doit son redoublement à l'assimilation de la nasale vélaire à l'explosive postpalatale.

L'orthographe dépendait souvent du caprice, comme on le voit par cette phrase: *accipisse et ita acepi* 17,8.

Le latin de l'Empire aimait renforcer la consonne simple devant *r* (cf. *frattre*, *suppremus*, *suppra* dans Lindsay, p. 129 § 130). A en juger par certaines graphies des mss. bas latins et par l'italien, qui redouble *b* devant *l* et *r* (Groebers Grundriss p. 682 § 83), il semble que le latin parlé au-delà des Alpes ait eu une tendance à allonger l'explosive devant ces deux consonnes et que cette particularité ait été encore une fois le point de départ d'un procédé graphique, qui se serait généralisé dans les textes de la basse époque. C'est du moins de cette manière que je m'explique le mieux ces leçons des formules :

supprestis A² 99,23; *suppremus* 445,3; *dupplum* 17,14; 18,4; 25,35;

dupplit 6,20; 12,30. *duplicata* 592,3; *dupliciter* A² 45,45, dans une contrée ou *duplum* a donné *double* (cf. *dubblu*, Wartmann, p. 170, n° 180) et *supra*, *sovre*; *pubplicar* 29,13; *pubplica* 29,16,17. *pubplicis* 29,18.

L'orthographe de la *Passion* reste encore fidèle à cet usage: *saccrament* 24,2; *Petdres* 124,4; *Petdrun* 103,2; *peddre* 101,1.

Les explosives devant *u* étaient traitées de même en latin vulgaire (Lindsay, p. 129 § 130. Meyer-Lübke, Groebers Grundriss I² p. 475 § 35). Les formules connaissent également la variante vulgaire *quattuor* 494,22; elles écrivent *rennuît* 50,6 pour *renuît*, A², B 50,30. Cette dernière graphie est d'ailleurs fréquente en bas latin (cf. Bonnet, p. 158; Hetzel, p. 131; Haag, p. 874). Dans *strenna* (= *strenua*) 500,13 il y a plutôt assimilation de *u* à *n* (voir p. 921).

De même qu'en italien encore (Groebers Grundriss I² p. 682 § 84), la consonne explosive ou spirante a été redoublée devant un *jod* en bas latin:

allia 81,47 (*alia* 81,21). *allii* B 99,28; 193,20. *allius* 383,33. *alliud* 578,45. *concammiare* 91,10. *posttea* 244,40. *sunnia* A² 67,39 (*sonia* 67,9). *clippeus* 177,26,72,35. L'*l* double de *sallientem*, dans le glossaire de Reichenau, Hetzer, p. 131, a passé par analogie aux autres formes sans *jod*: *adsallisetis* 60,19; *adsallisitis* A², *adsallisetis* A³ 60,42; *adsallivit* 154,8.

Quinquenium B 154,38; 191,22; 479,5; A^{2,3} 81,48; 100,26 est la graphie inverse de *quinquennium*.

L'allongement de la consonne étant de règle en aha. dans ces mêmes conditions (Willmanns, Deutsche Gramm. I, p. 118 § 138), il s'ensuit que les mots germaniques prennent tantôt la consonne double et tantôt la consonne simple:

mitio 57,16; *mithio* 57,20; *mitigo* 207,24. *mittio* 58,6. *mitthio* 58,11,16.

C'est peut-être à la présence du *jod* qu'il faut attribuer le redoublement du *c* *condiccionibus* 57,21; *sancciendi* A² 66,49. — Par contre, on trouve *pacionis* 108,14. pour *pactionis*.

La consonne double devant *jod* figure également dans les premiers textes romans de la Gaule: *fillies*, Pass. 66,1; *conpannie*, Pass. 33,4; *ensenna* (*insignia*) Pass. 36,3; *sennior*, Pass. 20,4.

Sous l'Empire *ll* entre *i* et un autre *i* fut réduit à *l*, tandis que la consonne double se maintint intacte entre *i* et une autre voyelle. L'orthographe correcte exigeait *milia*, *vilicus*, mais *mille*, *villa*, *nullus* (Sommer, p. 296 § 161). Les lapicides et les copistes, moins logiques que les grammairiens, se servirent de la consonne simple là, où le bon usage réclamait la consonne double. Les inscriptions écrivent couramment *nula* et Consentius condamne *mile*, *vila* (Lindsay, p. 129 § 130) — En ce point les formules imitent les inscriptions et autres textes vulgaires. Les exemples de la réduction de *ll* à *l* y sont relativement si nombreux qu'il faut bien admettre une influence de la prononciation populaire, qui avait abrégé, en Gaule comme en Italie, *ll* à *l* après toute voyelle longue:

vilabus B 40,31; 41,47 . . . passim. vilas B 50,33; 490,9 (passim). vila 13,18. vilare 16,12; 17,33. ulus 136,40; 145,18; B 150,32. ula B 136,37; B 146,28-29. nulus 476,29; 160,29. nula 161,32; 168, 37; B 145,46; B 60,41; 490,27. nulatenus 16,15; B 60,45; 476,30; 481,24; 482,33.

A l'inverse, nous avons *ll* dans *villisimus* A¹ 104,50, écrit, il est vrai, *villis-simus*, ce qui ferait croire à une fausse étymologie.

navalle, *curalle* 112,3 d'un ms. du 9^e siècle, sont en contradiction avec le développement de *-ālem* en *-el*. Ce n'est probablement qu'un caprice du scribe, qui écrit aussi *toloneus*, *telonarius* en même temps que *tolloneum*, *telloneum*. Il faut croire qu'il s'est laissé influencer par d'autres suffixes avec *ll*, tels que *-illum*, *-ellum*? Caprice également la présence de *cc* dans *porccos* 271,47 et de *pp* dans *colappus* 192,3,5, à une époque, où l'on prononçait certainement *colpo*.

Je mentionne à part plusieurs exemples du redoublement de *m* à la première personne du pluriel:

summus 275,44; 173,33; 12,27; 16,35; 20,29. *potemmus* 24,26. *debiammus* 17,11.

Ces graphies sont empruntées aux formulaires d'Anjou et de Bourges ainsi qu'aux *formulae Salicae*; par conséquent, elles ne sont pas postérieures au 8^e siècle. Au Nord du domaine gallo-roman appartiennent également *jobimmus*, *jobemmus*, *jobymmus*, *diberimmus*, *conservammus*, *mancaepammus* mentionnés par Sittl (*die lokalen Verschiedenheiten der latein. Sprache* 1882 p. 61). En présence de ces témoignages, on doit bien admettre que le redoublement de l'*m* dans ces formes verbales est plus qu'un procédé graphique. J'estime que, dans ce cas, l'allongement de la consonne provient d'une accentuation plus énergique de la terminaison. En effet, la langue vulgaire de cette contrée, qui a substitué *-ūmus* d'abord à *-ūmus* en déplaçant l'accent, et dans la suite à *-īmus*, *-īmus*, *-ēmus* et *-āmus* a dû s'attacher à faire ressortir la désinence verbale à la première personne du pluriel.

Recomposition.

La tendance à conserver aux éléments d'un mot composé leur forme primitive, tendance qui s'accuse de diverses manières dans les textes de la décadence (Lindsay, p. 230 § 31) et qui a dû s'affirmer dans la langue parlée aussitôt après que l'accentuation bisyllabique eut remplacé l'intensité initiale, s'est largement développée à l'époque mérovingienne. En ce point également, le bas latin céda à la pression du latin populaire. Cependant toutes les particularités qui résultent de la recomposition, ne sont pas toutes, bien s'en faut, des vulgarismes. Il faut faire une large part aux demi-savants de l'époque, aux rédacteurs et copistes, qui ont pris plaisir à décomposer et à recomposer les

vocables de leur latin à eux, le plus souvent au mépris de la vérité et du bon sens.

La recomposition agit à la fois sur le vocalisme et le consonantisme.

1. La voyelle du mot simple, altérée dans la composition, est restituée intégralement. L'*i* traditionnel de la langue littéraire est remplacé par *e* :

diregitur 48,9; diregit 101,2. possedeant 53,13,14; possedeat 198,9; 169,17; 232,27; 233,11; 235,18. posedemus 169,26; possedit 110,17. resedere 57,16-17; B 153,46; 280,27; resedeas 170,10; resediat 13,23. resederemus 59,5. accedere 82,2. deteneatis 278,32. reteneat B 151,48; reteneas 203,11. obteneat 146,30-31; 169,31; 175,31; 189,28; 194,23; 200,2; 270,31; obteneas 200,10. inquesitis 58,15. conquesitum 62,8. adquaesita 109,21; B 109,41-42 (quesita A³ 109,41-42); quesitam et inquesitam 224,27. requisitione 253,12. inledat 170,20. neglegens 163,17; 243,1; 263,25 . . . subnexa 94,17; 139,49. allegare A^{2,3} B 146,44. adlegari 170,30-31. adlegatum 175,2. adlegati 175,32. quatenus 103,16; 139,14; A² 139,39; 68,22 . . . nullatenus A² 77,45; 80,13; 82,18. protenus 102,12 (-*tenu*s est d'ailleurs usité en latin classique en même temps que -*tinus*, cf. Georges, Latein.-Deutsch. Handwörterbuch s. v. protenus).

Les composés de *-dare* forment leur parfait en *-dedi* :

rededi 8,20. perdedi 8,37; 64,29. tradedi 74,1; 82,10,11; 89,18,39; 90,8. tradedit 173,14. condedi 476,7. vindedi 7,30; 89,13; 90,4; 21,38. vindedisser, vindedimus 12,25. vindedissemus 13,6. ostendedit 54,20; 44,20. adtendedit 23,8; 9,22.

Ces formes sont réellement vulgaires, puisque c'est d'elles que sont sortis les parfaits en *-diēt* et en *-dierent* du vieux français.

Les composés de *stare* subissent le même sort :

adsteti 152,7; A² 152,33; adstetit 154,8; 463,3. exsteterit A³ 72,51; A³ 73,40. constetit 101,8. praestetisti 93,3. praestetisse 44,25; 54,33.

Sous l'influence de *frangere*, *jacere* et *facere*, *infringere* et *refringere*, *dejectus* et *beneficium* ont été remplacés par : *infrangere* 23,35; A^{2,3} 79,35; A² 80,36; 232,20; 229,4; 345,42; 359,29; 363,28; *infrangire* 79,8; 80,18; 85,14; *refrangere* A², B 136,40; *benefacia* A¹ 43,32; *dejactus* 226,21. (D'après Thomas, Mélanges d'étym. franç. Bibl. de la Fac. des Lettres de l'Univ. de Paris 1902, p. 62—63, ce serait le classique *dejectus* et non le vulgaire *dejactus* qui survivrait dans l'ancien français *degiet*, signifiant *lépreux*).

A côté de l'ancien *territurium*, on voit apparaître la forme nouvelle *terraturium* 6,14; *terraturio* 11,19,31; *terratorio* A³ 72,33,34; *terraturio* A³ 90,38, dont dérive l'afr. *terreoir* et le provençal *terrador* (Thomas, Essais d'étymol. franç. p. 14, note).

Par un procédé analogue, les scribes ont réintroduit le primitif

terga dans *tergaversatur* A¹ 77,42. La coexistence de composés avec *contro-* et *contra-* a provoqué la création des doublets *controversias* 65,24 et *contraversias* B 65,50. On peut même se demander si le scribe qui a écrit *subtroitur* 413,42 dans le sens de *sub-traitur* 413,32 n'a pas cru avoir affaire à un préfixe *subtra-*, qu'il aurait ensuite altéré en *subtro-* par analogie avec les composés *contro-*, *contra-*, *intro-*, *intra-*.

Inlabata A¹ 149,27 pour *inlibata* 149,26 est une autre recomposition fautive.

2. La consonne finale du préfixe reste intacte devant la consonne initiale du radical. On évite le plus possible l'assimilation, même dans des mots tels que *successores*, dont la forme était depuis des siècles consacrée par l'usage :

ad: *adquaesita* 109,21; B 109,41-42. *adquisisse* 279,18. *adquirere* 281,42. *adtribuit* 474,4. *adtentit* 9,13. *adtentedit* 9,22. *adtencius* 295,27. *adtentius* 458,13. *adsteti* 152,7; A⁸ 152,33; 154,8; 463,3. *adstabant* 463,18. *adlegari* 170,30-31. *adlegatum* 175,2. *adlegati* 175,32. *adlegare* 4,15. *adgravat* 82,22; 251,3. *adgravatus* 528,31. *adgregare* 526,41. *adfirmasse* 255,40. *adfirmo* 279,46. *adfirmat* 53,26. *adficiat* 288,30. *adfadimas* 276,12. *adfuit* 9,15,16. *adfiaciones* 162,7. *adsignatione* 255,20. *adsensum* 257,32. *adservire* 281,18. *adsequi* 312,13. *adcreseat* 260,9. *adclamatio* 554,24. *adquirendum* 313,7. *advertimus* 322,20. *adples* 333,41. *adprime* 371,8; 411,2. *adpropinquare* 347,22. *admelioratas* 361,23. *adnunciat* 479,17.

com, con, cum: *conligationes* 254,23. *conlaborato* 273,11; 267,7,40; 281,20. *conligare* 388,29. *conmanentibus* 268,9. *conmoditatem* 459,19. *conmodolare* 25,26. *excommunus* 12,7. *commune* 18,11; 169,13. *communiter* 20,26-27. *commemorato* 349,25. *conmissis* 352,9. *cumcordia* 12,37; 20,10.

in: *inledat* 170,20. *inlustris* 251,16; 252,2. *inlustrissimum* 377,7. *inmutare* 270,8; 279,33. *inmunitas* 403,20. *inminutas* A² 403,41; 294,15,25; 295,13,15,29,38. *inmobilibus* 271,32. *immobile* 294,9. *inmissa* 10,24. *inmagenario* 229,10,23; 235,24. *inmancatione* 236,41. *inrumpere* 276,14; 346,35. *inrogare* 346,8. *inritam* 346,24. *inritat* 480,7. *inreprehensibilis* 376,15. *inrefragabiliter* 47,13. *inploramus* 330,19. *inpraesentiarum* 405,28. *inplorati* 406,1. *inportuno* 406,22. *inreligiosis* 402,2,35.

ob: *obprimere* 279,15. *obpugnantibus* 336,4. *obpressos* 380,17. *obposita* 386,9. *obprobris* 434,14. *obposita* 6,18; 7,4.

sub: *subplecor* 178,37,42. *subpliciter* 333,12,16. *subplicacionum* 337,4. *subplectibile* 279,44. *subpleri* 366,44. *subplendo* A³ 92,38; A³ 93,30. *subpeteret* 411,44. *subpetunt* 477,29. *subposita* 422,40. *subpliciter* 364,12; 367,14; 371,36; 372,22; 373,12. *supreptionibus* 397,29 (*surreptionibus* 397,28). *subplicamus* 486,24. *subplicia* B 71,31; A³, B 152,43. *subplex* 531,15. *subrogata* 540,31. *subripere* 551,19. *sublevat* 167,44. *subgessit* 193,3. *subgerendo* 205,37. *sucgessit* A² 150,40. *subfragium* 531,40; 532,21-22. *sub-*

cessorum 217,41. subcessit 150,40 (Successorum A¹ 107,39 est probablement une faute provenant de la confusion de s et de c).

L'usage de restituer la consonne sonore du préfixe devant la consonne sourde du radical, agit par ricochet sur l'orthographe des mots simples. De même qu'on écrivait *subplex*, *obprimo*, *obtineo* . . ., on écrivit *obto* 422,43; *obtat* 371,10; *adobtionis* 280,9; *adobtare* 279,16; *obtantes* 370,32; *obtabilis* 370,34; *obtata* 346,41; *obtati* 347,25; *obtime* 369,18,26; *obtemum* 369,36; *abtificaverunt* 538,4.

Même lorsque les scribes avaient affaire à une explosive redoublée, ils transformaient la première consonne en sonore ou en sourde, selon la nature de la seconde: *subprestis* 465,4; *pubplicar* 29,13; *pubblica* 29,16,17; *pubplicas* 29,18. — La Passion a aussi recours à ce procédé: *peddres* 124,4; *Petdrun* 103,2 (en même temps que *peddre* 101,1); *dobpla* 19,3 et par analogie *vetdest* 77,4.

Pour mieux faire ressortir la valeur négative du préfixe dans *neglego*, on substitua *nec* à *ne*: *neclegens* 142,17; A⁸ 142,41; 163,17; 243,1; 263,25. On alla même jusqu'à introduire la conjonction *et* dans les composés avec *e*: *etdocet* 12,21; 24,34; *etnarrare* 15,39. Le Saint Léger transforme de même *espiritiels* en *etspiritiels* 29,4 et la Passion, *equi* en *etqui*, Pass. 95,1.

Phénomènes divers.

Redoublement des voyelles.

Dans les mss. de l'époque carolingienne, la voyelle, tonique ou atone longue ou brève, est parfois redoublée:

abaate A³ 70,40 (corr. en abbate). religioosis 481,88. hoomo 269,41. voolentem A³ 154,43.

Un usage analogue existait à l'époque archaïque (Lindsay, p. 3). On en retrouve encore des traces dans les inscriptions païennes de l'Empire (Pirson, p. 109); mais dans les documents vulgaires de la décadence, il tend à disparaître et plus on avance dans l'ère chrétienne et plus les exemples deviennent rares. C'est pourquoi je ne crois pas qu'on puisse en faire dériver les graphies mentionnées ci-dessus. Par contre, le procédé en question est fréquemment usité dans certains textes de l'ancien haut-allemand, dans les documents rédigés à Saint-Gall, par exemple (Henning, p. 86; 113—117). J'ignore quelle peut en être la provenance, mais je serais assez tenté d'y rattacher ces variantes empruntées aux formules, car le redoublement a pu aisément passer des mss. d'origine germanique aux mss. rédigés dans les pays limitrophes. A l'origine la reduplication servait ordinairement à marquer la longueur de la voyelle, mais dans la suite la voyelle brève fut, par analogie ou par erreur, traitée comme la voyelle longue (Henning, p. 114). Dès lors

on s'explique *voolentem* et *hoomo* à côté de *abaate* et *religioosis*. L'*o* double de *hoomo* pourrait à la rigueur être mis sur le compte de la langue parlée, dans laquelle l'*o* tonique libre avait été allongé et puis diphthongué. — Dans les plus anciens textes français, l'*e*, correspondant à l'*a* et aussi à l'*e* latins, a parfois été traité de même: *chieef* (Eulalie, v. 13, Foerster, Übungsbuch col. 52; *peer*, Jonas v° 27, ibid. col. 58; *eedre*, Jonas, v° 15 col. 56).

Epenhèse.

Un *e* épenhétic a été intercalé dans *pulcheros* 177,27, *superestitis* 18,12-13 et *superestitus* 18,26. Pour faciliter la prononciation de *stante* après *quod*, le scribe ou le rédacteur des formules angevines a introduit un *i* entre *s* et *t*: *quod sitante* 25,33. L'*e* prosthétique, qui est connu dans l'Anjou (Atlas linguistique, cartes 435 et 436) aurait fait le même office; si on a préféré l'épenhèse, c'est qu'une forme *estante* aura paru trop vulgaire. *caluminare* 481,17 (= *calumniare*) est une lecture défectueuse; le copiste n'a pas su distinguer les uns des autres les traits qui constituent l'*m*, l'*n* et l'*i*.

Entre deux voyelles prend place une consonne transitoire destinée à combler l'hiatus. Après une voyelle arrondie, c'est une spirante bilabiale vélaire qui se développe: *suuis* 274,33 (cf. *souue*, Eulalia, v. 29. Foerster, Übungsbuch² col. 52).

De même que dans *rogare*, devenu *rover* en ancien français, le *g* dans *conjugem* s'est amuï en *jod*, auquel s'est substituée la spirante bilabiale vélaire, puis la labiodentale *v*, sous l'influence de l'*u*:

cojuves 28,4; 30,26; 31,19. *conjuva* A³ 94,44. *cojive* 10,19; 12,23; 14,13; 16,10,27; 20,25 après le passage de *ũ* à *i* précédé de *j*. Schuchardt (II, p. 438) donne d'autres exemples de *conjuves*.

Cependant cette même consonne n'est pas inconnue entre deux voyelles palatales. Ainsi dans *Biturivensis* 167,40,43; 168,4; *Biturivense* 179,3. Le même phénomène est encore attesté ailleurs. Birt (Rh. Mus. 1897, 52. Ergänzungsheft, p. 118) signale *levisticum* (= *ligusticum*), *concaavit*, dont on peut rapprocher *parevis*, *emblaver* de l'ancien français et d'autres exemples analogues des dialectes italiens (E. Gorra, Dell'epentesi di iato. Studj di filol. rom. VI, p. 493).

Le *g*, avec la valeur d'un *jod*, joue le même rôle. On le trouve entre *i* et *o* dans *mitigo* 207,24 (= *mitio*). — Après la chute de l'aspiration à l'intérieur du mot, la prononciation familière intercala un *jod* entre les deux voyelles, comme cela se fait encore constamment de nos jours (Nyrop I², p. 269 § 279). *trahere*, réduit à *traere* (cf. *trait* A³ 93,46; *abstraere* A³, B 93,43) devint ensuite *traere*, et ce *jod* adventice fut exprimé dans l'écriture au moyen de la consonne *g*, qui entre deux voyelles avait été transformée de bonne heure en spirante palatale. D'où la

graphie *abstragere* A² 93,42. *tragere* est à la base du français *traire*. *figeri* 532,36 pour *feri* doit s'interpréter de même. Il est possible que les scribes de l'époque carolingienne aient fini par faire du *g* comme de l'*h* un signe diacritique, destiné à supprimer l'hiatus. — Lorsque le *g* se fut vocalisé devant une consonne (voir, p. 914. Lindsay, p. 103 § 95), on s'en servit pour transcrire *u*, ainsi qu'on avait l'habitude d'employer *g*, *gi* pour rendre le *jod* devant *a*, *e*, *i*. On orthographia *eglogias* au lieu de *eulogias* A¹ 101,23,30 et même, après que l'usage se fut établi de changer *eu* en *eo*, *eoglogias* A¹ 108,45. *u* et *g* permutent également dans d'autres graphies citées par Schuchardt (II, p. 500—501).

L'usage d'intercaler un *p* entre *m* et *n* a persisté jusqu'à la dernière époque: *dampnare* 223,16; *dampnabiliter* 529,34; *dampna* 150,39,47. De là, il a passé à l'orthographe des textes français du moyen-âge, où l'on trouve *dampnable*, *dampnacion*, *dampner* . . . Comme on se servait également de *m* sous l'Empire pour noter la consonne nasale devant *t*, on intercala ce même *p* entre *m* et *t*: *volumptate* 12,5; *cump-tus* 21,27 (pour *cunctus* devenu *cuntus*). — Les groupes composés d'une explosive ou d'une spirante suivies de *l* et de *r* étant faciles à prononcer et par conséquent en faveur dans la langue, il arrive qu'un *l* ou un *r* adventice s'articule immédiatement après une consonne simple. Ainsi dans *flutis* (*fultis*) A¹ 103,45 et *obstrantibus* (*obstantibus*) 371,46. L'épenthèse a surtout lieu dans les mots qui renferment déjà un des groupes en question, comme *pratis*, qui a été transformé en *pratris* 267,28.

Prosthèse.

L'e prosthétique, propre à la langue populaire, a été préposé aux groupes *sc*, *st*, *sp* après un mot terminé par une consonne: *vobis es(ta)tus* 12,24; *ad sponsa mea* 23,20; *in esceno* 26,1. De même devant le groupe *cs* de *xenodochium*: (*vult*) *exsinodochio* 70,24. Les graphies *superestitis*, *superestitus*, citées à la rubrique "épenthèse", pourraient également rentrer parmi les exemples de prosthèse intérieure.

Aphérèse.

L'ancien français recourait à la prosthèse, quand le mot précédant les groupes *sp*, *st*, *sc* se terminait par une consonne; on disait *ad espos*, mais *la spose*, de sorte qu'il se forma une série de doublets avec ou sans *e* prosthétique. On constate également dans les recueils de formules, voire dans les plus anciens, la présence de *strumenta* à côté de *i(n)strumenta*, dont l'*i* initial avait été assimilé à la voyelle prosthétique. La forme réduite est d'un usage si fréquent qu'on la trouve

après une consonne suivie ou non d'un repos, comme après une voyelle :

ipsa strumenta A², B 63,⁴¹. *ipsa(s) strumenta* B 63,⁴⁶. *ipsa strumenta* 171,¹⁹; 151,¹⁸. *seu strumenta* 15,²⁶. *qualecunque str.* 481,¹⁵. *per suo str.* 200,¹⁶. *legittima str.* 136,²². *de cursibus, strumenta* 480,²⁸. *perpetravit, str.* 151,¹⁴. *ipsas stromentas* 28,⁶. *alias stromentas* 28,¹⁰. *quodlibet strumenta* B 62,³⁶. *per strumenta* B 62,³⁸. *alterum str.* 136,¹⁰. *cum str.* 150,²⁰. *vel str.* 150,²⁴.

La chute du *c* dans *senodochio* A³ 60,³⁸; A³ 70,⁴⁹ après *aut* et *vult* a pu être provoquée par les consonnes environnantes. Cependant il est également permis d'y voir une forme réduite de l'épel vulgaire *esenodochio* signalé ailleurs (Boucherie, Rev. des l. rom. 1^{ère} Série, vol. 2 1870—72 p. 40—45).

Même les termes d'un emploi beaucoup plus restreint dans les formules suppriment *e* devant *st*, *sc*, après une consonne :

(et) *straneo* 15,³ (militans) *stranea* 20,¹⁷. (nobis) *scelentiae* (= *escelentiae* de *excellentiae*) 488,¹¹. Le scribe a probablement préféré la forme sans *e* pour éviter un vulgarisme.

Infantes a été réduit à *fantes* dans le recueil d'Auvergne: *cum fantes suos* 30,⁷. L'italien ayant seul transformé *infante* en *fante*, on s'étonne avec raison de rencontrer cet exemple d'aphérèse dans un texte de la Gaule. *Fantes* est ici ou bien un mot d'emprunt ou l'altération d'une forme vulgaire *efante*, qui a subsisté dans le provençal *effant* (Schultz-Gora, p. 36 § 63) et dans plusieurs patois du Nord (Herzog, E 16 § 18). *Efantes* aurait été traité comme *imaginario*, devenu (*non*) *maginario* 272,¹¹ dans les *formulae Salicae*.

Assimilation et Dissimilation.

J'ai déjà signalé au cours de ce travail plusieurs exemples d'assimilation vocalique, les uns d'un caractère général, conformes à l'évolution naturelle des sons, les autres plus individuels et arbitraires. Je me bornerai ici aux effets de l'assimilation et de la dissimilation sur le consonantisme. De toutes les consonnes, ce sont naturellement les liquides qui entrent surtout en ligne de compte.

r s'assimile à *l*: *caltulam* 334,⁴¹. *lalgitatis* 396,⁴⁷. *venelabile* 233,⁴². L'*r* placé entre *r* et *l* précédant immédiatement la voyelle tonique, est devenu *l*: *murilegolorum* 424,⁶ (= *muriregolorum*). *calthedram* (corr. en *catthedram*) 119,⁴⁷ suppose une forme intermédiaire *carthedram* avec épenthèse d'*r*, due probablement à l'influence du groupe *dr* ou à l'analogie d'un mot tel que *carta* ou *cartula*.

l s'assimile à *r*: *literoras* 361,³⁸. *groriam* 442,⁴². *crericati* A³ 55,³⁷. *properare* A³ 41,⁴⁰ a été confondu avec *propalare* 41,¹⁸. Dans *declarare* A³ 41,⁴² le scribe a hésité entre *l* et *r*.

n s'assimile à *m* qui suit: mormam 535,39. momine A³ 147,34. opimamus 177,47. similitudinem 18,40.

m s'assimile à *n* qui précède: nornam 125,52.

n s'assimile à *l* du mot précédent: loco lucupante (nuncupante) A³ 139,36. Un phénomène analogue s'observe dans le français *Château-Landon* de *Castellum Nandonis*.

d entre deux voyelles a été assimilé à *r* dans *hererum* 361,37. Sommer (p. 297 § 162) signale d'autres exemples empruntés aux glossaires: *marcerat* pour *marcidat* et *proret* pour *prodit*. Par contre, la dissimilation de *r-r* en *r-d* se rencontre à plusieurs reprises en italien (Wiese, *Altital. Elementarbuch*, p. 68 n° 107).

Dans *sponsodi* 576,5; 578,37, l'*s* du groupe *sp* a été articulé une seconde fois devant le *p* de la syllabe suivante, tandis que dans *anstrustione* A¹ 55,22, il a été prononcé par anticipation devant le *t* de la syllabe précédente.

En Gaule, *fragrare* a été dissimilé en *flagrare*, d'où le français *flairier*, *flairer* et le provençal *flairar*. Je relève *inrefragrabiliter* A¹ 47,36 dans un des mss. de la collection de Marculf; *flagrent* dans les documents de Saint-Gall, 414,30, tandis que *fragletur* figure dans les formules wisigothiques, 580,41.

Pour éviter la succession de deux syllabes commençant par la même consonne, le *g* initial de *galanga* a été dissimilé en *c*: *calangani* 415,16. L'ancien français *garingal* a toutefois maintenu la consonne sonore.

Les formulae Augienses présentent la leçon *umposita* 363,11 au lieu de *opposita*, que je m'explique de cette manière. Le préfixe *ab-* aura été substitué à *ob-*, ainsi que cela arrive fréquemment en bas latin (voir plus haut p. 863—864); puis le premier élément de la consonne double, le *p* final du préfixe, faiblement articulé, aura été dissimilé en *m*.

Il peut se faire que la dissimilation entraîne la suppression d'une consonne (Nyrop I², p. 451 § 513) et même d'une syllabe. C'est ainsi que *malivolorum* a été réduit à *malivorum* 399,25 et *congregare* à *congrare* A³ 68,43.

Métathèse.

La métathèse est vocalique ou consonantique.

Deux voyelles peuvent permuter entre elles (cf. Nyrop I², p. 456 § 518,4).

e et *i*: nequivemus 54,33; nequevimus A² 54,44. dirigere 60,37; 103,41; diregire 60,15; 103,14. diregiremus 173,26. accipe (= accepi) 92,22. contetit 108,6. possedit 110,17; 121,26. vindecit 17,5.

o et *u*: foculari 424,6; fuculari B 424,38. cupolae (= copulae)

174,29. *furmola* (formula) 33,7; 39,2. *latruncolus* 14,24; 15,23 (cf. *pucolum* de poculo, Boucherie, *Mélanges latins et bas latins* 1875, p. 9).

Je crois qu'il y a également métathèse vocalique dans les graphies *venerit* (veniret), *invenerint* (invenirent), *riderit* (rediret), *confenis* (confines) citées par Haag, p. 846. Ainsi s'expliquerait, à mon avis, la forme *filex* (= *felix*) répandue dans les textes de la décadence (cf. Carnoy, p. 47; Bonnet, p. 125; Schuchardt II, p. 64) ainsi que dans les formules 85,2; 167,25).

Comme on le voit, la métathèse se produit assez fréquemment entre *e*, *i*, *o*, *u*, c'est-à-dire entre des voyelles apparentées. Cependant, elle a également lieu entre phonèmes de nature différente, comme l'*o* et l'*e* dans *advixore* (*advixero*) 135,46 et l'*i* et l'*u* dans *inminutas* A² 403,41 (= *immunitas* 403,20). L'interversion, dans ce dernier cas, peut être attribuée à une confusion avec *imminutum* de *imminuere*.

De toutes les consonnes, c'est l'*r* qui se déplace le plus facilement. Très souvent cette consonne vient s'appuyer à une explosive. *Superstes* devient *suprestes* 50,19; 80,22; 82,4; 87,4,15; A² 87,33; 96,2; 145,13; 147,16,40; A^{2,3} 100,34; 210,21; 529,18. *Permissum* se change en *premissum* 196,2. *Parvitas* permute avec *pravitas* dans la correspondance des membres du clergé 104,22,49; 206,32,46. *l* et *n* ont été transposés dans *placuit* 149,2 (*placuit* A³ 149,37) et *amnadolas* 49,42 (= *amandolas*). *cs* a été interverti en *sc* dans *tascega* de *taxaga* 211,3, mais ici le changement de *cs* en *sc* et celui de *a* en *e* est, selon toute apparence, d'origine germanique (Hessels-Kern, *Lex Salica*, p. 445 § 21).

La métathèse consonantique peut aussi être réciproque. On le voit à des graphies telles que *sodilitate* 18,37 (*soliditate* 18,18); *revelentur* A², B 63,38 (*releventur* 63,17); *revela* 262,38 (= *releva* 262,6); *capem* A³ 41,43 (= *pacem*).

D'après *usum* et ses dérivés *utensilia* a été modifié en *usentilia* 203,39.

Haplogies et Haplographies.

Lorsque deux syllabes consécutives commençaient par la même consonne, la langue parlée aimait en supprimer une. Ce genre de syncope, commun à toutes les langues, est resté en vogue en bas latin comme en roman (Nyrop I², p. 452 § 514).

Constitutio 397,32 (*constitutio*), *institutum* 216,38 rappellent les formes réduites *Restitus*, *Constitus* connues par les inscriptions de l'Empire (Sommer, p. 314 § 173. Pirson, p. 54). Je relève, en outre, dans les formules *mestudine* 425,23, leçon commune à tous les mss. du recueil de Saint-Gall; *servitis* (*servitutis*) 460,37; *estus* (*estatus*) 12,47; *praestaria* (*prestaturgia*) A², B 100,33; *almitem* (*almitatem*) 259,39; *volunte* (*voluntate*) A³ 52,40. *conserint* (= *conse(n)serint*) A² 154,37.

La réduction est parfois favorisée par l'analogie. Ainsi l'abrégement de *reddiderunt* en *redderunt* 450,45, de *reddidero* en *reddero* 485,21, de *credidimus* en *credimus* B 39,41, de *pandiderunt* en *panderunt* a dû être influencé par la forme de l'infinitif; celui de *dimisisset* en *dimisset* 252,43 par le parfait *dimisi* et celui de *tractaturia* 278,42 en *tracturia* 278,16, *tractoria* 292,28; 121,30, de *retractatione* 413,1 en *retractione* A² 143,26 par le participe *tractum*.

L'adjectif *senicas* qui figure en tête de la collection de Sens (*incipiunt cartas senicas* 185,20), n'est peut-être, en regard de la forme normale *senonicus* 218,19; 219,9 . . ., qu'une haplogogie du même genre.

Pour provoquer la suppression d'une des deux syllabes, il n'était pas toujours nécessaire que les deux consonnes fussent identiquement les mêmes; il suffisait d'une ressemblance approximative, telle qu'elle pouvait exister, à partir du 6^e siècle de notre ère, entre les groupes *s₂*, *t₂* et *c₂* en hiatus. *Compositionalis* fut contracté en *composionalem* A³ 144,32 qu'on orthographie également *composcionalem* 144,4; 85,23; 14,16; 15,27 et *compositione* en *composcione* 19,29.

Les scribes se laissaient aussi induire en erreur par la ressemblance de certaines lettres. *Amicitia*, qu'on pouvait facilement lire *amittia* (cf. 224,22) fut abrégé en *amitia* 333,48. Quoique cette graphie provienne d'un ms. du 9^e siècle, il me semble plus naturel de l'attribuer à la confusion du *c* et du *t* que d'y voir un témoignage en faveur de l'assibilation du *c* devant *i*. *Comandaticia*, qu'on écrivait parfois *comandatitia* 236,34, perdit la syllabe posttonique et aboutit à *comandatia* 236,15,22-23. *Petitionibus*, traité de même, devint *petionibus* 336,37. Il semble que *andrusticione* A³ 55,21-22 soit une graphie inverse pour *antrustione* A¹ 55,22.

Table des matières.

	pages.
Introduction et tableau systématique	837—842
Bibliographie	842—844
Chapitre I.	
Phonétique.	
Fautes arbitraires, dues à la confusion de certaines lettres	844—847
Voyelles toniques	847—859
Voyelles atones	860—886
Diphthongues	886—892
Consonnes simples	892—907
Groupes de deux consonnes	907—922
Groupes de trois consonnes	922—924
Consonnes doubles et consonnes simples	924—931
Recomposition	931—934
Phénomènes divers	934—940

Index alphabétique des matières.

A.

a confondu avec *u*, p. 844; avec *o*, avec *e*, p. 845; avec *c*, p. 846. *a* tonique > *e*, p. 847—849. *a* assimilé à *e*, *o*, p. 849. *a* atone > *e*, p. 860—863; *a* atone > *u*, p. 861; *a* atone > *i*, *e*, p. 861—863. *a* > *e* par umlaut, p. 864. *a* > *o*, p. 864.

ab- confondu avec *ob-*, p. 863—864.

Abrégement de la consonne double par graphie inverse, p. 925; *id. avant l'accent*, p. 929.

abstragere, p. 936.

actoritas, p. 923.

ad > *a*, p. 899. *ad* = *ab*, p. 899.

ad-, p. 933.

adiperiis, p. 847.

adire (= *audire*), p. 899.

adpsalisset, p. 909—910.

aequalantia (= *aequalentia*), p. 852.

alemosinas, p. 865.

amandolas, p. 852; p. 878.

amnadolas, p. 939.

amposita (= *opposita*), p. 938.

ancessor (= *antecessor*), p. 884; p. 924.

Aphérèse, p. 936—937.

appannem (= *appennem*), p. 852.

aribannis (= *haribannis*), p. 907.

arundo, p. 868.

Aspiration vocalique, p. 905—907; *consonantique*, p. 922. *aspiration germanique* + *l*, *r*, p. 921.

Assimilation consonantique, p. 938.

augmentum (*augmentum*), p. 923.

autoritate, p. 923.

Avinione, p. 865.

B.

b confondu avec *l*, p. 846. *b* > *v*, p. 892—893. *b* = *p*, p. 910. *b* + *t* > *u*, p. 909. *b* + consonne tombe, p. 909—910. *bdt* > *bt*, p. 922. *bsq* > *sq*, p. 923.

benefacia, p. 932.

berbices, *birbices*, p. 894.

Biturivensis, p. 935.

C.

c confondu avec *t*, p. 845, avec *s*, *i*, *o*, *a*, *e*, p. 846. *c* > *g*, p. 900—901. *c* tombe entre deux voyelles, p. 901; à la fin du mot, p. 902. *cr* > *gr*, p. 913. *cs* > *s*, p. 913—914. *cl* > *l*, p. 914. *cst* > *st*, *csc* > *sc*, p. 923. *chr* > *fr*, p. 921.

calangani, p. 938.

camisa, p. 917.

carrexere, p. 848.

casa, *casu* (= *causam*), p. 889.

cariofolo, p. 878.

cervisa, p. 917.

Claremonte, p. 877.

claugeri, p. 882.

Clusarum, p. 890.

co (= *quod*), p. 900.

cojuves, *cojuva*, p. 935.

colpus, p. 883.

com-, *con-*, *cum-*, p. 933.

commonis, p. 859.

concaubitairas, p. 848; p. 919.

conculcatoria, *conculcationis*, p. 876.

condegnum (: *regnum*), p. 854.

condirgere, p. 882.

conjurio (= *conjugio*), p. 918.

Consonnes doubles et consonnes simples, p. 924—931.

contraversias, p. 933.

costodivit, p. 881.

cuntorum, p. 924.

D.

d > *t*, p. 896; 897. *d* intervocalique tombe, p. 897. *d* final tombe, p. 899.

d = *t*, p. 911. *d* + consonne tombe, p. 912. *d* > *r*, p. 938. *d_z* > *g*, p. 918.

dampnare, p. 936.

defenitam, p. 870.

dejectus, p. 932.

desiderabium, p. 919.

devino (= *divino*), p. 870.

di- confondu avec *de-*, p. 865.

dimisset (= *dimisisset*), p. 940.

Diphthongues, p. 886—892.

ae > *e*, p. 886—887. *oe* > *e*, p. 887—888.

oe > ae, p. 888. oi > o, p. 888—889.
 au > a, p. 889—890. au > u, p. 890.
 au > o, p. 890. au > ao, p. 891. eu > eo,
 p. 891. eu > iu, ia, p. 892.
 disculceati, p. 861.
Dissimilation syllabique, p. 938.
Dittographies, p. 847.
 drectum (= directum), p. 884—885.

E.

e confondu avec a, o, p. 845; avec c,
 s, p. 846. e tonique > i, p. 849—851.
 e + n + cons., p. 851—853. e tonique
 > i, p. 853. e atone > i, p. 864—867.
 e assimilé à a, o, p. 867. e au lieu
 de i dans les composés, p. 932.
 ecclesia, p. 928.
 eglorias, eoglogias (= eulogias), p. 936.
 elidiata (= elitigata), p. 901.
Epenthèse, p. 935—936.
 Eptaticum (= Heptateuchos), p. 891.
 esse (= esset), p. 898.
 etnarrare, p. 934.
 eu > eo, p. 891; eu > iu, ia, p. 892.
 eum (= evum), p. 894.

F.

f confondu avec s, p. 846. f > v, p. 893
 —894.
 facinere, p. 876.
 fantes (= infantes), p. 937.
 fei datae (= fidei datae), p. 855.
 fenetivam, p. 870.
 fetius (= foetidus), p. 897.
 fisticum (= fistucum), p. 859.
 fragrare, p. 938.
 fromentus, formentum, p. 879.
 furit (= fuerit), p. 885.

G.

g > c, p. 900; 902. g > z, p. 903. gv > cr,
 p. 913. gn > n, p. 914. gk > z, p. 918;
 gk > z, p. 918. gk > r, p. 918;
 gk > rk, p. 918. gu > g, p. 920.
 gasinnis (= gasindis), p. 912.
 garioflo (= caryophyllon), p. 901.
 greveris, p. 860.

H.

h confondu avec l, p. 846. h adventice,
 p. 905—906. h tombe, p. 905; 907.
 h > ch, p. 906. hl, hr > l, r, p. 921.
 h après une consonne, p. 922.
Haplographies, p. 847; p. 939—940.
Haplologies, p. 939—940.
 ho (= hoc), p. 902.

I.

i confondu avec c, p. 846. i tonique > e,
 p. 854—855. i > e, p. 855—856. i assimi-
 milé à o, p. 856. i atone > e, p. 868.
 imbolat (= involat), p. 884.
 in-, p. 933.
 incurre (= incurrere), p. 881.
 infrangere, p. 932.
 insere (= inserere), p. 882.
 -is confondu avec -us, p. 847.
 isorum (= ipsorum), p. 909.

J.

ja (= jam), p. 903.
 Jocondus, p. 880.
 Joscelinus (= Gaudelenus), p. 850;
 p. 891; p. 903.

L.

l confondu avec b, d, h, t, p. 846.
 lv > v, p. 916. l > r, p. 938. ll > l,
 p. 930. lk tombe, p. 919.
 lingua, p. 852—853.
 Losoviensis, p. 880.
 Lugdono, p. 858.

M.

m + consonne tombe, p. 915. m > n,
 p. 938. m = n, p. 916. mb_h > m_h,
 p. 922. mn_h > n_h, p. 923. m_h > m,
 p. 921.
 Magantia, Magontia, p. 857.
 maginario (= imaginario), p. 937.
 magnifio (= magnifico), p. 901.
 Mediana (= Mayenne), p. 871.
Métathèse vocalique et consonantique,
 p. 938—939.
 michi, p. 906.
 mitigo (= mitio), p. 935.
 munburdum, p. 924.

N.

n confondu avec *t*, *r*, p. 845—846. *n* + consonne tombe, p. 915—916. *n* final tombe, p. 904. *n* épenthétique, p. 915—916. *n* > *m*, p. 938. *nd* > *nn*, p. 921. *ny* > *nn*, p. 921.
nst > *st*, p. 923.
 naufragium, p. 903.
 Navernensis, p. 868.
 ne (= nec), p. 902.
 negligens, p. 934.
 nichil, p. 906.
 no (= non), p. 904.
 nonciare, p. 880—881.
 notritus, p. 880.
 nuncupante, p. 926.
 nunciasset (= nunciasse), p. 898.

O.

o confondu avec *a*, *e*, p. 845; avec *c*, p. 846. *o* tonique > *u*, p. 856—857. *o* tonique > *u*, p. 858. *o* atone > *u*, p. 873—874. *o* atone > *u*, p. 875. *o* atone > *e*, p. 877.
ob-, p. 933; *ob-* substitué à *ab-*, p. 863—864.
 obtemporantes, p. 877.
 obto, p. 934.
 occurre (= occurrere), p. 882.
 offerendi (= auferendi), p. 890.
 ostensilia, p. 880.

P.

p > *b*, p. 892; 893. *p* > *v*, p. 892—893. *p* + consonne > *b*, p. 908; p. 910. *p* + consonne tombe, p. 909—910; *pr* > *rr*, p. 909.
 papulus (= populus), p. 857.
 paritis, p. 885.
 Parfaits en *-dedi*, *-steti*, p. 932.
 parochia, p. 888—889.
 popillis, p. 879.
 potemmus, p. 931.
 Prosthèse, p. 936.
 prosevere (= prosequere), p. 920.
 provenda, p. 865.
 publica, p. 934.
 pulitas, p. 874—875.
 purcionem, p. 875.

Q.

qu > *c*, p. 920. *qu* > *v*, p. 920. *qu* + *n* > *g*, p. 914—915.
 quam > qua, p. 904.
 quadringentesum, p. 881.
 quid > qui, p. 900.
 quodlibet > quolibet, p. 912.
 quod > co, p. 900.

R.

r confondu avec *s*, *t*, *n*, p. 845—846. *r* > *l*, p. 937. *rz* > *r*, p. 919. *rm* > *m*, p. 916.
 Recomposition, p. 931.
 Redoublement des consonnes par analogie, p. 924—925; redoublement après l'accent, p. 928; redoublement avant l'accent, p. 928; redoublement devant *z*, p. 930.
 Redoublement des voyelles, p. 934.
 redderunt (= reddiderunt), p. 940.
 refrangere, p. 932.
 rem > re, p. 904.
 Remedius (= Remigius), p. 918.
 reverantia, p. 851.

S.

s confondu avec *c*, *e*, *f*, *r*, *t*, p. 845—846. *st* > *t*, p. 912—913. *sz* > *s*, p. 917. *stm* > *sm*; *stq* > *sq*, p. 923. *sts* > *ts*; *stt* > *st*; *stz* > *ssz*, p. 923. *strz* > *str*, p. 924.
 scelentiae, p. 937.
 scelore, p. 877.
 Senicas (= Senonicas), p. 940.
 seuli (= seculi), p. 901.
 si > se, set, sed, p. 855; p. 899.
 si (= sic), p. 902.
 Signa (= Sequana), p. 883.
 sin (= sine), p. 885.
 stromentas, p. 879.
 strumenta, p. 936—937.
 straneo, p. 937.
 sub-, p. 933.
 subcessit, p. 933; subcessorum, p. 933—934.
 subtis (= subditis), p. 882.
 summus (= sumus), p. 931.
 suprascritis, p. 909.

Syncope de la voyelle atone, p. 881
—886.

T.

t confondu avec *c*, *r*, *n*, *s*, *l*, p. 845—846.

t > *d*, p. 896. *t* final tombe, p. 897.

t = *d*, p. 911. *tr*, p. 911. *t*₂ = *c*₂,
p. 916.

tascega, p. 848.

tempere (= *tempore*), p. 876.

trians, p. 851.

U.

u confondu avec *a*, p. 844. *ũ* tonique > *o*,
p. 858. *ū* tonique > *o*, p. 858—859.

ü > *i*, p. 871. *u* grec > *i*, *e*, *a*,

p. 872—873. *u* atone > *o*, p. 877
—879.

uu > *uo*, p. 878.

-us substitué à *-is*, p. 847.

Umlaut, p. 864.

-udine > *une*, p. 911.

usentilia, p. 939.

utensolia, p. 878.

utensia, p. 919.

V.

v > *f*, p. 894.

vervix, p. 850.

violere (= *violare*), p. 848.

W.

w = *v*, p. 895.